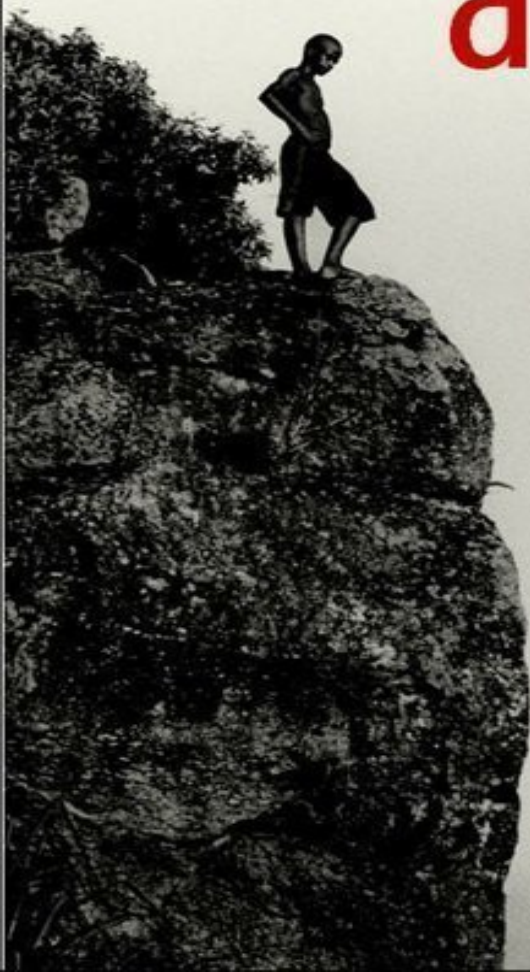


José Eduardo
Agualusa

**La guerre
des anges**

Métailié



José Eduardo
Aguilusa

**La guerre
des anges**

Métailié



OceanofPDF.com

José Eduardo Agualusa

La guerre des anges

Les morros et les favelas de Rio sont en flammes, la police, sous couvert de répression du trafic de drogue, a mitraillé une procession religieuse et tué des enfants. Le jour approche où cette guerre va descendre sur la ville et les beaux quartiers du bord de mer. Francisco, un ancien colonel de la Sécurité en Angola, installé au Brésil pour fuir les pièges d'un amour féroce et les tourments de sa mémoire, prépare ce jour en vendant des armes. Un journaliste angolais plonge dans cet incendie à la recherche de réponses aux questions que peu de gens veulent bien se poser. Racisme ou mépris solcial ? Émeute ou révolte d'esclaves ?

José Eduardo Agualusa crée dans une prose limpide des personnages inoubliables, Jararaca, le jeune chef de bande charismatique, Catiavala, le colonel à la voix de Nat King Cole, Euclides, le journaliste nain, Jacaré le rappeur fou de drogue, Anastácia la spécialiste de l'ayahuasca et des vagins dentés, Florzinha la belle vénéneuse, Monte le tortionnaire rédacteur de discours présidentiels...

Un grand roman littéraire dans lequel la fiction est rattrapée par l'actualité.

José Eduardo AGUALUSA est né en Angola en 1960. Après des études d'agronomie à Lisbonne, il est grand reporter et écrivain. Ses romans sont traduits en allemand, bengali, catalan, danois, espagnol, anglais, italien et suédois. Il a reçu en 2007 The Independent Foreign Fiction Prize.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

José Eduardo Agualusa

LA GUERRE DES ANGES

*Traduit du portugais (Angola)
par Geneviève Leibrich*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

OceanofPDF.com

*Publié avec le concours de
l'Instituto Português do Livro e das Bibliotecas*



MINISTÉRIO DA CULTURA



INSTITUTO PORTUGUÊS DO
LIVRO E DAS BIBLIOTECAS

COUVERTURE

Design VPC

Photo © André Cypriano

Titre original : *O ano em que Zumbi tomou o Rio*

© José Eduardo Agualusa e Publicações Dom Quixote, 2002

By arrangement with Dr Ray-Güde Mertin, Literarische Agentur,
Bad Homburg, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2007

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

ISBN : 979-10-226-0070-5

ISSN : 0757-9276

*Pour Jorge Amado, Rubem Fonseca, João Ubaldo Ribeiro
et Cacá Diegueset aussi pour Chico Buarque,
Giberto Gil et Caetano Veloso,
car c'est avec eux que j'ai découvert le Brésil.*

Pour les habitants de Rio de Janeiro.

OceanofPDF.com

“Une augmentation de la tension raciale est inévitable au fur et à mesure que la prise de conscience de la question raciale s’affermira dans le pays, car la relation entre les noirs et les blancs est historiquement une relation violente, d’expropriation, de déshumanisation, une relation profondément brutale. Si les noirs n’ont pas encore réussi à s’organiser suffisamment pour apporter une réponse politique à cet état de choses, ils devront poursuivre sur cette voie-là. Aucun peuple n’a été opprimé indéfiniment. Voici comment je vois les choses : certains groupes de noirs organisés dans le pays s’efforcent d’aborder le problème racial dans une perspective pacifiste, mais si la société ne répond pas, il est impossible d’empêcher le recours à d’autres formes de combat. Il s’agit d’une question de légitime défense. Nous ne savons pas comment les prochaines générations réagiront à pareille exclusion.”

Sueli Carneiro

“La guerre me semble inévitable [...] / si la population se révolte, ne criez pas au secours / [...] quand le sang frappera à votre porte

*j'espère que vous comprendrez / et
découvrirez qu'être noir et pauvre c'est la
merde / Si demain une guerre éclate / je sais
de quel côté je serai."*

MV Bill

OceanofPDF.com

*LA FIN, COMME SI
C'ÉTAIT LE COMMENCEMENT*

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
VINGT NOVEMBRE,
QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Des hélicoptères tournent au loin dans le ciel, agitant les eaux mortes de la lagune. Francisco Palmares les regarde à travers les lentilles de ses jumelles. Il les compte : quatre... six... neuf. Il les voit fondre sur le Morro¹ da Barriga, vers l'endroit même où les derniers insurgés ont cherché refuge. A cette vitesse, ils seront bientôt au-dessus d'eux, en train de cracher du feu. Une frénésie désespérée d'ailes s'élève autour des appareils. Des bandes affolées de cormorans, d'aigrettes, de canards s'élancent contre les pales et le sang gicle et coule, soufflé par un vent violent, jusqu'à se répandre sur l'asphalte brûlant en une pluie de fin du monde. Sur la mer, sur l'étroit ruban d'océan que l'on aperçoit de là, l'ombre lourde d'un navire de guerre avance. Alors, un hurlement lumineux fend l'azur très pur de l'après-midi dans une courbe élégante et atteint le premier hélicoptère. L'explosion tord le ciel, l'étire, le contracte, aspire avec violence tout l'air, entraînant avec elle les deux hélicos qui viennent derrière. Un des appareils réussit à retrouver l'équilibre, mais l'autre plonge en faisant des tonneaux en direction des immeubles pointus en contrebas et se désintègre – et désintègre tout aux alentours – dans un grand et long tonnerre de flammes.

– Mon Dieu ! Alors, c'était donc vrai. Vous avez des missiles...

Francisco reconnaît la voix. Il se retourne et aperçoit Jorge Velho, sa chemise blanche éclaboussée de sang, une AK-47 en bandoulière. Il le salue :

– Bienvenue dans le mauvais camp de la guerre, *doutor*.

L'autre sourit avec tristesse :

– Ce n'est pas le mauvais camp, colonel. C'est simplement le camp qui va perdre.

MORT ET RÉSURRECTION
D'EUCLIDES MATOSO DA CÂMARA

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, FOIRE DE SÃO CRISTOVÃO,
DIX-HUIT HEURES QUINZE MINUTES.

(un mort heureux)

Il l'avait aperçu bien des années auparavant, allongé dans un cercueil d'enfant, ses petites mains croisées sur la poitrine. Il lui avait paru être un mort heureux. Il le revoit maintenant avec le même air de fête que le jour de l'enterrement, le même nœud papillon couleur safran, le même costume léger et élégant en pur lin. La différence ? Il est vivant. C'est impossible et pourtant il est vivant. Le colonel Francisco Palmares s'appuie à une table. Il tremble. Il avait insisté pour le veiller lui-même. Il avait versé des larmes authentiques sur son cercueil. Il l'avait accompagné à pied, tenant une des poignées de la bière, jusqu'au cimetière sur le Haut des Croix. S'il ne le trouve pas identique en tout point au petit homme qu'il a vu mort, qu'il a vu être mis en terre, c'est parce que depuis lors le temps a passé et qu'Euclides Matoso da Câmara a vieilli. Sa moustache, épaisse et incurvée, est grisonnante. Le haut de son front s'est dégarni. Le colonel cherche un endroit où se dissimuler. Il ne veut pas qu'Euclides le découvre. Que dit-on à un défunt, à un ancien défunt, pis encore, à un type que d'une certaine façon on a tué ? Il se tapit derrière une baraque de gâteaux. De là, il arrive à épier l'autre. Que lui dira-t-il ?

– Laisse-moi serrer tes vieux os !...

Macabre. Le mieux serait encore de l'inviter à boire un demi. Ils se souviendront de leur dernière conversation. Francisco Palmares n'a pas oublié cette rencontre. Il pourrait reproduire presque mot pour mot ce qu'ils s'étaient dit alors. Euclides n'avait pas voulu accepter ses conseils. Il lui avait offert une belle rascasse (prétexte ingénu pour donner le change aux petits gars du ministère) et un billet d'avion pour Lisbonne. Euclides l'avait reçu avec son habituelle insouciance empreinte d'affabilité, drapé dans une robe de chambre en soie :

– Un cadeau de Cunha, avait-il déclaré, il l’a fait faire à Singapour.

Le colonel se souvient même de cela. Il n’oublie jamais rien. La robe de chambre était rouge (“incandescente”, l’avait qualifiée le journaliste, qui aimait à se moquer de lui-même) et ornée d’un dragon crachant du feu. Le journaliste l’avait fait entrer, ils avaient bu une *caipirinha*², parlé de dragons. Euclides avait déclaré que le mythe des dragons était un phénomène universel, lié au séjour des dinosaures sur terre :

– Les mythes ne sont rien d’autre que des souvenirs dégénérés, corrompus par le passage des siècles, d’événements très anciens.

Des dragons ils passèrent aux vampires :

– La légende des vampires, avait dit Euclides, a peut-être surgi à la suite d’une épidémie de rage. Les malades de la rage souffrent de photophobie, ils évitent la lumière, ils se cachent dans l’obscurité. En plus, ils attaquent à l’improviste, mordent et transmettent le mal de cette façon.

Et des vampires, comme s’ils répétaient une pièce de théâtre, ils s’acheminèrent vers le sujet de la réincarnation :

– Si tu pouvais avoir une nouvelle vie, lui demanda Francisco Palmares, qu’aimerais-tu être ?

Le journaliste caressa sa grosse moustache. Une moustache à l’ancienne, de gentilhomme du XIX^e siècle, épaisse et légèrement recourbée, en guidon de bicyclette. Il sourit :

– J’aimerais être simple comme les grenouilles dans les mares.

C’était un vers de Lídia do Carmo Ferreira. Le colonel l’avait lu deux ou trois jours plus tôt dans le *Jornal de Angola* :

Eu queria ser simples como as rãs nos charcos/ ver de longe partirem os barcos/numa manhã qualquer./Meu Deus, deixa-me repousar um pouco./ Quero inexistir-me sem sobressalto,/diluir-me no ar líquido que a manhã destila./Meu Deus, deixa-me ser a brisa que agita neste instantelas folhas das palmeiras,/a brisa que hovele já não há.

J’aimerais être simple comme les grenouilles dans les mares/regarder de loin les bateaux prendre le large/un beau matin./Mon Dieu, laisse-moi me reposer un peu./Je veux inexister sans sursauter,/me diluer dans l’air liquide distillé par l’aube./Mon Dieu, laisse-moi être la brise qui agite en cet instant/le feuillage des palmiers,/la brise qui a soufflé/et qui déjà ne souffle plus.

Cela aurait pu être une prière. Plus tard, au cimetière, lorsque le cercueil fut mis en terre, Cunha de Menezes lui confia en pleurant comme un enfant

que ç'avait été là les dernières paroles de son ami. Il l'avait trouvé dans la rue, à quelques mètres de chez lui, grièvement blessé. Il était mort dans ses bras. Francisco Palmares sortit de là soulagé. Il avait l'impression qu'on venait de lui arracher une dent sans anesthésie. Monte l'attendait dans la jeep.

– Tu en as mis du temps ! dit-il. Tout s'est bien passé ?

Le colonel ignora la question. Il finit par parler, mais ce qu'il dit ne ressemblait pas à une réponse :

– Pourquoi craindre la mort ? La mort est juste une belle aventure.

Monte sourit :

– Peter Pan !

– Peter Pan ?! Non, non, je pensais à un type qui s'appelle Charles Frohman. Il voyageait à bord du *Lusitânia*, un paquebot de croisière anglais, coulé par un sous-marin allemand pendant la Première Guerre mondiale. Mille deux cents personnes ont perdu la vie. Frohman, un producteur de spectacles célèbre, a essayé d'encourager un groupe de passagers en criant cette phrase. On pense que ce furent ses dernières paroles.

Monte haussa les épaules :

– Peter Pan, j'en suis sûr, a dit la même chose.

Il faisait chaud, trop chaud, et l'air était lourd, chargé d'une odeur douceâtre de viande brûlée. Une odeur de chair humaine en train de griller. Ils approchèrent d'un groupe de jeunes gens aux cheveux noués de rubans rouges et armés de mitrailleuses. Les jeunes dansaient autour d'un brasier. L'un d'eux fit signe à la jeep de s'arrêter. Monte freina à proximité du brasier et alors seulement le jeune homme reconnut l'homme maigre et triste qui, bien que n'étant pas militaire, n'exhibant jamais ni documents ni galons, avait accès à tous les cabinets. Au ministère, on l'appelait dans un murmure le Grand Inquisiteur. Effrayé, il se mit au garde-à-vous :

– Salut, chef ! cria-t-il. On est en train de brûler les bandits !

Francisco Palmares se souvint d'une image qu'il avait vue il y a longtemps dans une chapelle dans le nord du Portugal, représentant un groupe de pêcheurs brûlant dans le feu de l'enfer. Certains levaient le visage, d'autres baissaient les yeux, mais tous semblaient indifférents à l'horreur. Les flammes leur mordaient-elles les chairs ? On avait plutôt l'impression qu'ils étaient exposés à la brise fraîche du soir. On sentait peut-être une tristesse résignée sur

ces visages. Aucun, toutefois, n'exprimait la peur et encore moins la souffrance. Les bandits présentaient une expression identique. Ils étaient morts, bien entendu, contrairement aux pécheurs ils étaient vraiment morts. Parfois, les flammes laissaient entrevoir des yeux ouverts, des mains tordues, mais aussitôt après elles s'élevaient dans une fulgurance féroce qui donnait l'impression que les morts avaient déjà disparu.

– Vous pouvez me retourner. Je suis bien grillé de ce côté-ci.

Une autre phrase célèbre. La dernière, d'après la légende, prononcée par saint Laurent, alors qu'il rôtiissait au-dessus d'un brasier, sur l'ordre de l'empereur Valérien. L'empereur, ennemi des chrétiens, avait ordonné au saint de lui livrer les trésors de l'église. Saint Laurent avait répondu qu'il avait besoin d'un certain temps pour les réunir tous. Huit jours plus tard il se présenta à l'empereur en traînant à sa suite un groupe de mendiants :

– Voici les trésors de mon église.

Une belle histoire. Francisco l'avait entendue pour la première fois de la bouche de sa grand-mère, une aristocrate dévote de saint Laurent. Il s'en souvint et, incommodé, agita l'air de sa main droite, comme s'il réussissait ainsi à éloigner à la fois la peste, la chaleur, la peur et le fantôme de la vieille Violeta Rosa. Monte regarda sa montre :

– Quand ils se réveilleront en enfer, ils ne remarqueront même pas la différence.

Cette phrase agaça le colonel. Il prit un rouleau de billets de banque et le lança aux jeunes :

– Je ne sais pas comment vous supportez cette chaleur. Achetez-vous de la bière.

Il remarqua alors un entassement de corps à côté du brasier. Un des jeunes l'arrosait d'essence.

– Ce type là-bas, ce n'est pas le général Catiavala ?

Monte suivit son geste du regard :

– Mais si ! C'est ce bandit en personne ! On raconte qu'il a acheté aux Irakiens un poison puissant et qu'il voulait l'introduire dans le réseau d'eau potable pour assassiner toute la population de Luanda.

Francisco Palmares en fut irrité :

– Des bobards ! Moi, je sais, tout le monde sait, que c’est toi-même qui as inventé cette absurdité.

Il ouvrit la porte et sauta du véhicule :

– Cet homme est vivant ! cria-t-il. Vous ne voyez pas que cet homme est vivant ?!

Le garçon qui avait arrosé les corps d’essence sourit. Francisco aperçut ses dents magnifiques :

– Nous l’avons mal tué, chef, mais le feu finira le boulot...

Le colonel lui asséna un violent coup de pied, il arracha le général au tas de cadavres, le prit dans ses bras et le porta vers la jeep.

– On va le déposer à l’hôpital militaire, ordonna-t-il, et ensuite on ira au ministère.

Monte haussa les épaules. Il savait qu’il était inutile de discuter avec Francisco. Ils s’arrêtèrent à l’hôpital, laissèrent le général aux urgences et se dirigèrent vers le bâtiment du ministère. Le colonel prit congé avec un signe de tête et alla directement dans son bureau. Il voulait communiquer lui-même la nouvelle au Vieux. Il composa un numéro secret, mais l’appel aboutit au ministère des Pêches. Il refit le numéro et un type quelconque prit l’appel en hurlant en lingala, pendant que derrière lui Papa Wemba chantait *Maria Valência*. Il dut refaire le numéro encore cinq fois. Finalement, la secrétaire personnelle du Président décrocha. Francisco alla droit au but :

– Ici le colonel Palmares. Dites au camarade président qu’Euclides Matoso da Câmara a été enterré aujourd’hui. J’ai assisté moi-même à l’enterrement.

(le plus petit géant du monde)

Euclides mesure un mètre treize, soit approximativement la taille d’un enfant de quatre ans.

– Cet homme est un géant, se plaisait à dire Cunha de Menezes.

Il ne plaisantait pas. Chaque fois qu’il disait cela, sa voix enflait d’orgueil. Cet après-midi-là, en voyant le journaliste promener sa bonne fortune dans la foire, Francisco Palmares comprend ce que l’Indien voulait dire : le nain avance avec l’assurance insolente d’un colosse. Les gens le regardent avec stupéfaction. Certains murmurent entre eux, le désignent du regard après qu’il est passé, mais personne ne rit. Peu de gens osent rire d’Euclides Matoso da Câmara.

Le colonel tâte le sac de cuir où il range son pistolet pendant qu'il suit son mort à une distance prudente à travers le labyrinthe tumultueux des baraques. Euclides passe avec un sourire dans la section des viandes. Heureusement, il ne s'arrête pas. La puanteur dense des carcasses oblige Francisco Palmares à se souvenir de nouveau de Luanda. Il paierait cher pour que quelqu'un arrache de son cerveau avec une pince, une à une, ces images, comme on extirpe des épines. Certains prennent des médicaments pour améliorer leur mémoire. Lui prendrait volontiers quelque chose pour lui nuire.

Déjà Euclides disparaît en continuant à sourire, en chantonnant, entre les baraques de boissons, trop hautes pour qu'on puisse voir quoi que ce soit. Un vieillard assis par terre, jambes croisées, vend des objets d'artisanat du Nord-Est. Cette fois, le journaliste s'arrête. Il échange quelques mots avec le marchand, choisit une girafe jaune, paie et reprend son chemin. Il n'y a pas de girafes en Amérique latine. Les girafes sont africaines. Francisco Palmares songe à interpeller le vieil homme.

– Pourquoi on fabrique des girafes dans le nord-est du Brésil ?

Au même instant, toutefois, il se souvient d'un artisan dans l'île de Luanda qui sculptait des pingouins dans un bois noir. Un jour il l'avait questionné :

– Pourquoi diable vous sculptez des pingouins ? Le pingouin n'est pas un animal angolais. Vous avez déjà vu un pingouin vivant devant vous ? Vous devriez fabriquer des éléphants, des girafes, des hippopotames, des rhinocéros, ça oui.

L'homme l'avait regardé avec un large sourire moqueur :

– Je n'ai jamais vu de pingouin, c'est vrai, mon cher. Mais je n'ai jamais vu non plus d'éléphant. Vous en avez vu, vous ?

C'est ce qu'on appelle la sagesse populaire.

Euclides se hisse sur une chaise, s'installe, boit un jus de fruit. Francisco Palmares s'assoit dans un des coins du bar, un local immense, recouvert d'une toile bleue, appelé Baraque de Lampião³, de façon à pouvoir surveiller le journaliste à son insu. Derrière lui, un vendeur de disques s'efforce d'augmenter le volume de la musique de façon à couvrir la concurrence à quelques mètres de là ainsi que l'orchestre régional qui se produit sur une petite scène improvisée à côté de la cuisine de la Baraque de Lampião. Le colonel commande une bière et un plat de viande séchée au soleil. Il voit passer

un marchand de barbe à papa ; l'homme, un noir très noir et très maigre, transporte sa marchandise dans des sacs en plastique attachés au bout d'une longue gaule. Il erre entre les tables au gré de la brise, plus léger que l'air, comme si les sacs pleins de coton bleu ciel et rose pâle étaient des ballons remplis d'hélium. Un couple danse seul sur la piste. Elle, laide et grosse, vêtue sans goût d'un bermuda jaune et d'un gilet noir ; lui, coiffé d'un chapeau de cow-boy sombre et trop grand qui lui tombe sur les yeux. Un petit homme avec un appareil du genre Polaroid en bandoulière s'approche de la table :

– Une photo, jeune homme ?

Mais le colonel le chasse avec agacement. La première fois qu'il avait vu un photographe ambulant, ç'avait été à Lisbonne, sur la place du Rossio, un type avec une grande caisse en bois montée sur un trépied qui essayait d'attirer des clients au milieu de l'effervescence touffue des pigeons. Cela l'avait beaucoup impressionné. Il devait avoir encore cette photo quelque part, lui, un gamin de six ans, et son père, un monsieur de trente-six ans, tous deux avec une expression sombre, presque menaçante, debout, au cœur même de l'empire. Deux semaines plus tard, Feliciano Palmares avait quitté clandestinement Lisbonne et avait rejoint les guérilleros d'Agostinho Neto à Brazzaville. Il n'avait retrouvé sa famille que lorsque les militaires portugais avaient renversé la dictature. Il se remet à observer Euclides de dos, à quelques mètres devant lui ; le journaliste a un livre ouvert sur les genoux. A présent, de nombreux couples dansent sur la piste. L'orchestre, composé de cinq musiciens, attaque un *forró*⁴. L'enthousiasme du groupe est tel qu'il réussit presque à faire oublier la criailerie âpre des haut-parleurs. Un vent violent gonfle les auvents de toile. Les couples ondulent sur la piste. Des noirs, des mulâtres, des métis de blanc et d'Indien, des blancs. Francisco Palmares remarque une jeune fille blonde à l'air distingué, jolie, dans les bras d'un mulâtre avec des yeux mélancoliques en amande et une crinière sauvage rejetée sur les épaules. La musique enfle avec emportement pendant que le vent déchaîné fait grincer les fers et claquer les auvents de toile. La blonde frissonne dans les bras du mulâtre, elle plonge ses yeux verts dans les yeux profonds de Francisco Palmares, elle se mordille les lèvres et sourit. Indifférent à tout, Euclides lit.

Que lit-il donc ?

(un extraordinaire cas humain)

Peu de gens connaissaient Euclides aussi bien que Francisco Palmares. Pour des raisons professionnelles il avait commencé à l'étudier à la fin des années 80 et il avait vite découvert que le journaliste représentait un cas humain extraordinaire. Palmares, comme le savaient ses rares amis, collectionnait les cas humains.

– Tu me fais penser à l'empereur romain Héliogabale, lui dit un jour Euclides lui-même.

Francisco n'avait jamais entendu ce nom.

– C'est qui ?

– Héliogabale ? Un despote fou. Il collectionnait les nains, les eunuques et autres prodiges variés, toutes les sortes de monstres et de malades mentaux. Ils étaient si nombreux que pour sauvegarder les coffres publics, son successeur, Alexandre Sévère, a été obligé de disperser les spécimens de la collection en les offrant aux nobles de Rome.

Le colonel se sentit gêné :

– Personne ne pense que tu es un monstre...

Euclides fit claquer ses lèvres, haussa les épaules :

– Personne ? Quand j'étais petit, je suis allé au cirque avec tous mes camarades de la Maison des garçons et deux curés. Je ne me souviens de rien, sauf qu'à un certain moment on a fait venir sur la piste l'homme le plus grand du monde, un noir du Mozambique, accompagné de l'homme le plus petit du monde, un blanc du Portugal. Le Mozambicain, le géant, portait le nain sous le bras. C'est à ce moment que j'ai compris que j'étais un monstre.

Il sourit, amusé par l'air horrifié de l'autre :

– Tu savais que les mots *monstre*, *montre* dans sa première acception, et le verbe *montrer* ont tous la même origine ? Les *monstres* exercent leur monstruosité en *montrant*, en s'exhibant en *montre*. Les monstres servent de terme de comparaison à notre cher public. Mesdames, messieurs, cher public, il est vrai que vous êtes laids, voyez ce garçon ici – il est affreux ! –, vous êtes laids, certes, mais vous n'êtes pas des monstres...

– Le Mozambicain en question, dit Palmares qui essayait de trouver quelque chose à dire, n'importe quoi pour changer de sujet de conversation, le géant, je crois qu'il est mort. J'ai lu ça dans le journal. Le malheureux a

trébuché dans la rue et il est tombé. Il est tombé, disons, du haut de lui-même. Il a fait une chute de près de trois mètres, le pauvre, et a dû mourir sur le coup.

Euclides ignora la remarque :

– A notre époque, les monstres commencent à s'exhiber à la télévision. La télévision va se transformer en petit repaire de monstres. Aux États-Unis, il existe déjà des programmes qui s'inspirent des cirques du XIX^e siècle. Les présentateurs effraient le public en interviewant des gens souffrant de maladies bizarres, ou alors des fous qui ont développé des talents étranges, comme l'homme capable de remuer les oreilles ou le faux fakir qui mâche et avale des bouts de verre. Ce genre de programme remporte un succès fou.

L'avenir lui a donné raison, comme pour presque tout. A l'époque, Euclides était un fonctionnaire de la télévision populaire de l'Angola. Nombreux étaient ceux qui le connaissaient parce qu'il avait présenté un programme de musique africaine pendant trois ans. Il apparaissait assis bien droit derrière une table couverte de piles de disques. Par la suite, il avait été invité à travailler comme correspondant d'un journal portugais et la direction de la télévision, peut-être pour l'humilier, l'avait envoyé faire des reportages. Palmares l'avait vu pour la première fois à l'aéroport, en train d'interviewer un général cubain. Euclides, sur les genoux du technicien du son (Pedro Cunha de Menezes), le micro tendu vers le général, avait posé deux ou trois questions anodines – celles qu'il était possible de poser – et tout à coup il avait attaqué :

– Croyez-vous que Fidel Castro réussira à survivre à la chute du mur de Berlin ?

Le Cubain le regarda avec perplexité. Un murmure désapprobateur s'éleva autour d'eux et un journaliste de la Radio nationale en profita pour lui poser une autre question. Palmares avait voulu savoir qui était cet audacieux.

– Euclides Matoso da Câmara, lui avait dit un des agents. Il est correspondant d'un journal portugais et, de toute évidence, il se croit à Lisbonne.

(une descente aux enfers)

Ce même après-midi, Francisco Palmares se mit en quête d'informations sur Euclides. Cela faisait longtemps que personne ne descendait dans les caves

du ministère. Le colonel traversa avec difficulté une série de salles inondées. Se guidant avec la faible lueur de sa lampe de poche il avançait, les chevilles dans l'eau, s'efforçant de deviner les titres des dossiers sur les rayonnages en fer. Des rats – d'énormes rats aveugles – nageaient parmi les débris. L'eau lui arrivait déjà aux genoux lorsqu'il découvrit le nom d'Euclides dans un vieux classeur parmi des papiers déchirés, avec l'indication de l'année : 1977. Il respira un grand coup :

– Un fractionniste⁵ !

Il lui semblait parfois que la moitié de la population de Luanda avait été du côté de Nito Alves. L'autre moitié avait tué la première. Le classeur solidement coincé sous le bras, il repartit en direction de la surface. Il était difficile de s'orienter là-dedans. Les étagères se croisaient devant lui, elles se déplaçaient à la lumière incertaine de la lampe de poche, elles semblaient se multiplier et former un labyrinthe prodigieux. Certaines s'appuyaient contre les murs, dans un délire de fatigue, d'autres étaient tombées mortes sur le sol boueux.

– Mon Dieu, pria le colonel, fais que cette lampe ne s'éteigne pas.

Il murmura cette phrase et la petite lumière frémit dans sa main, faiblit et s'éteignit. Le colonel se souvint du vers d'une chanson :

“Le soir tombait tel un viaduc.”

Des vers lui venaient toujours à l'esprit dans les situations difficiles.

E um bêbado trajando luto/me lembrou Carlitos./A lua, tal qual a dona de um bordel,/pedia a cada estrela fria/um brilho de aluguel.

Et un ivrogne en vêtements de deuil/me rappela Charlot./La lune, pareille à la tenancière d'un bordel,/demandait à chaque étoile glacée/un étincellement de location.

Il trébucha sur un amoncellement de classeurs éparpillés et s'assit dessus. “L'ivrogne et l'équilibriste.” João Bosco chantant des vers d'Aldir Blanc. Il n'y voyait rien. Noyé dans l'obscurité, il entendait partout autour de lui les rats couiner avec férocité. Ils étaient là, à ses pieds, attaquant les rapports de police, dévorant avec avidité les confessions des torturés, prospérant et engraisant avec les secrets d'État.

Un collègue le délivra deux heures plus tard, le colonel avait déjà parcouru en pensée l'intégralité de sa vie. Il s'agissait là d'une espèce de jeu :

si à vingt-deux ans il n'avait pas décidé de revenir en Angola et de s'enrôler dans les forces armées, simplement pour contrarier son père, il serait une autre personne. Un biologiste, peut-être un vétérinaire. Il vivrait encore au Portugal. Il enseignerait dans un lycée de banlieue, il aurait épousé une blanche, aurait deux enfants mulâtres, assisterait le dimanche après-midi à des matchs de foot. Si cinq ans plus tard, un soir mélancolique, à Luena, le général Rufo ne l'avait pas invité à monter dans un hélicoptère.

– Venez avec nous, major. Il s'agit d'une expérience scientifique importante : nous voulons savoir si les coqs volent, il n'aurait pas déserté. Il serait toujours dans l'armée, non plus dans le commandement de lutte contre le banditisme, mais à un poste bureaucratique à Luanda et il dormirait sur ses deux oreilles. Aurait-il pu refuser la proposition de travailler au ministère ?

– Nous allons oublier que vous avez déserté, major, vous serez transféré directement dans les cadres du ministère et vous conserverez votre grade.

Peut-être. Probablement aurait-il connu quelques mauvais moments, il aurait éventuellement fait de la prison, aurait été passé à tabac, mais gagnerait maintenant beaucoup d'argent au service d'une entreprise étrangère. Assez d'argent pour s'acheter un bateau. Il passerait ses dimanches à pêcher au large du Mussulo. Il serait heureux. Il soupira. Refaire sa vie en pensée était une sorte de jeu auquel il se livrait dans des moments comme celui-ci. Il perdait toujours.

Dans le classeur, il y avait deux feuilles tapées à la machine contenant des déclarations recueillies au cours d'un interrogatoire :

“Q : Age ? R : Dix-huit ans. Q : Profession ? R : Étudiant. Q : Tu as été arrêté dans l'appartement du camarade Coelho. Cela fait combien de temps que tu connais ce camarade ? R : Je ne le connaissais pas. Je suis allé chercher chez lui un colis de Lisbonne. Q : De la propagande contre-révolutionnaire ? R : Non, camarade commissaire, je suis juste allé chercher de la morue. Q : De la morue, tu es allé chercher de la morue ? R : Oui, camarade, du poisson séché, de la morue.”

Réticences. Le colonel savait ce que signifiait le mot réticence dans un document comme celui-ci.

“Q : Reprenons là où nous nous sommes arrêtés. Qu'est-ce que tu faisais dans l'appartement du camarade Coelho ? R : Comme je l'ai dit avant, je jure

que j'étais seulement allé chercher de la morue.”

Réticences. Le type était coriace.

“Q : Je te demande encore une fois ce que tu faisais dans l'appartement du traître Coelho et je ne veux pas que tu me parles de poisson, tu m'entends ? R : Oui, oui, camarade, en effet, je suis allé là-bas chercher de la propagande contre-révolutionnaire.”

Le colonel soupira. Une note disait qu'Euclides était resté enfermé dans la prison de São Paulo jusqu'en février 1978, sans qu'on ait pu apporter la preuve d'un lien avec les fractionnistes.

Francisco Palmares se souvint du vieux Monte, le Grand Inquisiteur. Tout le monde le connaissait au ministère : il avait travaillé depuis le début sur le dossier des fractionnistes. Plus tard, il avait été emprisonné et accusé d'excès de zèle. Après avoir été remis en liberté, il s'était réfugié à Porto Alexandre. Il y élevait des langoustes. Palmares savait qu'il était actuellement à Luanda, en visite dans sa famille, et qu'à la tombée du soir il faisait toujours un saut à la brasserie Biker. Il le trouva tout seul à une table, en train de se consumer dans cette lumière veloutée qui descend au crépuscule uniquement dans certains endroits comme la vieille brasserie et qui rend toute chose triste – des “oubloirs”, comme les appelait la poétesse Lídia do Carmo Ferreira, car les gens se rassemblent dans ces endroits-là à cette heure pour oublier l'horreur du présent.

Monte leva son verre lorsqu'il s'assit, mais ne dit rien. Il était vieux. Palmares commanda un whisky pour lui et un autre pour l'ancien agent. Il le dévisagea attentivement. Une chevelure rebelle, mais qui se raréfiait déjà, une barbe rêche comme du fil de fer, des cernes profonds sous les yeux, un visage jaune (presque vert). Cet homme aurait beau porter un costume sur mesure du meilleur tailleur de Lisbonne qu'il continuerait à avoir l'air d'un mendiant. Il lui donna une tape sur l'épaule :

– Vous autres les blancs, je veux parler des blancs d'ici, du pays, vous êtes drôlement esquinés. Soit c'est la révolution qui ne vous convient pas, soit c'est le climat.

Monte haussa les épaules :

– La révolution est finie. On ne te l'a pas encore dit ? Bon, si je réfléchis un peu, je comprends que personne ne te l'ait encore dit. Les cocos sont

d'habitude les derniers informés, c'est pas vrai ?

Francisco feignit d'être offensé :

– Qu'est-ce que tu racontes, mon vieux ? Tu me traites de cocu ?

L'autre lâcha un éclat de rire acide.

(une hyène pleurant)

– Tu ne l'es pas ? Nous autres, camarade, nous sommes les cocus de la révolution !

Le colonel n'aimait pas qu'on l'appelle camarade. Cela ne lui avait jamais plu. Il comprit qu'il n'aurait pas dû parler de révolution. Il était tombé juste sans réfléchir – la révolution était la maladie de l'agent. Il décida de ne pas y aller par quatre chemins :

– Euclides Matoso da Câmara, ce nom te rappelle quelque chose ?

Monte sourit tristement :

– Je suis un homme fini, c'est vrai, mais ma mémoire est encore presque aussi bonne que la tienne. De plus, il y a des individus qu'on n'oublie jamais. Le nain se serait-il fourré dans de mauvais draps ?

Le colonel raconta ce qu'il savait. Monte l'écouta attentivement en dégustant son whisky. Puis il demanda une cigarette :

– Personne ne le croit, mais j'ai arrêté de fumer...

Il attrapa la cigarette entre le pouce et le majeur et se carra sur sa chaise. Palmarès essaya de se souvenir dans quel film il avait vu un acteur fumer ainsi. La fumée, dans cet espace, semblait capter la lumière du crépuscule et la rendre encore plus amère.

– Ton petit bonhomme n'était évidemment pas lié aux fractionnistes. Il était allé chercher quelque chose dans l'appartement de Coelho, un cochon de lait rôti, je crois, à l'époque les gens risquaient leur peau pour un cochon de lait rôti. J'ai su qu'il était innocent dès que je l'ai vu, mais je me suis rendu compte aussi que tôt ou tard il nous attirerait des ennuis. J'ai décidé de l'incarcérer pour son propre bien. Par prophylaxie. Je me souviens toujours de ce que mon grand-père disait : bats ta femme tous les jours. Si toi tu ne sais pas pourquoi tu la bats, elle, elle sait très bien pourquoi elle se prend une raclée.

Il se tut, écrasa la cigarette dans le cendrier et d'un geste découragé indiqua les gens autour d'eux :

– Tu as remarqué que personne ne s'assoit à côté de moi ?

Palmares ne répondit pas. Les gens évitaient aussi de s'asseoir à côté de lui. Tous deux gardèrent le silence, regardant la lumière disparaître pendant qu'au dehors la clameur rauque des cigales enflait.

– Euclides, dit Monte, tu t'en es sûrement déjà aperçu, est un chevalier de la manchette.

Palmares sursauta :

– Un quoi ?

– Un chevalier de la manchette ! Tu ne comprends pas ? Il se fait empapaouter.

– Il est pédé ?

– Tous les jours que Dieu fait. Probablement plusieurs fois par jour. Il vit avec un Indien appelé Cunha de Menezes. D'ailleurs, c'est moi qui les ai présentés. A l'époque, tu ne t'en souviens sans doute pas, tu étais un môme, nous avons filmé plusieurs interrogatoires qui ont été montrés ensuite à la télévision. Les camarades fractionnistes faisaient leur autocritique, demandaient pardon au peuple publiquement, puis étaient fusillés. Cunha de Menezes faisait partie d'une des équipes de la télévision, mais il n'a pas supporté la tension et il s'est dégonflé. J'ai dû le faire arrêter et il a fini dans la cellule où se trouvait Euclides. Je pense que c'est à ce moment-là qu'ils sont devenus amis.

(un rescapé de la mémoire)

Une foule bruyante se réfugie sous les baraques. A présent, la pluie tombe en ondées brutales sur les auvents de toile. Euclides ferme son livre, paie et saute de sa chaise. Francisco Palmares laisse deux billets de dix reals sur la table et se glisse derrière lui. Le journaliste se faufile avec une agilité de lièvre au milieu de la foule en liesse. Le colonel le perd, il pense qu'il ne le retrouvera plus, mais il le voit soudain monter dans un taxi. Francisco court, entre dans la voiture. Ernesto somnole, la tête sur le volant, une bouteille de whisky sur les genoux. Il le secoue :

– Réveille-toi ! Suis ce taxi...

Le chauffeur exulte. C'est un vieillard en piètre état, avec une moustache clairsemée, faite d'épais crins grisâtres, et un nez cassé qui lui donne l'air d'un

ancien boxeur. Il lui manque des dents et celles qui ont survécu sont ternes et jaunes. Il parle avec l'accent chaleureux de Benguela :

– Putain, colonel, enfin ! Ça fait quinze ans que j'attends que quelqu'un me demande ça. Et il fallait que ce soit un compatriote.

Francisco est agacé.

– Nous ne sommes pas dans un film, l'ancêtre !

– Non ? Pourtant, ça pourrait bien en être un. Ma vie ferait un film...

Effectivement. Francisco Palmares l'avait connu peu après s'être installé à Rio de Janeiro et il en avait fait une sorte de chauffeur particulier. Ernesto avait quitté l'Angola depuis de nombreuses années.

– J'ai eu un accident de voiture. J'ai failli y passer. Ça s'est passé le 7 février 1977. On m'a envoyé ici pour un traitement médical et je ne suis pas retourné au pays. Après ça, le jour de l'anniversaire de ma mort... comme je l'appelle... je m'enferme chez moi et je ne mets pas les pieds dehors. Je ne sors même pas de mon lit.

Il a sillonné la moitié du Brésil au volant d'un camion, il a été prestidigitateur dans un cirque, a chassé le caïman dans le Pantanal, s'est enfoncé dans la boue de la Serra Pelada à la recherche d'or, a gagné beaucoup d'argent qu'il a joué, bu et dilapidé avec des femmes, avant d'échouer de nouveau à Rio, plus pauvre que jamais, à la remorque d'une danseuse de cabaret.

– Je ferme les yeux et je la revois. Elisa, la mulâtresse. Quand elle s'habillait en noir et dansait seule la samba au milieu de la salle au son d'un orchestre de mambos... Ah, colonel, une reine de la nuit africaine renaissait. On aurait dit une sculpture quioca noircie par le temps.

Le taxi dans lequel se trouve le journaliste s'arrête devant l'église de la Candelária. Francisco dit à Ernesto qu'il peut rentrer chez lui car il est tard et il sort de la voiture. Il ne pleut plus. Distract, Euclides avance, le livre sous le bras. Il entre dans la rue de la Quitanda, tourne à droite dans celle de l'Ouvidor, puis, sautant par-dessus des flaques d'eau, s'engage dans une série de ruelles étroites et mal éclairées. La chaussée pavée de gros blocs de pierre rappelle certains bourgs médiévaux d'Europe. Soudain Euclides pousse une porte ; le colonel presse le pas et épie. Il aperçoit un escalier étroit et une pancarte en haut :

Pension Esperança – N'accepte que les célibataires.

Il y a un snack-bar de l'autre côté de la rue. Il s'assoit au comptoir et commande un demi. Pour passer le temps il accepte le journal que lui tend la fille à la caisse. Il pense à ce qu'il va faire à présent. Il découvre une page entière de petites annonces :

“Carolina, blonde du Rio Grande do Sul, 19 ans, yeux bleus, peau bien blanche, seins roses. Très compétente. Indiscutablement jolie. Cent reais pour trois heures.”

“Arcanjo Miguel, yeux verts, 1,78 m. Homosexuel actif et libéré, excessivement bien monté, soixante-dix reais.”

“Gabriela, brune, 25 ans, yeux verts, seins exubérants, jambes solides, cent centimètres de tour de hanches, discrète et libérée. Pour cadres et couples exigeants.”

Une, en particulier, retient son attention :

“Florzinha, brune pain brûlé, mignonne, affectueuse.”

Il avait connu une Florzinha qui correspondait à cette description. Il cherche un stylo-bille et entoure l'annonce d'un cercle. Il commence à se sentir ridicule. Très bien : le nain l'avait trompé, il était vivant, très vivant même, et il semblait heureux. En réalité il avait toujours l'air heureux, il réussissait à paraître heureux dans n'importe quelle situation, y compris dans son propre cercueil, avec deux balles dans la poitrine et par une chaleur écrasante.

Euclides Matoso da Câmara était mort et avait ressuscité. Palmares sourit : il sait ce que c'est. Lui-même était mort et avait ressuscité. Avait-il vraiment ressuscité ? Il n'en est pas certain. Un jour, il y a combien de temps, sa voiture avait embouti un poteau sur l'île, à cent à l'heure. Palmares avait voulu détacher la ceinture de sécurité. Il avait essayé de bouger et n'avait pas pu le faire. Sa tête disait à sa main : bouge. Il apercevait la main, la main immobile. Florzinha, à côté de lui, avait les yeux grands ouverts. Palmares vit un gamin regarder à l'intérieur de la voiture. Le même ouvrit la porte et cria quelque chose. Ils étaient plusieurs. Un avait le visage couturé de cicatrices. Celui-ci l'enjamba et s'empara du sac de Florzinha. Il ressortit par la fenêtre. Un autre lui retira son collier et ses bagues. Palmares voyait tout cela, mais ne parvenait pas à bouger. Il disait, remue, main, mais la main ne lui obéissait pas. Il se disait en lui-même, maintenant je vais me lever, mais ses jambes ne lui

obéissaient pas. Il pensa : alors, c'est ça la mort. Il avait lu des choses là-dessus. Je suis mort. Mon esprit se penche sur moi, il se libère du pauvre corps mort comme le papillon du cocon, il déplie ses ailes et s'envole. D'ici peu, pensa-t-il, je vais me voir moi-même, couvert de sang, ensuite je verrai les voitures, avec les gamins autour, la plage, la mer, les lumières de Luanda, la voiture de plus en plus petite, un essaim de points lumineux, les étoiles, l'obscurité infinie. Il se sentit heureux d'être mort. Il n'aurait pas à vivre avec le remords d'avoir assassiné Florzinha. Il n'aurait pas à rendre des comptes au Vieux. Cette pensée l'emplit de terreur. Rien que de penser à cela il fut terrifié. S'il n'était pas mort, le Vieux le tuerait de la façon la plus cruelle qu'il puisse imaginer. Une fillette albinos, pâle comme une apparition, lui arracha ses chaussures. Elle approcha sa face jaune de ses yeux et sourit. Palmares essaya de parler. Il voulait lui dire : je suis vivant, je ne suis pas encore mort, sors-moi d'ici, s'il te plaît, prends les souliers, mais sors-moi d'ici.

– C'est la fin, lui dit la fillette, la fin du film, mon vieux, *The End*.

Elle lui écarta les lèvres, lui enfourna deux doigts dans la bouche, explora ses dents. Palmares se souvint de quelques vers de Rui Knopfly :

Outras vozes sepultam já o eco da minha./Foragido da memória irei por esse mundo além./ Amigos, fantasmas, nomes, lugares sabidos de cor :/quero chamar-vos esquecimento.

D'autres voix enterrent déjà l'écho de la mienne./Rescapé de la mémoire, je parcourrai l'autre monde./Amis, fantômes, noms, lieux connus par cœur :/je veux vous appeler oubli.

La fillette aperçut la molaire en or et sourit de nouveau. Elle saisit un caillou et se mit à lui frapper la bouche. Palmares n'arrivait pas à se souvenir de quel livre étaient tirés ces vers. Le titre du poème lui échappait. La fillette prit soin de lui ouvrir les lèvres, évitant de le blesser, elle s'efforçait de ne frapper que la dent et elle réussit à l'arracher. Palmares ignora les coups. Ce qui le préoccupait c'était les vers de Knopfly :

Escrevo sentado sob a fraca luz que do alto desce./Escrevo contra o silêncio. Eu não tenho já nome aqui./Por certo os outros têm a História a seu favor./ Ausculto a tênue respiração da noite e da quietude./Sob o débil crepitar do metal percorrendo o papel/Soa perturbada a harmonia distante do universo.

J'écris assis sous la pâle lumière qui vient d'en haut./J'écris contre le silence. Ici je n'ai pas de nom./Certes, les autres ont l'Histoire pour alliée./ J'ausculte la respiration ténue de la nuit et de la

quiétude./Sous le faible crissement du métal qui parcourt le papier/ L'harmonie distante de l'univers
a des résonances troublées.

Il y a combien de temps que tout cela s'est passé ? Une éternité, lui semble-t-il. Lui, Francisco Palmares, n'oublie rien. Parfois, cela a du bon. D'autres fois, cela peut être un supplice. Ici, par exemple, assis au comptoir d'un bar, dans le centre de Rio, pendant qu'une bruine trouble tombe tristement sur la ville. Il soupire. Il sort le téléphone du sac en cuir, cherche l'annonce dans le journal et compose le numéro. Une voix de femme l'arrache aux ombres.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MOTEL CARINHOSO,
CINQ HEURES TRENTE.

(l'importance d'un nom)

Étendu sur le dos, Francisco Palmares se regarde léviter dans la glace au plafond. Cela fait longtemps qu'il ne se voit pas ainsi, entièrement nu, aussi démuné que lorsqu'il est venu au monde. Trente-sept ans, plus vingt-cinq jours et quelques heures jusqu'à aboutir sur ce lit. Un homme grand, solide, au long visage ferme, aux grands yeux mélancoliques. Une expression enfantine qui, prétend Florzinha, la princesse, trompe les femmes. Il écarte les bras et se voit lui-même, l'autre, emprisonné dans le miroir du plafond comme entre les vitres d'un aquarium, en train d'ouvrir les bras, croix noire sur la blancheur des draps. Physiquement, c'est sûr, il continue à être en forme. Quand il rencontre un ancien collègue, il voit quelquefois le serpent de la rancœur se glisser furtivement derrière les paroles de circonstance :

– Toi, tu es de plus en plus jeune, mon cousin, nous sommes les seuls à vieillir.

Lui aussi vieillit, évidemment, mais les années lui vont bien (comme tous les vêtements qu'il endosse). Il saute du lit et gravit les marches menant à la piscine avec une légèreté de chat. D'après les guides touristiques, c'est le meilleur motel de Rio.

La femme danse en lui tournant le dos, de l'eau jusqu'à la taille. Zeca Baleiro chante à la télévision. La femme ne le sent pas approcher.

“Florzinha, brune pain brûlé.”

Elle pourrait être aussi dorée, basanée, bronzée, café au lait, chocolat, hâlée, cuivrée, moricaude, noire, bahianaise. Dans une recherche effectuée dans les années 70 sur tout le territoire brésilien, on a demandé à ceux qui étaient interviewés de se définir en termes de race. Les gens ont répondu avec un total de cent trente-six définitions différentes. C'est Euclides qui lui a

raconté ça. Il était obsédé par ce qu'il appelait "la situation des noirs dans le monde". Francisco sourit. Les longues conversations avec le journaliste lui manquaient. Il entre dans la piscine, saisit la femme par la taille et lui mord le cou.

– Continue, lui demande-t-il, je veux te voir danser.

Florzinha, l'authentique, avait l'habitude de danser pour lui avant de faire l'amour. Après aussi. Et même pendant. Il remarque un petit écriteau fixé au mur :

"Nous efforçant de toujours offrir à nos clients ce qu'il y a de mieux, nous venons d'installer dans les piscines et les baignoires d'hydromassage la méthode la plus moderne de stérilisation de l'eau. Le système par ultraviolet, qui évite l'utilisation de chlore grâce au peroxyde d'oxygène, produit inodore, dépourvu d'effets collatéraux et ayant une action bactéricide cinq millions de fois plus rapide et plus efficace."

Zeca Baleiro a fini de chanter. Francisco jette un coup d'œil sur la pendule accrochée au mur. Six heures du matin. Une lumière froide et morte, aussi stérile que l'eau de la piscine, entre par la claire-voie. Il faut qu'il retourne dans le centre. La femme comprend son geste :

– Tu veux que j'arrête, beau brun ?

Le colonel se sent soudain très fatigué.

– Je ne suis pas brun, je suis noir, et d'ailleurs assez noir. Et toi non plus tu n'es pas brune, tu es noire, encore que pas aussi noire que moi. De plus, tu ne t'appelles pas Florzinha.

Elle rit (son rire ressemble à de l'eau frappant de l'eau).

– Qu'est-ce qu'un nom ? Un nom n'a pas d'importance.

Francisco se lève. Il s'éloigne sans un geste, comme quelqu'un qui chasse une mauvaise pensée, il sort de la piscine et ouvre la porte de verre qui donne sur la douche. L'eau lui brûle la peau. Il voit à travers la vapeur la femme descendre l'escalier, le corps humide et luisant, belle comme un porte-drapeau défilant rue Marques de Sapucaí en plein carnaval.

– C'est très important, un nom. Les noms résument l'essence des choses.

Il pense au vers de Knopfly :

"Ici, je n'ai déjà plus de nom."

Il pense à ce qu'Euclides dirait :

“Si un noir se définit comme brun couleur de pain brûlé, il assassine un noir.”

C’est un noir de moins au Brésil. Il sort de la douche, se sèche et retourne dans la chambre. Florzinha se coiffe devant le miroir. Habillée, elle semble plus nue encore. Elle chante :

“Je ne suis pas noire, beau brun, mais je m’en approche.”

Avec ces vers Euclides pourrait écrire tout un essai : *Le noir brésilien – Une contradiction dans les termes.*

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, PENSION ESPERANÇA,
SEPT HEURES QUINZE.

(une odeur de terre mouillée)

La porte de la pension est encore fermée. Le colonel cherche la sonnette, mais ne la trouve pas. A la place il aperçoit un heurtoir en bronze, énorme, lourd, qui réveillera à coup sûr tout le voisinage. Patience. Il frappe deux fois et quelques instants plus tard un garçonnet vient ouvrir la porte. Francisco lui dit qu'il souhaite parler à M. Euclides Matoso da Câmara, un journaliste angolais, d'une stature plutôt réduite. Le gamin sourit :

– *Doutor* Euclides ?

Il l'invite à entrer. La porte donne sur une pièce étroite. Une véranda, au fond, se penche mollement sur un grand jardin humide et très sombre. La table du petit-déjeuner occupe toute la véranda. Francisco s'assoit dans un fauteuil paillé. Une bonne odeur de terre mouillée monte du jardin. Il se souvient de Maria Bethânia chantant :

Maninha me mande um pouco/do verde que te cerca./Um pote de mel./Meu coleiro cantor, meu cachorro Veludo./E umas jabuticabas./Maninha, me traga meu pé de laranja-da-terra./Me traga também um pouco de chuva/com cheiro de terra molhada.

Sœurette, envoie-moi un peu/de la verdure qui t'entoure./Un pot de miel./Mon passereau chanteur, mon chien Velours./Et quelques jabuticabas⁶./Sœurette, apporte-moi mon pied d'oranger./Et aussi un peu de pluie/Avec une odeur de terre mouillée.

En Afrique, quand tombent les premières pluies, une odeur encore plus puissante s'exhale de la terre. Des images de son enfance affluent dans sa mémoire, les dimanches matin au début de la saison des pluies, quand son père le réveillait pour aller chasser. Il descendait dans le jardin et emmenait les chiens. Il était difficile de maîtriser les bêtes qui bondissaient et aboyaient, anticipant le festin. Voilà sans doute pourquoi il associe cette odeur à la chasse.

Au sang frais. Il pense à tout cela quand il entend derrière lui une voix moqueuse :

– Alors, comme ça tu es venu ! Le courage t’a manqué hier ?

Francisco se lève :

– Hier tu étais mort, l’ancêtre, et je n’ai rien trouvé à dire à un mort.

Ils se donnent l’accolade.

– Je t’ai vu à la foire, caché derrière une baraque de gâteaux, en train de guetter, comme un voleur à la tire. J’ai jugé qu’il valait mieux te laisser le temps de te remettre de ta frayeur. J’étais sûr que tu me suivrais jusqu’ici. Un flic reste toujours un flic.

– Je n’en suis plus un. J’ai pris mes distances avec le ministère. Maintenant je suis à mon compte. Les choses ont beaucoup changé en Angola depuis que tu...

– Depuis que je suis mort ?

Le colonel s’est préparé toute la nuit pour ce moment – mais pas suffisamment. Il détourne les yeux :

– Je suis désolé.

Euclides sait que le colonel ne parle pas de sa mort. Il retrousse sa moustache avec vigueur. Sa voix tremble de colère :

– Ce que vous avez fait est impardonnable.

L’autre écarte sa chaise :

– Je sais. Je sais. Tout ça a échappé à notre contrôle, c’est allé trop loin. Beaucoup trop loin...

Ils gardent le silence un long moment. Finalement le colonel dit :

– Tu étais dans la délégation provinciale. J’en ai la certitude. Comment as-tu réussi à t’échapper ?

– M’échapper ? Je ne me suis pas échappé. Tu as bien vu que non, tu as assisté à mon enterrement.

– Et l’enterrement, ça au moins, tu peux me dire comment ça s’est passé ?

– Ça a été facile. Cunha m’a administré une drogue quelconque, de son pays, un truc de fakir, qui m’a endormi comme si j’étais vraiment mort, je pense même que je suis réellement mort, et ensuite il a organisé ce bel enterrement. Aussitôt après, il m’a déterré. Je suis passé devant la police des frontières avec mon propre passeport deux jours après mes funérailles et

personne ne s'est aperçu de rien. Des incompetents ! Tes collègues, Dieu soit loué, sont tous des incompetents.

Il recommence à pleuvoir. La matinée s'assombrit. Une brise froide fait frissonner le feuillage. Francisco Palmares se souvient de Luanda :

– Mon Dieu, nous avions un pays ! Et ces types ont tout détruit...

– Ces types ? Vous autres ! Vous avez tout détruit.

Le colonel le regarde d'un air offensé. Il hoche la tête.

– Tu as quitté le pays depuis longtemps, mon gars, et pour quelqu'un qui est loin, les choses paraissent toujours simples. Tu ne comprends rien. Tu parles comme un étranger. La guerre remplit les poches de tas de gens.

La vigueur avec laquelle il a prononcé ces paroles l'a épuisé. Il n'aime pas parler de l'Angola.

– Oublie. Je n'ai plus rien à voir avec la patrie. Presque plus rien. Et toi, je peux savoir où tu vis ?

Euclides se sert une tranche de gâteau :

– Toi d'abord.

– Je t'ai déjà dit que j'ai quitté le ministère. Je suis entrepreneur. Je fais des affaires ici.

– Des affaires ?

– Les autres achètent des petits trucs bon marché au Brésil, depuis des sandales jusqu'à des culottes, et les revendent très cher à Luanda. Moi, je fais le contraire, j'achète bon marché à Luanda et je vends cher ici. Et toi ?

Que peut-on acheter bon marché à Luanda et vendre cher au Brésil ? Euclides préfère ne pas poser la question. Si Francisco Palmares lui a dit cela, c'est parce qu'il a l'intention de lui dire le reste. Il se sert une tasse de café :

– J'habite à Lisbonne.

Le colonel le regarde d'un air incrédule :

– A Lisbonne ?! Ce n'est pas possible. Si tu habitais à Lisbonne, je le saurais. Lisbonne est une ville angolaise. Tout le monde serait au courant...

– Si, j'habite à Lisbonne, mais j'évite les endroits fréquentés par nos compatriotes. Je ne vais pas là où il y a des compatriotes, mon cher. Je vis paisiblement. Je fais des traductions. J'écris sous un pseudonyme dans un journal à circulation restreinte, intitulé *Politique africaine*, dont tu as sûrement entendu parler. Un journal distribué par Internet à des gens disposés à payer

pas mal d'argent pour des informations confidentielles. Des chefs d'entreprises, des hommes politiques et des personnes comme toi, bien entendu, des policiers de la pensée.

Le colonel ignore la provocation :

– Et Cunha de Menezes ?

– Il est retourné à Goa. A Lisbonne, il n'arrivait pas à trouver de travail. Je pense que c'est mieux comme ça. Il a épousé une Goannaise. Ils ont deux enfants, un fils et une fille, je suis le parrain du garçon.

Nouveau silence. Combien d'années avaient passé ? Si peu de temps. Tellement de temps. Un si grand nombre de personnes étaient mortes pendant ce laps de temps. Euclides s'appuie au dossier de son siège :

– Et toi, où tu habites ?

– A l'hôtel Glória.

– Je ne comprends pas. Tu loges à l'hôtel Glória ? Mais ça doit coûter une fortune ! En Angola les gens meurent de faim et vous, les dirigeants, vous prenez des chambres dans les meilleurs hôtels !

Francisco Palmares le regarde d'un air fâché. Ces types ont lutté pour mettre fin au communisme, le communisme a disparu, il est tombé tellement il était pourri, et maintenant ils parlent comme s'ils étaient communistes.

– Ce n'est ni le peuple angolais ni toi qui payez l'hôtel, c'est moi. Je gagne de l'argent. Dieu soit loué, je gagne pas mal d'argent et je le dépense comme je le juge bon. De plus, je n'ai rien à voir avec le gouvernement, je te l'ai déjà dit, je travaille à mon compte.

Il croise les doigts et les fait craquer. Il fait toujours ça quand il est nerveux :

– Tu veux savoir comment je le gagne, cet argent, pas vrai ? C'est bon, mon vieux, je vais te le dire : je vends des armes.

Pareille idée n'était pas venue à l'esprit d'Euclides :

– Tu vends des armes ! Et à qui tu les vends, grand Dieu ! On peut savoir ?

– A qui cherche à s'en procurer, évidemment. Aux noirs des *morros*.

– Tu vends des armes aux trafiquants ? Il rit, stupéfait. Merde alors ! Tu vends des armes aux trafiquants, c'est ça que tu fais ? Dans quel merdier tu es allé te fourrer ?!

Il rit, mais Francisco Palmares sait qu'il est indigné. Il ne l'a jamais encore entendu utiliser des mots grossiers. Euclides n'emploie même pas d'expressions argotiques. Quand il parle, il rappelle beaucoup le vieux Feliciano Palmares. C'est d'ailleurs pour cette raison, surtout pour cette raison, que Francisco s'était rapproché de lui. Il le provoquait :

– Tu te prends pour un noir raffiné.

Pourtant, lui-même était agacé d'entendre les jeunes de Luanda communiquer entre eux dans un sabir éphémère et bruyant, appauvrissant et déformant gaiement la langue du colon.

– L'élégance commence dans la parole. Il faut savoir parler pour savoir penser.

Des phrases du vieux Feliciano. Selon lui, le malheur de l'Angola avait commencé le jour de l'Indépendance, le 11 novembre 1975, quand le mouvement avait décidé de nommer ministres, ambassadeurs, conseillers, les marginaux semi-analphabètes venus des bidonvilles. Feliciano Palmares avait été sympathisant de la Révolte active, un groupe d'intellectuels parmi les meilleurs du mouvement qui avait osé contester la direction d'Agostinho Neto, le Président Poète. Après l'Indépendance, pour échapper au destin de nombre de ses camarades, emprisonnés et torturés, Feliciano s'était exilé à Lisbonne, avait monté un cabinet de cardiologie et n'était plus jamais retourné en Angola. Francisco ne veut pas penser à son père. Il se remet à faire craquer ses doigts. Il coupe lentement un morceau de gâteau et le pose dans une assiette. Que peut-il répondre ?

– Si tu te calmes, tu comprendras que ce n'est pas absurde. Il s'agit d'un commerce comme un autre. J'ai un bon produit à offrir et la demande est grande. Je gagne beaucoup d'argent.

– Un commerce comme n'importe quel autre ? Un crime, oui ! Il s'agit d'une activité immorale, criminelle, tu peux aller en prison pour ça !

Euclides lève les bras. Il est sur le point d'ajouter quelque chose, mais renonce. Il se rend compte soudain du ridicule de tout cela. Le voilà en train de discuter d'éthique avec un assassin professionnel, un colonel du ministère de la Sécurité de l'État. Il hausse les épaules :

– Tu n'as pas peur que je te dénonce ?

– Toi ? Bien sûr que non ! Je pense même que tu pourrais m'aider. Si l'argent ne t'intéresse pas, très bien, mais songe à ce que cela signifie sur le plan politique. En réalité, je donne à ces gens les instruments leur permettant de se révolter, d'organiser une révolution...

Euclides saute de sa chaise. Il élève la voix :

– Trop c'est trop ! Je suis venu au Brésil pour me reposer, je suis en vacances, je suis venu voir mon parrain qui est mourant, le pauvre. Je n'ai pas l'intention de m'attirer des ennuis. Je ne sais même pas pourquoi je te parle...

Francisco est effrayé :

– Calme-toi, calme-toi, l'ancêtre, je m'en vais. Réfléchis juste à ce que je t'ai dit. Prends tout ton temps. Tu sais où tu peux me trouver.

Il se lève et lui tend la main. Euclides l'ignore. C'est une question de secondes. Visage fermé, bras le long du corps. Finalement, il répond au salut :

– File, file. Je te téléphonerai plus tard.

Le colonel se dirige seul vers la porte, l'ouvre et part sans regarder derrière lui. Il est élégant comme toujours, avec une chemise lie-de-vin, un pantalon noir, des chaussures de sport de la même couleur que la chemise. Un prince, pense Euclides. Un prince sans trône, sans sujets, sans nobles desseins, mais malgré tout un prince. Ou avec l'allure qu'on attribue aux princes.

RIO DE JANEIRO, LAGUNE RODRIGO
DE FREITAS, QUINZE HEURES.

(une allégorie du Brésil)

Assis sur le petit caillebotis en bois, pieds pendant au-dessus de l'eau, Euclides Matoso da Câmara boit la brise fraîche de l'après-midi. La lagune illumine le paysage de sa fulgurance métallique. Il enlève son veston, retire son nœud papillon, retrousse ses manches et reste en bretelles jaunes, petite silhouette fragile et heureuse, en parfaite harmonie avec l'instant.

– Mon Dieu ! murmure-t-il. Que c'est beau.

A l'arrière-plan, suspendues au-dessus de l'eau, deux grandes collines s'élèvent. Des immeubles se dressent à leur pied, répugnants et sombres comme une maladie de peau. Deux aigrettes se posent à côté de lui. Elles sont énormes. Leurs pattes sont jaunes et si luisantes qu'on les dirait en plastique et du même ton que les bretelles du journaliste. Euclides sort une pomme d'une serviette en cuir, la coupe avec un canif suisse et en offre un morceau aux aigrettes, celles-ci l'ignorent avec un dédain de reines.

Un peu plus loin, un bateau à l'ancre se balance. Dedans, une dizaine de grands oiseaux noirs, des cormorans, sont debout et immobiles, impeccablement alignés, le bec tourné dans la direction du vent. Une aigrette resplendit à la proue. Euclides découvre là-dedans une allégorie du Brésil : un pays de noirs réduits en esclavage, ramant, ramant sans trêve – et toujours, toujours, un colon blanc à la proue. Il chasse les deux aigrettes qui crient et s'envolent. A sa façon barbare, maladroite, opportuniste, Francisco Palmares a mis le doigt sur l'essence du problème.

– Ce pays qui est le vôtre, murmure-t-il en s'adressant aux cormorans, n'a jamais été décolonisé. Révoltez-vous ! Le Brésil a besoin d'une révolution. La guerre honteuse, sans gloire, qui n'atteint actuellement que les pauvres et les

noirs... mots qui par ailleurs, convenons-en, veulent dire la même chose... la guerre doit descendre des favelas et atteindre l'asphalte.

Cette idée l'émeut. Euclides n'aime pas la violence. Les gens petits, explique-t-il souvent à ses amis, sont normalement pacifiques. Finalement, ce sont les forts qui recourent à la violence. Les nains ont obtenu un grand pouvoir dans certaines cours européennes en qualité de bouffons parce que les monarques ne les craignaient pas. Il n'était guère probable qu'un nain, un bouffon, se hasarde à commettre un régicide. Les gens petits cultivent la ruse, les circonstances les forcent à dissimuler leurs idées et leurs sentiments, ils acquièrent parfois des talents de caméléon et même le don exceptionnel de l'invisibilité. Un nain peut être un gredin, assurément, comme n'importe qui, il peut haïr et tuer par haine, mais il cède difficilement à la colère.

Euclides s' imagine mitraillette au poing. Il se voit descendant d'une favela en tirant, sautant par-dessus des murs, commandant des foules en furie. Il secoue la tête en lâchant un éclat de rire sincère. Non, il ne sera jamais un opérationnel, un guérillero, un commandant de soldats. Puis il repense au colonel et se surprend à éprouver pour lui une certaine tendresse. Palmares, lui, a un corps et du courage, sans parler d'expérience militaire, pour organiser et conduire une révolution armée. Avaient-ils été amis ? Il ne savait pas. Le colonel pensait peut-être que oui. En 1992, il l'avait prévenu qu'un massacre était en train de se préparer à Luanda :

– Nous allons liquider les petits frères de l'Unitá et certains veulent même en profiter pour éliminer aussi le reste de l'opposition. Ton nom est sur la liste. Tu n'aurais pas dû te moquer du Président. Personne ne touche au Vieux.

Il se référait à un conte qu'Euclides avait publié dans un journal portugais peu de temps avant les élections.

(le Nat King Cole du Bailundo)

Dès que le conte avait été publié, Euclides avait su qu'il était en danger. Les gouvernements totalitaires craignent le rire comme les vampires la lumière du soleil. Cependant, il ne crut pas que les radicaux du régime seraient capables de déclencher un massacre à Luanda même, en présence de tant de témoins – les représentants du corps diplomatique et des entreprises multinationales, les observateurs invités à assister aux élections et les innombrables journalistes

étrangers. Quand Francisco Palmares avait frappé à la porte de son appartement un vendredi après-midi en lui apportant une belle rascasse qu'il avait pêchée lui-même quelques heures auparavant dans les eaux du Mussolo ainsi qu'un billet d'avion pour Lisbonne, Euclides avait ri :

– Tu m'offres quinze jours de vacances en métropole ?! C'est toi qui as eu cette idée ou bien c'est tes patrons ?

Francisco Palmares le regarda d'un air grave :

– Si quelqu'un apprend que j'ai fait ça, c'est moi qui mourrai. Pour une fois, ne discute pas avec moi. Prends le billet et pars cette nuit même. Tu pourras revenir dès que la situation sera plus calme.

Euclides accepta la rascasse, mais rendit le billet. Le lendemain matin, samedi, il alla à la piscine d'Alvalade, comme à son habitude, il déjeuna sur place et décida ensuite de faire un saut à la délégation des petits frères de l'Unité. Les militants du coq noir avaient programmé une grande manifestation pour cet après-midi-là, puis l'avaient aussitôt décommandée ; Euclides voulait s'assurer que cette décision tenait toujours et, si possible, interviewer un des responsables du mouvement. Le planton à la porte faisait penser à un rhinocéros : c'était un gaillard solide, nerveux, avec des yeux minuscules qui n'arrêtaient pas de bouger et d'épaisses mains rugueuses. Il le laissa entrer sans l'embêter avec des questions.

A l'intérieur, des gens allaient et venaient d'un côté à l'autre (comme s'ils ne savaient pas dans quel camp se ranger), transportant des armes, des papiers, hurlant des ordres en portugais et en umbundo. Euclides se fraya un chemin parmi eux et tomba sur un ancien camarade de l'École de commerce, le général Bartolomeu Catiavala, un type qui avait quelques années de plus que lui, chaleureux, gai, qui, dans son adolescence dans le Huambo, avait acquis une réputation de grand séducteur, draguant des noires, des mulâtresses et des blanches, grâce surtout à sa belle barbe et une voix parfaitement identique à celle de Nat King Cole. En Angola il avait peut-être été le premier chanteur d'un groupe de jazz : les Alma Negra. A peine le général l'aperçut-il qu'il voulut savoir ce qu'il faisait là. Il l'entraîna dans un bureau à l'arrière du bâtiment :

– Ça a commencé ! Ils sont en train de bombarder l'hôtel Turismo. Ça sera bientôt notre tour.

Il n'eut pas plutôt dit ça qu'une terrible explosion ébranla le bâtiment. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et un blanc maigre à l'air halluciné qu'Euclides avait déjà vu sans se rappeler où cria à Bartolomeu :

– Ils ont détruit ma bagnole.

– On peut encore évacuer les civils ?

Le blanc secoua la tête. Il parlait avec un fort accent du Huambo qui chez lui paraissait artificiel et ostentatoire, un peu comme le port du poncho andin chez l'ancien président du Pérou, Alberto Fujimori.

– Ça non ! Impossible, petit frère ! Le feu est trop nourri. Nous avons déjà un blessé.

Bartolomeu, bien que né et élevé dans le Bailundo, descendant d'un ancien roi des Ovimbundos, parlait un portugais châtié dont il n'était pas peu fier et qu'il qualifiait lui-même de portugais de Coimbra.

– A l'instant même où nos amis ont appris que tu étais ici, ils ont envoyé les tanks sur nous. Ils m'ont dit que le camarade Président était très fâché contre toi, petit frère, ils m'ont dit que tu t'es montré très mal élevé, ce que je me refuse à croire, mais c'est le bruit qui court. Tout à l'heure, j'ai intercepté un message ordonnant aux assassins de la police anti-émeute d'attaquer ton appartement. L'ordre était clair : attrapez-le et fusillez-le.

La Radio nationale ne transmettait que de la musique : Nat King Cole. Comme ça tout l'après-midi, toute la nuit, et toute la journée suivante, et de nouveau la nuit jusqu'au matin. Au début, beaucoup de gens de la délégation avaient été surpris :

– Oh là là ! Le général Catiavala chante à la radio.

Ils l'avaient appelé près de l'appareil et le général avait joint sa voix à celle de l'Américain avec tant d'émotion, tant de justesse, que pendant quelques brefs instants le monde parut entièrement en paix. En les entendant, il était impossible de distinguer laquelle des deux voix était l'authentique. Plus tard, Euclides avait essayé de découvrir qui à la Radio nationale avait choisi la bande sonore de la tuerie : personne ne s'en souvenait.

Quelques minutes plus tôt le journaliste nageait seul, dans la piscine d'Alvalade, sous un soleil magnifique. Maintenant il était pris au piège et l'Angola était de nouveau en flammes. Les explosions se succédaient, les unes étouffées, d'autres très proches, pendant que des tirs éclataient tout autour

comme un feu d'artifice. L'édifice était rempli de monde. L'air était lourd, aigre et chaud, une substance liquide, gluante, qui s'insinuait dans les cheveux et se logeait dans l'âme comme une bête malfaisante. Au niveau du sol où Euclides se déplaçait, tout semblait encore plus dangereux. Le journaliste se fraya un chemin au hasard dans une forêt de jambes. Tout ce qu'il voulait, c'était une fente par où respirer. Ce fut alors que ses yeux rencontrèrent ceux du rhinocéros. Quelqu'un l'avait assis et appuyé contre un mur et avait essayé de soigner ses jambes blessées en attachant les lambeaux de chair ensanglantés avec des attelles de carton improvisées et des ligatures faites de rideaux arrachés. Un jour, lors d'une excursion de scouts dans le désert de Namibie, il devait alors avoir quatorze ans, Euclides avait vu un rhinocéros décapité. Ce n'était déjà plus vraiment un rhinocéros – le rhinocéros en lui (la force cuirassée, la fureur solide accumulée) s'était écoulé par le cou en même temps que le sang. Quelque chose d'analogue s'était produit avec le soldat. Maintenant, c'était un pauvre gamin au regard vide qui gisait devant lui. Euclides s'assit à côté de lui et lui prit la main. C'est de cela qu'il se souvient quand il pense à ces longues heures d'angoisse avant sa fuite. Lui, tenant la main d'un rhinocéros moribond, pendant que Nat King Cole chantait à la radio.

RIO DE JANEIRO, RESTAURANT COLONIAL,
HÔTEL GLÓRIA, VINGT HEURES.

(l'unique vice de Jararaca)

Francisco Palmares montre sur le mur à sa gauche la reproduction d'une toile de Jean-Baptiste Debret. Deux noirs figurent au premier plan, l'un coupant les cheveux de l'autre.

– Observe-les bien. Regarde ensuite la nourrice et les porteurs de la litière. Tous les noirs sont pieds nus. A l'époque, seuls les hommes libres pouvaient porter des chaussures. J'aime dîner ici. Dans cette salle, nous sommes les seuls noirs chaussés et je prends ça pour une sorte de revanche sur l'histoire.

Euclides l'interrompt :

– Je suis meilleur observateur que toi, mon cher. Il y a dans l'entrée deux statuettes, deux Éthiopiens portant un plateau rempli de chocolats et eux portent des souliers. Des beaux souliers à bouts recourbés, avec lesquels tu aurais d'ailleurs un succès fou. Les esclaves étaient chaussés ou non, selon que leurs propriétaires étaient riches ou pas.

Le colonel s'efforce de dissimuler son irritation. Il lui demande d'être patient et de le laisser achever son raisonnement. Un jour, à Lisbonne, encore au temps de l'apartheid, il avait fait la connaissance d'un fonctionnaire de l'ambassade d'Afrique du Sud, un certain Fourie, un Boer de Namibie, un type sympathique et loquace. Ils avaient bu quelques verres ensemble au Pavillon chinois, ils avaient continué à boire encore un peu jusqu'à ce que, vers deux heures du matin, le diplomate, déjà passablement gris, se mette à exposer une thèse : avec l'apartheid, l'objectif des Boers était tout bonnement de se procurer des chaussures ! Son grand-père, un paysan miséreux, était mort nu-pieds. Derrière le grand-père, se perdant dans le temps, il y avait plusieurs générations de Fourie et toutes avaient foulé de leurs pieds nus la terre rouge de l'Afrique. En écartant les noirs du pouvoir et de toutes les activités rentables,

grâce à un ensemble de lois racistes, les Boers avaient prospéré, atteignant en quelques années un niveau social proche de celui des conquérants anglais. D'après le Boer, il n'était pas possible de chausser tout le monde. Pour que quelques-uns puissent porter des chaussures, la majorité devait continuer à marcher pieds nus. Malheureusement, dès qu'ils avaient cessé de se salir les pieds avec la poussière africaine, les Boers étaient devenus de plus en plus arrogants, ils avaient perdu le contact avec le pays et s'étaient eux-mêmes perdus – cela, toujours, selon les dires de Fourie.

Euclides lâche un rire moqueur :

– Je me souviens d'avoir entendu un jour ton père, le vieux Feliciano Palmares, se vanter que dans votre famille les gens portaient des souliers depuis sept générations. C'est peut-être pour ça que vous autres, les Caluandas, ceux qu'on dit détribalisés, les créoles, vous êtes si arrogants. Je crois à la thèse que défend ton ami Fourie : c'est en se salissant les pieds, en enfonçant les pieds dans la boue, qu'un enfant apprend à aimer son pays.

Francisco soupire :

– Je peux terminer ? Ce que je veux dire, c'est qu'au Brésil l'esclavage a été officiellement aboli et, attention, seulement à la fin du XIX^e siècle, mais que dans la pratique un système ressemblant à l'apartheid prévaut jusqu'à aujourd'hui.

Euclides comprend où il veut en venir :

– Ne gaspille pas ta salive, c'est inutile. Je suis ici en qualité de journaliste. Je veux connaître tes clients, appelons-les comme ça, mais seulement pour mieux comprendre comment fonctionne le trafic d'armes, pas pour participer à ce commerce. Ça ne m'intéresse pas...

Francisco Palmares sourit d'un air las qui ne correspond pas à son âge.

– Je sais, je sais, dit-il, mais il m'a paru important de replacer les choses dans leur contexte. Quand tu connaîtras mon client, tu comprendras que son objectif n'est pas seulement de gagner de l'argent. Ce mec a des préoccupations sociales. Je pense qu'aujourd'hui te réserve quelques bonnes surprises. L'une d'elles est d'ailleurs en train d'arriver...

Euclides se tourne vers la porte. La stupéfaction le fait presque tomber de sa chaise :

– Général, vous ici ?!

C'est Bartolomeu Catiavala. Il arrache le journaliste de son siège et le soulève en l'air, comme un enfant, dans une étreinte de boa. Ses yeux sont pleins de larmes :

– Je ne pensais pas te revoir, petit frère, pas dans cette vie. On m'a dit que tu avais déménagé dans un tout petit appartement, là-bas, sur le Haut des Croix, dans notre bonne ville de Luanda.

Un autre homme, jeune, aux yeux tristes en amande, à la moustache fine et au bouc peu fourni, à la chevelure rebelle de mulâtre attachée en queue de cheval, surgit derrière lui. Bartolomeu lui fait signe d'approcher.

– Laissez-moi vous présenter Euclides Matoso da Câmara, journaliste, un des hommes les plus intelligents et les plus courageux d'Angola. Nous sommes morts ensemble en 1992.

L'homme à la queue de cheval s'incline timidement et lui tend la main :

– Jararaca^z, *doutor*, enchanté.

Il s'assoit au bord de la chaise, en regardant d'un air angoissé les paysages anciens accrochés aux murs. Euclides suit son regard : les lustres pesants, les sculptures dorées, les vastes canapés bourgeois. Lui aussi se sent mal ici, car tout lui semble factice, y compris le vieux pianiste gras, au fond de la salle, qui feint d'être Duke Ellington et joue *Solitude* par obligation.

– Il y a certains endroits, dit-il, où même la décadence n'est pas sincère.

Un serveur apparaît avec le menu :

– Vous prendrez un apéritif ?

Francisco Palmares et Bartolomeu Catiavala commandent un gin. Euclides demande un verre de vin blanc. Jararaca remercie, il ne boit pas d'alcool. Le colonel le provoque :

– Vous ne buvez pas d'alcool, je ne vous ai jamais vu fumer non plus, on dit que vous ne jouez pas et que vous ne pariez jamais, vous êtes donc un homme sans vices ?

Jararaca le regarde d'un air grave :

– Non, je n'ai pas de vices, colonel. Mon seul vice, c'est tuer.

Il dit cela comme il aurait pu dire : “Mon seul vice, c'est travailler.”

Pas pour se faire mousser, mais plutôt pour se faire oublier. Francisco Palmares observe Euclides avec inquiétude, craignant son indignation ;

pourtant, c'est comme s'il n'avait pas entendu le trafiquant. Tourné vers Bartolomeu, il s'émerveille des ravages du temps :

– Tu ressembles à un *Preto Velho*, général !

En effet, avec sa barbe fournie, entièrement blanche, sa tignasse poivre et sel, sa canne de bois noir et d'ivoire, Bartolomeu Catiavala est le *Preto Velho* personnifié, image révérée dans les *terreiros* d'*umbanda* et de *candomblé*⁸.

– C'est le résultat de mon séjour en prison. Comme vous le savez, mes cheveux étaient noirs. Quand le colonel m'a arraché de là, cinq mois plus tard, j'étais devenu un vieillard. Si vous m'aviez vu alors à côté de lui, vous auriez juré que j'étais son père.

Francisco Palmares confirme :

– Ces dernières années, le général a un peu rajeuni. Quand je l'ai trouvé dans la prison sur la route de Catete, j'avoue que je ne l'ai même pas reconnu. Je pensai qu'il s'était fait décolorer la barbe.

Euclides veut savoir ce que Bartolomeu fait au Brésil.

– Je vis ici. (Le général s'amuse de la surprise de son ami.) Je donne une formation militaire aux petits frères du Morro da Barriga.

– On ne peut pas leur vendre le matériel et disparaître, ajoute le colonel, nous voulons avoir la certitude qu'ils savent s'en servir correctement. Ces types ne savent pas ce que c'est une guerre. A vrai dire, ils n'en ont jamais eu...

Jararaca pose les deux mains sur la table. Il semble une autre personne. La métamorphose surprend Euclides : c'est comme s'il n'avait commencé à exister qu'à cet instant. Il parle d'une voix assurée. On s'aperçoit qu'il a l'habitude du commandement :

– C'est nous qui payons les armes et les instructeurs, mec, et nous les payons grassement. Et vous savez pourquoi ? Parce que ce qui se passe ici, dans cette ville, c'est une guerre. Une guerre, parfaitement, tu captes ?! Vous avez une idée du nombre de personnes qui meurent chaque année dans les favelas de Rio ?

Francisco Palmares est désarçonné :

– Vous avez raison, camarade. On peut appeler guerre ce qui existe au Brésil. Moi, je parlais d'une guerre classique...

– Huit mille, mec. Huit mille personnes, plus de vingt-deux par jour, tu captes ?!

Euclides s'interpose :

– Quand vous dites *nous*, vous parlez de qui, Jararaca, des trafiquants ?

– Je suis un trafiquant, l'interrompt sèchement l'autre, parce que mon peuple est réduit en esclavage par le système.

Francisco Palmares tente de détourner la conversation :

– Son vrai nom est Jesuíno Alves de Melo Calado, vous imaginez un peu ?

Jararaca l'ignore :

– Celui qui naît dans une favela n'a pas le choix. Ou il entre dans le mouvement et il meurt jeune, mais en homme libre, ou il devient vieux sans jamais cesser d'être un esclave, tu captes ?

Il n'exprime pas une seule idée originale. A l'écouter parler, on entend presque une autre voix – celle de celui qui lui a soufflé tout cela.

– Si les idées de ce mec étaient de la nourriture, dira plus tard Francisco Palmares, ce serait des hamburgers.

Dans la bouche de Jararaca, cependant, elles brillent comme des révélations. Euclides ne se souvient pas de ce qu'ils ont mangé ce soir-là,

– Je pense que c'était du poisson, peut-être une *moqueca*⁹, mais je n'en suis pas sûr.

En revanche, il se souvient de Jararaca en train de discourir :

– Un bandit, indéniablement. Ça a toujours été clair pour moi. Un type capable de crimes horribles et qui se sert d'idées empruntées à d'autres pour essayer de les justifier. Mais comme il parlait, mon Dieu ! Il n'avait rien en sa faveur en dehors de cette énergie puissante, extraordinaire. Je pense que c'est ce qu'on appelle le charisme.

(when autumn leaves start to fall)

La dernière fois qu'Euclides se souvient d'avoir encore vu Bartolomeu Catiavala avec sa barbe splendide entièrement noire et ses cheveux sans un seul fil blanc, ce fut avant que celui-ci ne l'aide à sauter par-dessus un mur. Le mur était assez bas ; pourtant, sans l'aide du guérillero Euclides n'aurait pas réussi à le franchir. Une balle raya le ciment si près de son visage que l'étincelle lui brûla la peau. Il se rappelle avoir regardé sa montre – les aiguilles lumineuses marquaient deux heures trente-cinq du 1^{er} novembre 1992 – dans l'intention

de vérifier le moment exact où il était né de nouveau (cette nuit-là il renaîtrait souvent).

– Général, cria-t-il en essayant de se faire entendre au milieu de l’aboiement des armes, je crains que l’un de nous ne soit en train de s’abriter du mauvais côté.

La voix de Nat King Cole lui parvint, veloutée et chaude :

– Non, non, petit frère, ne t’inquiète pas. Nous sommes tous les deux du bon côté. Simplement, nous nous protégeons de tireurs différents.

Ce que Bartolomeu Catiavala voulait dire, et il y avait réussi avec un optimisme sans faille, c’était qu’il y avait des tireurs éparpillés partout, probablement aux fenêtres des innombrables appartements aux alentours, et que nulle part dans les rues de Luanda on n’était en sécurité cette nuit-là. Euclides vit le général se dresser au-dessus du mur, son ombre immense se découper sur les éclairs des mitrailleuses, crier quelque chose en umbundo et retomber en arrière. Il l’appela une fois, plusieurs fois. Il entendit alors distinctement, très près de lui, presque tout contre son oreille, un ricanement acide :

– Encore un coq qui ne chantera plus...

Catiavala et lui avaient perdu la colonne qui avait quitté la délégation vers onze heures et demie du soir, dans une tentative désespérée de rompre le siège et de se diriger à pied vers Viana. Les dernières heures avaient été empreintes d’une anxiété extrême. Grâce au téléphone, qui n’avait jamais cessé de fonctionner, et aux émetteurs radio, ils apprirent peu à peu la chute des différentes positions : l’hôtel Turismo, le Motel, sur la route de l’aéroport vers Futungo de Belas, la caserne Commandant Economia, le Cassenda et enfin la Maianga, dont les commandos, presque une centaine et demie d’hommes, réussirent à rejoindre le groupe à l’intérieur de la délégation. L’arrivée de ces hommes décida de la tournure des événements :

– Si nous restons ici, nous allons crever comme des rats, nous allons tous mourir ; si nous tentons une sortie en tirant, protégés par les commandos, peut-être que certains arriveront à s’échapper.

Juste avant, Bartolomeu Catiavala fit appeler un des commandos :

– Vous entendez cette PKM ?

L'homme dressa l'oreille. Il était très difficile, au milieu de la fusillade nourrie, de distinguer l'abolement particulier d'une PKM, mitrailleuse de fabrication russe, installée sur un trépied. Il fallait avoir une bonne oreille, l'entraînement approfondi d'un musicien, toutes choses que le général possédait en abondance – mais pas le soldat. Un autre commando se présenta, mais lui non plus ne comprit pas ce qu'on exigeait de lui.

– Non, non, non ! Ce n'est pas celle-là ! s'impatientait Bartolomeu Catiavala. Faites attention au timbre : c'est impossible de le confondre avec un autre.

Il expliqua alors que la fameuse PKM ne s'était pas arrêtée un seul instant depuis cinq heures de l'après-midi du samedi, sauf à l'heure des repas :

– Ce fils de pute s'est arrêté samedi vers vingt heures pour dîner. Aujourd'hui, il a fait une pause à une heure de l'après-midi pour manger son *funje*¹⁰ et il est revenu vers deux heures et demie ; il s'est arrêté de nouveau à vingt heures et il vient de revenir. Il me tape sur les nerfs, merde de merde, j'en peux plus.

Un militaire apparut enfin, une silhouette gigantesque, avec une certaine formation musicale. Le général lui tendit un lance-mortier RPG-9, une arme puissante, capable de détruire un blindé :

– Sors et fous-moi ce type en l'air !

L'homme sortit et quelques instants plus tard on entendit une explosion terrible. La fusillade continua, mais pour Bartolomeu Catiavala, et seulement pour lui, ce n'était plus la même chose. Il s'assit par terre, à côté d'Euclides, et lui adressa un clin d'œil. Il était heureux.

– Enfin ! dit-il. Un peu de tranquillité...

Il faisait penser à un chef d'orchestre qui aurait tiré sur un des violonistes en plein concert parce qu'il ne supportait plus de l'entendre. Dans le public, personne n'avait remarqué que le violoniste jouait faux. Et il ne se serait même pas aperçu de sa mort sans le scandale du coup de feu.

Euclides abandonna la fausse protection du mur, il se sentait pour la première fois de sa vie réellement seul, sans même le nom d'une mère à invoquer, et il se lança dans la fusillade et l'obscurité. Il avait parcouru quelques petits mètres lorsqu'il se heurta à un bac à linge. Il enleva la toile qui recouvrait le bac et constata qu'il était rempli d'eau. Il but quelques gorgées,

retira la bonde, attendit que l'eau s'écoule et entra dans le bac en le recouvrant à nouveau de toile. L'intérieur était humide et frais. Il s'y sentait en sécurité. Il s'aperçut seulement alors qu'il n'avait rien mangé depuis plus de trente-six heures. La guerre s'était calmée. Quelqu'un dans une maison voisine devait avoir installé une radio dans le jardin. Nat King Cole continuait à chanter.

*Since you went away,
The days grow long,
And soon I'll hear old winter's song.
But I miss you most of all, my darling,
When autumn leaves start to fall.*

Dans le silence subit, les vers de Jacques Prévert semblaient des rubans de soie flottant dans l'obscurité. Euclides entendit des voix. Un groupe d'hommes avait pénétré dans le jardin.

– Regarde s'il n'y a pas quelqu'un dans le bac.

C'était la même voix qu'il avait entendue peu de temps auparavant, de l'autre côté du mur où Bartolomeu Catiavala s'était tapi. Une voix semblable n'avait pas besoin de corps pour exister. Amère. Rongée par une tristesse irrémédiable. Cette voix avait tourmenté, persécuté, arraché des aveux. Et soudain Euclides sut à qui elle appartenait. Il l'avait vu quinze ans auparavant, assis à une table devant lui, tenant une cigarette entre le pouce et le médium, pendant qu'il l'interrogeait, le persécutait, le torturait. Un individu blême, de petite taille, toujours mal coiffé et avec une barbe de trois jours ; quand on le rencontrait pour la première fois, on pouvait penser qu'on l'avait arraché à son lit de force dix minutes auparavant. Quel était donc son nom ?

– Pas la peine, camarade. Personne ne tiendrait là-dedans...

– Un homme acculé tient n'importe où. Regarde !

Puis une rafale. Au derniers vers : *When autumn leaves start to fall*. Quand les feuilles d'automne commencent à tomber. Un cri :

– Merde, ma jambe ! Qui est l'imbécile qui a tiré ?

Le silence obscur. Un utérus. Euclides sentit les larmes couler sur son visage. Un utérus de mère, ce bac à linge. Il est resté là-dedans jusqu'à l'aube en répétant tout bas

maman, maman, maman.

OceanofPDF.com

VAGIN DENTÉ

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
QUATRE HEURES DU MATIN.

(peut-être le début d'une étrange histoire d'amour)

Le gecko l'étudie avec ses yeux oblongs. Elle essaie de nouveau : croc ! L'animal frémit, secoue plusieurs fois la tête et s'enfuit. Anastácia s'étend de nouveau sur le lit. A cet instant elle entend au dehors un bruit de pas pressés, des cris. Elle se lève, sort de la chambre, traverse le salon et regarde par la fenêtre. Elle voit un homme courir, et derrière lui, au coin de la rue, deux types armés de pistolets. L'homme s'arrête devant la porte de l'immeuble. Anastácia se précipite vers l'interphone :

– Entre ! crie-t-elle. Entre vite et ferme la porte. Prends l'ascenseur et monte jusqu'au quatrième étage.

En douze jours, c'était la première fois qu'elle parlait à quelqu'un. Elle ne savait pas pourquoi elle l'avait fait. Son cœur bondissait dans sa poitrine et elle tremblait.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, HÔPITAL ROYAL
PORTUGAIS, DIX-HUIT HEURES.

(le cahier de Dona Felicidade)

Euclides sait qui il est, c'est sûrement lui et pourtant il ne le reconnaît pas. Le corps sec, noueux, couché sur le côté dans le grand lit sur des draps très blancs, fait penser à un point d'interrogation. Cette idée le distrait pendant que sœur Lúcia passe une serviette humide sur le visage, le cou, les bras, la poitrine et le dos d'Eusébio de Queirós Coutinho Matoso da Câmara. Voilà l'homme qui lui a donné son nom, qui est le seul à savoir quelque chose au sujet de son origine et qui est réduit à un point d'interrogation. La sœur soupire :

– Un saint homme, le père Eusébio. Soyez patient avec lui. Tantôt il paraît tout à fait lucide, il appelle tout le monde par son nom, il se souvient du passé, toujours de façon très amusante, tantôt, l'instant d'après, on dirait qu'il s'endort ou entre en transe et il voit alors des gens que personne d'autre ne voit, ou encore, et c'est pire, il devient hargneux, il boude, il lance obstinément des accusations absurdes.

Un point d'interrogation. Le vieillard ouvre des yeux d'un vert émeraude et dévisage le journaliste. Il sourit. Pendant de brefs instants il redevient l'homme qu'Euclides a connu.

– Tu es venu voir ton parrain ?

La voix sibilante, souffreteuse, semble sortir d'un vieil appareil de radio mal réglé, aux piles presque épuisées. Euclides n'aurait pas été surpris de voir soudain couler de sa bouche une bruine électrique et retentir ensuite les accords d'un indicatif très ancien :

– Radio Club du Huambo : une voix portugaise en Afrique.

– Tu es mort, toi aussi, mon petit ? Il y a tellement de morts dans cette chambre. Si, si, je me souviens, tu es mort en 1992, n'est-ce pas ? Quelqu'un m'a raconté... La guerre à Luanda... Comme les hommes sont cruels.

Euclides fait un signe de dénégation :

– Non, je ne suis pas mort, parrain. Je ne meurs pas facilement.

Le vieillard ferme de nouveau les yeux. Il lève le bras en un geste las et la main maigre volette au-dessus des draps, papillon bleu s'efforçant de prendre son envol.

– Je vais te raconter quelque chose, murmure-t-il, tu sais qui a été Eusébio de Queirós Coutinho Matoso da Câmara, mon grand-père ? Il a été ministre de la Justice du Brésil. Il s'est opposé à la traite des Africains, c'est un homme illustre, un héros de la lutte contre l'esclavage. Tu sais où il est né ? A São Paulo da Assunção de Luanda, oui, dans ton pays, il était angolais. Voilà pourquoi j'ai décidé de partir en Afrique, je voulais retrouver mes racines. J'ai vécu plus longtemps en Angola qu'au Brésil, et aujourd'hui je ne sais pas très bien à quel sol j'appartiens.

Euclides lui demande si des descendants de ce premier Eusébio vivent encore en Angola.

– Je n'en ai jamais rencontré aucun, soupire le vieillard, mais les journaux angolais du XIX^e siècle regorgent de références à des personnes portant ce nom. Il doit encore en rester quelques-unes...

Euclides prend son courage à deux mains. Cela fait quarante ans qu'il désire lui poser cette question :

– Parrain, vous avez connu ma mère ?

Eusébio de Queirós Coutinho Matoso da Câmara ouvre les yeux tout grands. Des yeux verts comme la mer autour des îles du Pacifique sur les affiches touristiques. Un vert improbable. Pris d'une stupéfaction subite, il promène les yeux autour de la chambre.

– Je vois la neige, dit-il. Tu la vois, toi aussi ?

Euclides n'a jamais vu de neige. Il se souvient uniquement de la blancheur fictive des crèches. Une mousse sèche, semblable à de la crème à raser, qui était conditionnée dans des petits bidons de spray. Il se rappelle les énormes crèches qu'élèves et prêtres montaient ensemble dans la Maison des garçons. Les personnages en terre cuite : l'Enfant, la Vierge, saint Joseph, les Rois mages, la vache, l'âne et, éparpillés sur des collines arrondies recouvertes de mousse, des soldats romains, des bergers et des Indiens, des lions, des tigres et bien d'autres animaux sauvages. La mer découpée dans du carton ondulait au loin, à

l'arrière-plan, actionnée par un mécanisme électrique de chaînes et de poulies. Pendant la journée, le soleil s'élevait lentement au-dessus de l'horizon. La nuit, des étoiles s'allumaient. Les écoles de la ville organisaient des excursions pour admirer le chef-d'œuvre. Il était surtout fasciné par le personnage de Balthazar, le roi nègre, traversant des déserts sur le dos d'un chameau pour apporter à l'Enfant Dieu la myrrhe parfumée. Un jour, il s'était hasardé à demander au père Eusébio, son parrain, pourquoi il n'y avait pas dans la crèche d'anges noirs ou mulâtres. Eusébio de Queirós Coutinho Matoso da Câmara avait pris au sérieux sa remarque d'enfant.

– Tu as raison, mon petit, pourquoi n'aurions-nous pas d'anges noirs ? Après tout, nous sommes en Afrique.

L'année suivante, sous l'égide du prêtre brésilien, les garçons montèrent une crèche où la majorité des personnages avaient une couleur sombre – y compris Jésus Christ. Cette audace causa des ennuis au prêtre. Quelques mois plus tard, sous la pression des autorités portugaises, des colons et surtout de ses supérieurs, il retourna au Brésil.

– Mon Dieu ! Voyez-moi toute cette blancheur, la neige recouvre tout !

Ce que disaient ses camarades avec la cruauté innocente des enfants en le poursuivant dans la cour en hurlant était peut-être vrai,

“petit nain, tête de vilain, ta mère c'est Dona Felicidade”,

le soir, dans le dortoir,

“petit nain, tête de vilain, ta mère c'est Dona Felicidade”,

et même pendant les cours, chaque fois que le prêtre s'absentait quelques instants,

“petit nain, tête de vilain, ta mère c'est Dona Felicidade.” Ils le harcelaient jusque dans ses rêves.

Dona Felicidade mendiait des pièces de monnaie et des mégots à la porte du cinéma Ruacaná. C'était un petit bout de femme vraiment minuscule, au visage dur, aux doigts agiles, qui n'ouvrait jamais la bouche pour dire quoi que ce soit. En revanche, elle écrivait beaucoup. Elle passait son temps cramponnée à des bouts de charbon de bois et elle traçait sur les murs du cinéma, sur ceux de la ville, de laborieux oracles et de terribles malédictions en umbundo, qui, bien que publiques, atteignirent très peu de gens. Dona Felicidade mourut cinq jours avant l'Indépendance. Le lendemain matin, Euclides parcourut les

rues avec un stylo et un cahier à couverture violette pour recueillir son testament solitaire. Il ne s'était jamais séparé de ce cahier. De temps en temps il le relit, surtout dans les moments d'incertitude, avec le faux scepticisme et l'anxiété secrète avec lesquels l'incroyant interroge la Bible. Il cherche dans le discours hermétique de Dona Felicidade, qu'il tenta de traduire en portugais, des signes susceptibles de l'aider à comprendre la vie. Ce soir-là, de retour dans sa pension, il ouvre le cahier au hasard et trouve une phrase sur la neige : *après le feu, après la fuite, la neige : l'immensité. Alors, tu connaîtras la paix !* Il referme le cahier et se couche. Il s'endort et voit la neige.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, AÉROPORT DU GALEÃO,
QUINZE HEURES / RESTAURANT YOROUBA,
PRESQUE VINGT ET UNE HEURES.

(noirs déguisés en noirs)

– Il suffit d'un pas pour sortir de Rio et entrer à Luanda, aime à dire Francisco Palmares. On franchit la porte de l'aéroport du Galeão, le dimanche après-midi, et on se retrouve au marché de Roque Santeiro.

Des gens transbahutant des caisses, des valises, des paquets ; s'embrassant à grands cris. Des femmes grasses, à la peau lisse et luisante, enveloppées dans de beaux pagnes du Congo. Des jeunes gens à la tête rasée, avec des lunettes à reflets, des pantalons larges, des chemises bariolées. Francisco a le sentiment que le dimanche prend sa source là, comme un fleuve, pour se répandre ensuite dans la ville. Un gros gaillard lui barre le chemin.

– Colonel ?...

Francisco le reconnaît.

– Tu es le fils de Pontaria¹¹, pas vrai ? Le petit dernier ? Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Le garçon le regarde, effrayé :

– J'ai déserté, chef, j'en pouvais plus. Je me suis tiré. Mon papa a vendu la maison, a emprunté de l'argent à des parents, m'a acheté un billet d'avion et m'a sauvé.

Il était arrivé au Brésil depuis cinq mois. Il avait travaillé un certain temps dans la construction civile, sans grand enthousiasme :

– J'ai fait beaucoup de tennis de mur, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai passé beaucoup de temps à projeter du ciment sur des murs.

Il en avait conclu que ce n'était pas un sport pour quelqu'un comme lui, qui avait fini le lycée et avait de l'ambition. Maintenant, il achetait des souliers bon marché dans les usines et les expédiait à Luanda où il les vendait pour le

triple de leur prix. On les lui payait en dollars. Il ne gagnait pas des fortunes, mais il survivait.

– J’habite dans la favela do João, tout près d’ici, dans le Complexe de la Marée. Je partage un appartement avec six autres nègres, nous payons deux cent cinquante reais pour la piaule et, avec ce qui reste, nous achetons du riz et des haricots.

Le colonel ouvre son portefeuille et lui tend trois billets de cent dollars :

– Prends. Tu en as sûrement besoin...

Il lui donne aussi une carte de visite avec son numéro de téléphone. Il lui promet de passer le samedi suivant par la Vila do João pour faire la connaissance des autres gars et boire une bière (il sait d’avance qu’il n’ira pas). Le jeune s’éloigne. Francisco Palmares sort de sa poche la vieille montre en argent donnée par sa grand-mère, Violeta Rosa, sur son lit de mort. L’avion devait déjà avoir atterri. Cela fait combien d’années qu’il n’a pas vu Monte ? Le vieil agent a presque perdu sa jambe gauche dans les affrontements de 1992, il s’est sorti d’une dépression grave et est devenu poète. Il travaille à présent comme conseiller de presse à la présidence de la République. Il rédige les discours du Président. Il vient au Brésil avec deux autres poètes pour participer à une rencontre d’écrivains de langue portugaise.

Francisco remarque près de la porte d’où sortent les passagers un métis vêtu d’un long boubou nigérian, avec des colliers en verroterie autour du cou et un calot bariolé sur la tête. Il le décrit le lendemain à Euclides :

– Un *muadié*, un olibrius d’ici déguisé en Africain.

Il brandit un écriteau : *1^{ère} Rencontre d’écrivains nègres de langue portugaise*. Le colonel sourit – il sera désagréablement surpris quand Monte lui tendra la main. Son sourire se transforme en éclat de rire quand il voit qui sont les autres écrivains. Un, à la longue barbe blanche et au visage rougeaud, au ventre gonflé comme celui d’un poisson-lune, est né au Portugal. L’autre, natif du Lubango, petit-fils de Boers, grand et blond, ressemble à un Viking. Tous les trois sont en costume bleu marine et cravate, malgré la chaleur, aussi funèbres et guindés que des mormons. Le Viking tend la main au mulâtre déguisé en Africain. Celui-ci secoue la tête :

– Il doit y avoir erreur, monsieur, j’attends trois écrivains angolais.

– Exactement. C’est nous.

Le Brésilien ne sait comment exprimer l'indignation qui le suffoque presque. Il fait des moulinets avec les bras :

– Vous ?! Vous n'avez pas l'air d'Africains !...

– Vous voulez rire ? Vous non plus, vous n'avez pas l'air d'un Indien et pourtant je présume que vous êtes brésilien.

– Ce que je veux dire, c'est que vous n'êtes pas habillés comme des Africains.

– Et vous, camarade ? Où avez-vous laissé vos plumes ? Votre couronne de plumes ? Vous l'avez oubliée à la maison ? Et la sarbacane, au moins une sarbacane... Je ne conçois pas un Indien sans une sarbacane à la main.

Une femme accourt en criant – Antônio – et elle se pend au cou du poisson-lune. Francisco Palmares se souvient d'un poème d'Antônio Risério :

Chega Oiá-Iansã./Onde ela está, o fogo aflora./Mulher que olha como se quebrasse cabaças./Oiá, os teus inimigos te viram e espavoridos fugiram./Temo somente a ti, vento da morte./Guerreira que carrega arma de fogo./Fêmea que flana feito fulani.

Oiá-Iansã paraît./Où qu'elle se trouve, le feu affleure./Femme qui regarde comme si elle brisait des Calebasses./Oiá, tes ennemis t'ont aperçue et ils ont fui, épouvantés./Tu es la seule que je craigne, vent de la mort./Guerrière brandissant une arme à feu./Femelle flânant telle une Fulani.

Il l'a vue plusieurs fois à la télévision. On l'appelle habituellement pour participer à des débats sur la question raciale. Elle prend vite la mouche. Son abondante chevelure, qui commence à grisonner, retombe en cascade sur ses épaules, mais ce n'est pas cela, contrairement à ce que pensent les imprudents, qui lui donne la férocité d'une lionne, mais ses yeux, braises vives qu'elle lance contre ses adversaires et qui les aveuglent. Elle porte un jean et un T-shirt à l'effigie de Nelson Mandela. Son arrivée calme les esprits aussi vite qu'une averse subite éteint un incendie. Le colonel approche et serre Monte dans ses bras. Il s'étonne de son aspect soigné, cheveux coupés court, coiffés en arrière, visage bien rasé.

– Tu t'es embourgeoisé ?

Monte rit. Il l'embrasse sur la joue. Francisco salue les autres. Le poisson-lune le présente à la femme :

– Bárbara Velho, du Mouvement noir. Francisco Palmares, ancien combattant, à présent homme d'affaires. Il a troqué notre belle capitale contre Rio de Janeiro.

Bárbara lui tend la main :

– Vous avez bien fait. Nous avons besoin de combattants au Brésil, même s'ils sont anciens.

Elle l'invite à dîner avec eux le soir même. Le Mouvement noir souhaite rendre hommage aux camarades angolais. Si elle est contrariée d'avoir été trompée sur la marchandise, elle n'en laisse rien paraître. Maintenant, toutefois, pendant qu'ils dégustent la cuisine bahianaise, elle demande à Francisco s'il écrit, lui aussi :

– D'après ce que je me suis laissée dire, dans la patrie d'Agostinho Neto tout le monde écrit.

Le colonel manque s'étrangler. Non, il n'avait jamais osé le faire. Bárbara secoue sa crinière splendide dans un geste de découragement :

– Quel dommage. Les camarades vont se sentir floués. Vous savez, la majorité des Brésiliens n'imaginent pas qu'il puisse y avoir des Angolais blancs.

Certains Angolais non plus. Francisco Palmares songe à le lui dire, mais se tait. Un soir, à Luanda, un policier lui avait fait signe de garer sa voiture. Il avait exigé de voir ses papiers, puis n'étant toujours pas satisfait, avait voulu voir ceux de Monte, assis à côté de lui. Quand celui-ci lui avait tendu sa carte d'identité, il s'était mis à rire :

– Vous avez acheté ça au marché de Roque Santeiro, l'ancêtre ? Depuis quand les blancs ont des documents nationaux ?

Le Grand Inquisiteur ne s'était pas offusqué :

– Excusez-moi, répondit-il d'une voix suave, et s'il n'avait pas fait aussi sombre Francisco Palmares aurait juré qu'il souriait. C'est une erreur. Une regrettable erreur historique.

La formule plut au colonel. Tous deux avaient l'habitude de la ressortir dans les occasions appropriées. Il y en avait toujours. Celle-ci, par exemple :

– C'est une erreur. Une regrettable erreur historique.

Monte, à l'autre bout de la table, éclate d'un rire trouble, étouffé, mais personne ne cherche à savoir ce que cache cette phrase. Le poète poisson-lune mange d'un air rancunier, tête plongée dans une *moqueca* de poisson, évitant de regarder les autres. Le Viking blond déblatère, tourné vers Jorge Velho, contre la façon dont la police brésilienne traite les nègres. Il s'efforce d'agacer le commissaire, mais il le fait avec une naïveté telle qu'au lieu de le fâcher il

l'amuse. Le mari de Bárbara a été nommé récemment chef de la police civile de Rio de Janeiro, à la grande surprise de la gauche, à l'indignation de la droite, car personne n'ignore dans la ville la vigueur avec laquelle il lutte contre les secteurs corrompus de la police, la passion avec laquelle il défend la justice, ses nombreuses années de militantisme dans les mouvements de défense des droits de l'homme. Si son épouse, Bárbara, fait aussitôt penser à Oiá-Iansá, Jorge Velho, à première vue, n'a pas grand-chose à voir avec Xangô¹² : placide, avec une barbe blanche et un visage sympathique, il élève rarement la voix et s'adresse à chacun avec une délicatesse de séminariste timide. Il est toutefois capable de colères phénoménales et dans ces moments-là, effectivement, il lance éclairs et coups de tonnerre.

Les autres invités, cinq écrivains, tous plus ou moins noirs, plus le mulâtre déguisé en Africain, bavardent entre eux à voix basse, lançant de temps à autre des regards soupçonneux en direction des Angolais. Brésiliens et Africains sont autour de la table comme des frères brouillés les uns avec les autres autour du cadavre du père.

– Ç'aurait été pire si ç'avait été un congrès de romancières noires, déclara plus tard Euclides en s'étouffant de rire, quand il apprit l'histoire : là, on s'est juste trompé de race.

Mais cela se produisit plus tard. Ce soir-là, Francisco Palmares n'a pas envie de rire. Il regarde le sol jonché de feuilles de *pitangueira*. Il ignore pourquoi on les a répandues là, mais il imagine qu'il s'agit d'une quelconque tradition religieuse afro-brésilienne. Leur odeur âcre réveille dans sa mémoire l'image de sa grand-mère en vêtements noirs de veuve, la dernière *beçangana*¹³ authentique de Luanda. La vieille dame aimait à s'asseoir dans l'ombre violette de la tonnelle, près du mur où poussaient des *pitangueiras* sauvages, pour pédaler sur sa belle machine à coudre Singer. Lui, Francisco, petit garçon timide, s'asseyait par terre à côté d'elle et s'endormait, bercé par le frais ronronnement de la machine.

RIO DE JANEIRO, HÔTEL GLÓRIA,
NUIT NOIRE.

(les fleurs du colonel)

Francisco Palmares ferme les yeux et la revoit comme il l'a vue pour la première fois. L'avait-il trouvée belle ? Oui, à la façon féroce de Frida Khalo. Il la voit descendre l'escalier, chevelure retenue avec élégance sur le sommet de la tête, robe en soie noire avec un liséré d'or moulant son corps et brillant intensément sous la lumière des lustres. Il s'approcha d'elle, sachant pertinemment qu'il ne devrait pas le faire :

– Vous permettez que je me présente ?

Monte, à côté de lui, murmurait :

– Putain, mon garçon ! Un peu de jugeote ! C'est la princesse !

Et elle :

– Vous ne me connaissez pas ?

Il agirait de la même façon aujourd'hui, bien que connaissant le dénouement de l'histoire. Il ouvre les yeux et voit le visage endormi de Florzinha. Deux noms identiques pour des destins très différents. La femme qui dort à côté de lui est née à Cachoeira, une petite ville du golfe de Bahia. Francisco était passé par là, un peu à la dérive, il y avait maintenant deux ans. Il peut imaginer ce qu'avait été son enfance : des courses dans des rues poussiéreuses, pieds nus fendillés, parmi les anciennes demeures en ruine, faisant tournoyer des cerfs-volants. Les bals le samedi, pendant l'adolescence, dans des maisons en torchis et au sol en terre battue. Le premier baiser derrière le mur de l'école. La procession de Notre-Dame de la Bonne Mort, à la nuit tombée, en hommages aux *eguns*, les esprits des ancêtres. Peut-être Florzinha aidait-elle sa mère à revêtir sa jupe noire plissée, puis le splendide corsage de créole, d'une blancheur éclatante, l'étole, ses lourds colliers en perles de verroterie aux couleurs des *orixás*¹⁴. Elle aidait sûrement à préparer la *feijoada*

du dimanche, le *cozido* du lundi, le *caruru*¹⁵ et le *munguzá* du mardi. Francisco aime bien le *munguzá*, du maïs bouilli dans un jus sucré, avec du lait de coco, des clous de girofle et de la cannelle. Il a faim.

– Dis-moi une chose, ma toute noire, ta mère appartenait-elle à la confrérie de la Bonne Mort ?

Florzinha gémit, soupire, se tourne de l'autre côté :

– T'es dingue ou quoi, Chico ? Ma mère était évangéliste, elle voulait même pas entendre parler de toutes ces histoires de *candomblé*.

Francisco pose la main gauche sur sa taille et remonte lentement le long de sa hanche, respirant la chaleur qui s'exhale de son corps ferme.

– Tu sais faire le *munguzá* ?

La jeune fille est agacée :

– Francisco, les filles de joie savent cuisiner chez toi ? D'accord, t'es mon meilleur client, tu paies bien, tu veux que je reste toute la nuit, je reste. Mais je suis pas payée pour faire la conversation, ça non. Si t'as envie de tailler une bavette, va voir un psychanalyste. Peut-être même que ça te reviendra meilleur marché.

Francisco laisse glisser sa main, descendre un peu plus bas, progresser jusqu'à la source de chaleur. Cela lui rappelle un jeu d'enfant. Un des joueurs cache un objet quelconque et oriente ensuite les autres :

– Glacial, gelé, maintenant ça se réchauffe un peu, froid, tiède, chaud, oui, bouillant, tu y es presque.

Il y était presque. Florzinha gémit.

– Fais pas ça, Chico. J'aime pas quand tu fais ça.

Elle s'assoit dans le lit :

– Je déteste les hommes qui veulent me donner du plaisir. Je suis une pute, tu comprends ? Mon boulot, c'est de faire jouir les mecs. Je fais ça pour du fric.

Elle pleure sans faire de bruit. Francisco ne comprend pas ce qui se passe. Il l'enlace. Elle se dégage avec furie :

– Mon père était connu à Cachoeira. Il était conseiller municipal. Il m'a toujours beaucoup gâtée, il faisait mes quatre volontés. A quatorze ans, il m'a offert une voiture. J'avais quinze ans quand ma mère est morte. Tout de suite après, papa a fait faillite, il est parti de la maison, a disparu et j'ai dû chercher du travail pour nourrir mes frères. Je gagnais des clopinettes, peu, très peu,

comparé à ce que j'avais l'habitude de dépenser. Le pire pour moi c'était de devoir prendre le bus, tu sais, de rester assise là-dedans, au milieu de tous ces gens qui sentent mauvais. Alors, mon patron a commencé à me faire du gringue, à m'offrir des cadeaux et de l'argent. J'ai résisté pendant un certain temps. Jusqu'à ce qu'il me promette une Corsa Sedan. Nous sommes sortis ensemble, il m'a donné la voiture et je suis devenue sa maîtresse. Après, j'ai commencé à fricoter avec des amis à lui. Un soir, je suis sorti avec un client et j'ai découvert qu'il connaissait mon père. J'ai pensé que je ferais mieux d'aller bosser loin de chez moi. Je suis venue ici, où d'ailleurs je peux gagner plus de fric.

Elle le regarde avec colère :

– T'es content maintenant ? C'est ça ma vie.

Francisco lui prend le visage et l'embrasse sur la bouche. Florzinha le gifle :

– Tu sais quoi ? Tous les hommes sont des cons. Ça me fait mourir de rire quand vous débitez ce genre d'idiotie. Sa voix enfle et elle parle avec un accent portugais exagéré : "Ah, ma jolie noire, c'est tellement nul de payer, ça fait si commercial !" Bon Dieu, Chico, ce que je fais c'est du pur commerce. Écoute, si tu veux savoir la vérité, je sors de l'hôtel en me foutant de ta gueule.

Elle rit. Un long rire acide, convulsif, qui égratigne le silence de la nuit comme un bâton de craie un tableau noir. Francisco préférerait la voir pleurer. Il la serre de nouveau dans ses bras et cette fois Florzinha ne le repousse pas. Il lui caresse les seins, distrait, et au même instant il se souvient de l'autre. La fille du Vieux a la peau sombre. Toutefois, celui qui ose s'en approcher de suffisamment près découvre dans ses yeux la lumière froide des ciels de Berlin.

– De loin, tu ressembles à une Angolaise, lui disait-il, penché sur ce bleu furtif : mais d'ici, de tout près, je vois bien que tu es allemande.

La Première Fille, comme amis et ennemis l'appellent ironiquement, n'aime pas qu'on lui rappelle l'héritage maternel (un jour elle a fait rosser un journaliste trop naïf qui l'avait qualifiée dans un article de petite Allemande). Elle attrapait Francisco par les oreilles et lui criait :

– Tu veux que je te montre la force de mon sang africain ?

Elle s'adonnait à l'amour avec du rythme, du feu et une gaieté féroce, le laissant épuisé et vaincu dès la fin du premier assaut. Francisco Palmares couvre de baisers le cou de Florzinha, la putain, il ferme les yeux et revoit la petite

Allemande, belle comme une fleur carnivore, dansant avec son père à la fête de l'Indépendance. Le morceau de musique s'achève, elle tient le Président par la main, l'entraîne vers Francisco, le présente :

– Cet homme, dit-elle, est mon esclave.

Le Président ne rit pas. Il lui tend la main :

– Prenez garde à elle.

Sur le moment, Francisco ne comprend pas si c'est une menace ou une mise en garde. Il plaisante :

– Ton père sait que tu es dangereuse.

Florzinha le détrompe :

– Il me traite comme si j'étais encore une enfant. Il aimerait bien fusiller tous les hommes qui couchent avec moi. Ne me fais jamais de mal. N'y songe même pas. Il finirait par l'apprendre et alors, pauvre de toi, tu ne durerais pas longtemps.

Francisco pense à cela et ressent une grande angoisse. Florzinha, la putain, l'enlace par derrière, appuie le menton sur son épaule et murmure :

– Je suis en train de me demander si je ne vais pas me marier avec toi, tu sais ?

(un cauchemar)

Une odeur d'herbe qui brûle.

– C'est pas dangereux, major ?

L'autre crie quelque chose qu'il ne réussit pas à comprendre. Il voit la bouche devant lui dessiner les mots, comme dans un film muet, mais le bruit du moteur étouffe tout. Rufo a des cheveux crépus roux, une barbe en flammes, des yeux rouges à cause de la marihuana. Il approche la bouche de son oreille :

– L'horreur ! L'horreur !

Le feu se propage à l'horizon, envahit le ciel. Les nuages s'embrasent. Francisco secoue les étincelles de ses cheveux. L'hélicoptère ressemble à un petit esquif à la dérive sur une mer démontée de flammes. Rufo attrape un prisonnier par les cheveux. C'est un gars maigre, un enfant angoissé, et il le lance par la porte. Le garçon ne tombe pas, il flotte pendant plusieurs secondes, accompagnant l'hélicoptère, il agite vigoureusement ses ailes et disparaît entre

les nuages. Le général Rufo continue à précipiter des prisonniers par la porte. Ils déplient leurs ailes, lancent un éclat de rire âpre et volent. Francisco sort son pistolet et tire deux balles dans la poitrine de Rufo.

Il se réveille en hurlant. Florzinha le regarde :

– Ça peut pas continuer comme ça.

Le colonel l’ignore. Il se lève, fait trois pas, va dans la salle de bains, ouvre le robinet du lavabo et plonge la tête dans l’eau fraîche. Il murmure :

– C’est à cause de la climatisation.

Florzinha est debout, nue, à côté de lui.

– La climatisation ?

Il pouvait essayer d’expliquer : le vrombissement de la climatisation, oui, les pales d’un hélicoptère. Il lui faudrait expliquer beaucoup de choses. Il choisit de ne rien dire. Il porte un T-shirt rouge moulant, un pantalon noir, des souliers grenat. Rosa, la tarentule, dévore une sauterelle. Curieux, Francisco se penche sur la boîte en verre. Les araignées ne mangent pas leurs proies, elles les boivent. Elles injectent dans le corps de leurs victimes un venin paralysant. Elles produisent aussi des enzymes capables de liquéfier complètement les organes internes des insectes qui tombent dans leurs toiles. Les fluides qui en résultent sont sucés et digérés ensuite par un estomac puissant.

– Je vais faire un tour. Tu peux m’attendre ?

La femme désigne la pendule :

– T’es pas fou ? Il est quatre heures du matin.

Il ouvre la porte :

– Je vais sortir. Si tu m’attends, on prendra le casse-croûte ensemble, je veux dire le petit-déjeuner.

Florzinha crie :

– Non ! Je ne veux pas rester toute seule ici avec cet horrible insecte !

Francisco Palmares sort dans le corridor. Les araignées ne sont pas des insectes. Les insectes ont six pattes. Les araignées possèdent huit pattes et sont des arachnides, comme les acariens et les scorpions. La fulgurance des murs au dehors, dans la cour, éclairés par des petits projecteurs, immensément blancs, d’une blancheur exagérée en comparaison avec la noirceur de la nuit, l’hypnotise presque. Il longe tout le couloir comme s’il flottait. Ça doit être comme ça quand on meurt, pense-t-il. Un long corridor éclairé qui se

dédouble et se multiplie à mesure que l'éclairage augmente. Les rues autour de l'hôtel sont désertes. Un peu plus loin, il croise une femme aux jambes sveltes, interminables, à la jupe ultra courte. En l'apercevant, elle ouvre son corsage et lui montre ses seins.

– Tu veux les palper, mon prince ? demande-t-elle. C'est gratuit, ça.

Peut-être ce n'est même pas une femme. Francisco Palmares entend de nouveau le moteur de l'hélicoptère. Il flaire ses mains. Elles sentent la fumée. Il presse le pas. Il veut fuir – mais comment échapper à sa mémoire ? S'il avait tiré sur Rufo, comme c'était arrivé dans son rêve, il réussirait peut-être à dormir en paix maintenant. Il pense à Florzinha, à l'authentique, et le résultat c'est qu'il se sent encore plus mal. Il marche un bon moment avant d'arriver à la plage. Il s'assoit sur le sable. Une lumière soyeuse s'élève de la mer. Trois chevaux passent au galop devant lui et il est incapable de dire s'il les rêve ou s'ils sont réels. Un vieux noir avec un bermuda s'assied à côté de lui. C'est un homme élégant, de haute taille, à la barbe grise, aux yeux lumineux. Il allume une cigarette et inhale lentement la fumée.

– Il arrive toujours à cette heure-ci, déclare-t-il. Le soleil. Il ne me fait jamais attendre.

Il lui tend la cigarette. Le colonel le remercie.

– Qu'est-ce que vous savez sur l'oubli, l'ancêtre ? Il y a beaucoup d'exercices pour améliorer la mémoire, il y a même des médicaments, mais personne ne nous apprend à oublier. Comment fait-on pour oublier ?

L'autre rit doucement.

– T'es pas d'ici, n'est-ce pas ? T'es pas brésilien ? A ta dégaine, tu dois être africain. (Il soupire.) Ma grand-mère était africaine. Elle me disait qu'on n'oublie jamais les leçons apprises dans la douleur. Vois les choses comme ça, comme une leçon.

Francisco Palmares porte sa main gauche à ses yeux pour se protéger des premiers rayons du soleil. Quand il la retire, le vieillard n'est plus là. Il finit la cigarette et se lève. Il sourit. Maintenant il reçoit des conseils d'un fantôme. Des conseils et des cigarettes. Cela pourrait être pire. Monte rêvait habituellement d'un guérillero à qui on avait coupé la tête. L'homme lui apparaissait dans sa chambre à coucher avec sa tête sous le bras.

– Vous permettez, chef ?

Demandait-il – il était toujours très délicat – et il posait la tête sur l'oreiller. Il avait entendu Monte raconter cela dans la brasserie Biker après plusieurs whiskies. Monte ne pensait pas que c'était un rêve.

– Je ne peux pas le tuer, se lamentait-il. Je ne sais pas comment on tue un mort.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
QUINZE HEURES.

(le dangereux pays de Jararaca)

La mer coincée entre deux rochers énormes, aussi loin d'ici que le ciel – ou l'espoir. Les maisons dégringolant au petit bonheur la chance le long des collines frappées par le soleil.

– Mon pays.

Jararaca enveloppe le chaos d'un geste large :

– Le Morro da Barriga.

Euclides se sent pris de vertige. Des baraques en briques nues. Des plaques de béton. Des citernes d'eau. Des antennes paraboliques. Des poches de verdure. Des ruelles qui dégringolent abruptement, presque à pic, zigzaguant entre les constructions. L'humidité qui s'enroule autour du corps comme un chien triste. La rumeur bruyante, permanente, de milliers de personnes acculées. Et, cependant, il n'y a pas la moindre trace d'ironie dans la voix du trafiquant. Il l'emmène voir sa maison. Deux étages. En bas, une pièce commune, en haut, trois petites chambres. Une terrasse. Les toilettes sont dans la cour. Ce qu'il y a de mieux, d'ailleurs, c'est la cour : cinq mètres sur trois de terre rouge dans l'ombre fraîche d'un manguier. Deux chaises, une petite table, un canapé en cuir recouvert de plastique. Euclides s'assied sur le canapé et Bartolomeu Catiavala sur une des chaises. Jararaca reparaît avec une bouteille de guaraná et des verres.

– Je suis né ici, mais mes parents viennent d'Olinda, dans le Pernambouc, une jolie ville, vous connaissez ?

Au mur, un poster de Che Guevara.

– Lui non plus, il aimait pas les riches.

Euclides veut savoir s'il y a des tensions raciales au Brésil.

– Ici, dans la favela, j’ai surtout vu des noirs. Il y a une fracture sociale qui coïncide avec la couleur de la peau. Pourquoi les noirs ne se révoltent-ils pas ? Ces gens sont-ils toujours aussi pacifiques ?

Jararaca le regarde avec agacement :

– Les noirs au Brésil ne sont pas pacifiques, mon frère, c’est pire, ils sont dressés. Tu captes ? Des chiens dressés !

– Vous vous considérez comme un noir ?

– Moi ? Je suis brun, non ? Brun foncé.

Euclides pense que la stratification sociale sert les intérêts de la bourgeoisie blanche. Il faut que le peuple prenne conscience, ici dans la favela, dans toutes les favelas, du fait qu’il existe un système de ségrégation raciale au Brésil.

– Vous savez quelle est la différence entre l’Angola et le Brésil ? Tous les deux sont des pays indépendants, certes, mais au contraire de l’Angola, le Brésil n’a jamais été décolonisé. Un prince portugais a proclamé l’indépendance du Brésil et depuis les blancs n’ont jamais abandonné le pouvoir. Où sont les noirs ? Où sont les Indiens ? Regardez bien : sur plus de cinq cents députés, onze à peine ne sont pas blancs.

Jararaca l’écoute distraitemment.

– Je sais, monsieur le Portugais. Et alors ?

– Je ne suis pas portugais, monsieur Jararaca, je suis angolais.

– Portugais, japonais, angolais, c’est tout la même race.

Le journaliste perd patience :

– Vous voulez que je vous dise ? Je doute fort que la situation des pauvres et des noirs de ce pays vous intéresse beaucoup. Je soupçonne que la seule chose qui vous intéresse c’est l’argent, ou est-ce que je me trompe ? Cette histoire de révolution, c’est juste du baratin.

Effrayé, Bartolomeu Catiavala intervient :

– Ne vous fâchez pas, petit frère. Notre ami a toujours été très insolent...

Le trafiquant n’a pas l’air fâché. Il siffle et au même instant un gamin maigre apparaît à la porte. Il le suit partout dans la favela, ployant sous le poids d’une G3.

– Luís Mansidão, rends-moi un service, demande à Jacaré¹⁶ de venir ici.

Le gamin part en courant. Il revient peu après en compagnie d’un grand jeune homme maussade, avec une lourde crinière de rastafari. Jararaca le salue

en lui effleurant les doigts :

- Comment va, mon frère ?!
- Super, chef.
- Chante-leur ton rap, *noir de naissance*, d'accord ?

Jacaré se met aussitôt à se trémousser en déclamant :

Era um preto com alma de branco/dizia a tudo, sim doutor, está muito certo doutor/só queria trabalhar/mas exigiam boa aparência/sim, doutor, está certo doutor/(ele tinha uma infinita paciência)./Era um preto que sabia o seu lugar/sim doutor, sim doutor/seu filho em casa de barriga vaziale ele : sim doutor, está certo doutor/sua mulher morreu de bala perdida/ele : é a vida doutor, esta nossa vida/seu pai morreu de bebida/ele sempre : sim, doutor, está certo doutor/seu filho morreu de fome/então um dia o crioulo endoidou/mudou de atitude, mudou de nome/chega de tanta dor/agora sou Zumbi, sou Xangô, sou Lampião/agora sei qual é o meu lugar/sim, doutor, é no meio dessa briga/meu lugar é no Morro da Barriga./E se você é o elefante e eu sou a formiga/ainda assim deixe que lhe diga/não tenho medo/perdi o medo/sou preto, sim, conheço minha cor/a cor do seu medo, doutor/mas minha alma é verde azul anil/ conheço meu lugar/esta terra adorada/ entre outras mil, és tu, Brasil,/Ó Pátria amada ! Dos filhos deste solo mãe gentil,/Pátria amada, meu Brasil.

C'était un noir avec une âme de blanc,/il disait à tout, oui monsieur, vous avez raison monsieur,/il voulait seulement travailler/mais on exigeait qu'il présente bien,/oui monsieur, vous avez raison monsieur,(il avait une patience infinie)./C'était un noir qui connaissait sa place,/oui monsieur, oui monsieur,/chez lui son fils avait le ventre vide/et lui, oui monsieur, vous avez raison, monsieur,/sa femme est morte d'une balle perdue/et lui, c'est la vie, monsieur, notre vie,/son père est mort à force de boire/et lui toujours, oui monsieur, vous avez raison, monsieur,/son fils est mort de faim/et alors un jour le noir est devenu fou/il a changé d'attitude, il a changé de nom,/assez souffert/maintenant je suis Zumbi¹⁷, je suis Xangô, je suis Lampião/ maintenant je sais où est ma place/oui, monsieur, c'est au milieu de ce combat,/ma place est sur le Morro da Barriga./Et si vous êtes l'éléphant et si je suis la fourmi/ça ne m'empêchera pas de vous dire/je n'ai pas peur/j'ai perdu toute crainte/je suis noir, oui, je connais ma couleur,/la couleur de votre peur, monsieur,/mais mon âme est verte, bleu outre-mer/je connais ma place,/cette terre adorée/parmi mille autres, c'est toi ô Brésil,/Ô patrie bien-aimée ! Des enfants de cette terre douce mère,/Patrie bien-aimée, mon Brésil.

Jacaré secoue la sueur de son visage, il s'assoit par terre, demande un Coca-Cola. Jararaca fait signe à Luís Mansidão d'apporter une bouteille. Il sourit à Euclides :

- Ça vous a plu ?

Le journaliste est impressionné :

– Les vers sont mauvais, dit-il, les rimes un désastre. Mais le message me paraît fort, très fort même, je ne m'attendais pas à ça.

Jararaca explique que les derniers vers sont tirés de l'hymne national. Il pense que les bourgeois seront choqués en entendant cela. Jacaré, révèle-t-il, est en train d'enregistrer un disque avec l'appui du mouvement.

– Il faudra que vous assistiez un de ces soirs à un bal funk, ici, sur le Morro da Barriga. Vous en avez entendu parler ? Jamais ?! Ce n'est pas du frotti-frotta, non, mon frère, essayez d'imaginer autre chose : une messe noire, une célébration de la fureur de la race, c'est clair ?

Ses yeux brillent comme la lame d'un poignard.

– La révolution préparant le grand saut !

Peut-être est-il sincère. Cela paraît encore plus improbable à Euclides. En sortant, il remarque une petite étagère bourrée de livres dans la salle de séjour. Il grimpe sur un banc et lit quelques titres. *Fictions* de Jorge Luis Borges. *L'Amour au temps du choléra* de Gabriel García Márquez. *Zumbi* de Joel Rufino dos Santos. *Estação Carandiru* de Drauzio Varella. *La Cité de Dieu* de Paulo Lins. *Le Procès* de Kafka. *L'Étranger* de Camus. Perplexe, il saute du banc.

– Vous avez lu tout ça ?

Jararaca semble s'être attendu à cette question.

– Pas tout, mon frère, mais les livres sont très utiles. Les flics entrent dans la baraque, ils regardent les livres et repartent. Ils pensent que les bandits sont des ânes. Là où il y a des livres, il doit pas y avoir de bandit. J'ai fait installer des étagères avec des livres dans toutes les maisons où nous entreposons des armes et d'autres matériels. Ça marche toujours, c'est clair ?

Ses yeux brillent de moquerie.

– On y va, ordonne-t-il. Je veux vous faire voir le Centre culturel.

Ils descendent une ruelle tortueuse et cahotante. Euclides remarque des hommes armés sur les terrasses des maisons. Certains brandissent une mitraillette dans une main et un téléphone dans l'autre. Presque tous des adolescents. A mesure qu'ils avancent, les rues deviennent plus larges et moins escarpées. L'effervescence grandit. Une femme enceinte se plante devant Jararaca, elle soulève sa blouse et demande au trafiquant de lui embrasser le ventre, s'il te plaît, comme ça l'enfant naîtra fort et courageux. Des mômes dessinent le V de la victoire avec leurs doigts. Euclides s'étonne :

– Quelle victoire ?

– C'est pas la victoire, monsieur, répond Luís Mansidão, ils font un C avec une main et un V avec l'autre. Pour Commandement Vermelho, Rouge.

Une jeune fille, seins pointus trouant son corsage, lui envoie un baiser. Le bandit salue chacun par son nom, parfois il s'arrête, recueille des plaintes,

échange des impressions. Ils atteignent enfin une place inondée de soleil. Dans un coin, un homme annonce en criant sur un rythme de rap :

Pó de três, pó de cinco, pó de dez./Tem do branco e tem do preto./ Respeita a fila, respeita a vez./Tem para o mano e tem para a mana./ Olha o pó mais barato que a banana.

Poudre à trois, poudre à cinq, poudre à dix./Y'a de la blanche et y'a de la noire./Respectez la queue, attendez votre tour./Y'en a pour les frères et y'en a pour les sœurs./Regardez-moi cette poudre moins chère que la banane.

Une file d'attente se forme devant lui. Des garçons pauvres, probablement du quartier même, mais aussi des individus en costume-cravate, les yeux fixés sur leurs souliers bien cirés. Luís Mansidão explique le processus :

– Le client reçoit la poudre dans des sachets... Pour l'herbe, il y a des petits paquets. Avec un petit paquet d'un real, y'a de quoi se rouler un joint. Un sachet d'un real, moins d'un gramme, permet de sniffer une ligne. C'est clair ?

Et la police ? Jararaca, à cinq pas devant, rit de bon cœur.

– Les flics ? On peut en rencontrer quelques-uns. Ils montent sur le *morro* uniquement pour recevoir le fric auquel ils ont droit. Bon, ils n'ont aucun droit, mais on accepte ça pour éviter les embrouilles. Moi, franchement, je trouve que c'est de l'exploitation.

Il s'arrête devant un petit édifice rose. Une banderole annonce : Centre culturel du 23 juillet. Euclides demande la raison du nom. Mansidão brandit la G3 avec indignation :

– Comment ça, *doutor* ? T'es pas au courant ?! Ce jour-là, en 1993, la police militaire a tué cinq enfants des rues devant l'église de la Candelária.

Encore ébloui par la lumière crue dans la rue, Euclides ne distingue pas immédiatement l'intérieur de la pièce. Il aperçoit d'abord une femme pâle, jolie, qui s'avance vers lui avec la légèreté d'un oiseau et, après seulement, les enfants assis sur de longs bancs.

– C'est la *doutora* Anastácia, murmure Mansidão dans l'oreille d'Euclides : la meuf du chef.

Jararaca fait les présentations. Anastácia le regarde avec sympathie.

– Entrez, vous êtes chez vous.

A cette heure-ci, tous les dimanches, elle donne des cours d'histoire de l'art aux gamins de la favela. Avant d'être interrompue, elle leur parlait de Picasso.

Euclides ne sait quoi admirer le plus : le fait de trouver dans un endroit pareil des enfants en train de discuter du génie de Picasso ou la démarche aérienne de l'institutrice.

– Cette femme, nota-t-il plus tard dans son journal, s'est défaite de son corps comme d'un vêtement, elle l'a rangé dans une armoire et elle se promène maintenant de par le monde avec son âme mise à nu.

Il rêvait de faire de même.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, PLAGE D'IPANEMA,
POSTE NEUF, ONZE HEURES.

(les hommes sans visage)

Ils n'avaient pas de visage. Certains affichaient un large sourire de tête de mort, l'ivoire clair des dents illuminant la chair déchirée, des cavités profondes à la place des yeux. D'autres ne possédaient même pas de sourire – tout ce qu'il y avait d'humain en eux avait été arraché en une fraction de seconde par l'explosion de la mine. Euclides évitait de lever les yeux. Il circulait entre les pupitres et tout ce qu'il voyait c'était des jambes, des chaussures ; des pantalons élimés, mais propres, des souliers éculés et cependant cirés, brillant comme s'ils étaient neufs. Certains de ces hommes n'avaient qu'une chaussure. Que faisaient-ils de celle qui était superflue ? Peut-être achetaient-ils la paire en commun avec un autre mutilé. Le type qui avait perdu le pied droit cherchait quelqu'un qui n'avait plus le gauche et ils allaient ensemble acheter des souliers.

Euclides détestait les mines. Mine : *engin de guerre camouflé ou dissimulé, qui contient des matières explosives et qui sert à détruire des remparts, des tranchées, des individus, etc.* (Dictionnaire Aurélio). D'aucuns arment les mines de façon à tromper et à blesser les sapeurs. On peut, par exemple, attacher une grenade à la base de la mine ; le sapeur désarme la mine, respire avec soulagement, "une de moins", tire dessus et ce faisant dégoupille à son insu la grenade... un... deux... trois...

... Boum !

Il y a des mines qui souffrent de photophobie. Elles font semblant d'être mortes quand elles sont enterrées. Exposées à la lumière (la pâle blancheur du clair de lune suffit parfois), elles se réveillent aussitôt. Un... deux... trois...

... Boum!

Euclides pense souvent aux hommes sans visage. Pendant plusieurs années il a été professeur d'histoire dans un centre de réhabilitation pour mutilés. Pour

lui, les hommes sans visage étaient les élèves idéaux. Pourquoi ? Parce qu'ils ne pouvaient pas le voir. Ils ignoraient que le professeur ne dépassait pas en hauteur le couvercle des pupitres. Ils l'écoutaient dans un silence respectueux tout en prenant des notes sur leurs petites machines à écrire en braille. Il pense à cela, se lève et s'avance dans la mer. L'eau est tiède, transparente, matière subtile où la lumière se fragmente en une infinité de nuances de bleu. Il flotte sur le ventre, yeux grands ouverts, respiration suspendue, et de la sorte se libère par instants de son corps. Lui revient en mémoire l'image d'un garçon dans un pourpoint rouge avec une collerette en dentelle, des bottes jusqu'aux genoux et un petit singe perché sur l'épaule gauche. Le garçon tient compagnie à une dame richement vêtue, la tête coiffée d'un chapeau noir à larges bords. A côté de lui, elle paraît très grande. C'est Henriette Marie, reine d'Angleterre, en réalité une femme petite et très frêle. Cette image le poursuit.

Euclides se retourne, emplit ses poumons d'oxygène et se met à flotter sur le dos. Il voit un énorme oiseau, dont la silhouette ancienne suggère un ptérodactyle, traverser sain et sauf le ciel d'un bleu d'émail. Un albatros ? Francisco Palmares saurait lui donner un nom. Euclides se souvient d'Anastácia, de sa structure légère d'oiseau, du rire de ses dents parfaites. Qu'est-ce qui peut bien la lier à Jararaca ?

Le garçon au pourpoint rouge s'appelait Jeffrey Hudson. Il était minuscule, un *bibelot*¹⁸, mais il ne s'est pas laissé emprisonner dans son corps. Il a voyagé dans le monde entier en qualité de marin. Il a souffert le martyre entre les mains de pirates dans les mers de la Caraïbe et une autre fois il a été vendu comme esclave. Avant et après cela il a guerroyé, s'est battu en duel et a toujours vaincu. Une autre histoire curieuse : celle de Bébé. Le mot est arrivé dans la langue portugaise en provenance du français. Il a commencé à être utilisé au XVIII^e siècle, à mesure que s'étendait la renommée d'un nain portant ce sobriquet, de son vrai nom Nicolau Ferry, favori de Stanislas Leczynski, roi de Pologne qui vécut de nombreuses années exilé en Lorraine. Bébé mesurait tout juste soixante-dix centimètres.

Euclides soupire. Il plonge les yeux ouverts, emplissant son âme de solitude et de bleu turquoise. Tout au long de sa vie, l'homme change souvent de corps. Nous n'arrêtons pas de changer de corps. Nous grandissons, grossissons, parfois nous nous tassons, nos cheveux blanchissent, perdent de leur vigueur et

tombent. Beaucoup croient qu'avant de mourir nous verrons le film de notre vie se dérouler vertigineusement, depuis notre naissance jusqu'à ce dernier instant. S'il en était ainsi, ce que nous verrions ce serait un être en mutation constante, c'est-à-dire doté d'une infinité de corps. Il ne semble pas que quoi que ce soit d'analogue existe entre la chrysalide et le papillon, et pourtant il y a toujours une chrysalide dans le passé de chaque papillon. Euclides trouve étrange que tant de gens soient pris d'horreur à l'idée qu'un jour on puisse changer de corps comme on change de chemise. Une fois, à l'époque où il travaillait pour la télévision populaire de l'Angola, on l'avait envoyé dans le Bailundo filmer une partie d'un reportage sur les grands héros de l'histoire de l'Angola. Un vieillard l'avait emmené voir une grotte dans laquelle il affirmait qu'était conservé le crâne du roi Ekuikui. En réalité, il y avait deux crânes, un grand et un autre, petit, tous deux noirâtres et anciens.

– Le petit est aussi d'Ekuikui, quand il était enfant, expliqua le vieillard.

Euclides n'avait pas ri. Pourquoi en aurait-il douté ? Cela lui paraissait une bonne idée, abandonner son corps tout entier, le troquer contre un autre. Le mieux tout de même serait de n'avoir aucun corps. De voler.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, SALON DE THÉ COLOMBO,
LE SOIR TOMBE.

(la menace)

Francisco Palmares ne cache pas son mépris. Il tient le livre entre le pouce et l'index, dégoûté, comme s'il tenait une souris morte par la queue. Il déchiffre le titre à voix haute :

– *La Lumière de l'abîme.*

Il hoche la tête :

– Tu veux vraiment que je lise ça ?

Monte le regarde d'un air las. Il lui retire le livre de la main, l'ouvre à la première page et écrit : "Pour Francisco Palmares, dans la certitude qu'un jour toi aussi tu plongeras dans l'abîme, comme moi, et que tu découvriras ensuite qu'il est rempli de lumière." Il signe et le lui rend.

– Tu as besoin de te décoloniser la cervelle, camarade. Tu as l'esprit farci d'idées européennes. Tu penses comme un blanc. Tu ne peux pas lire la poésie africaine dans la perspective d'un colon portugais ni avec les mêmes valeurs que lui.

Le Grand Inquisiteur sait comment irriter les gens. Ç'a été son travail pendant des années – et peut-être ça l'est-il toujours. Francisco Palmares soupire, lève les yeux au ciel et aperçoit un ange. La lumière le traverse, comme elle est censée le faire pour les anges, puis elle descend, dorée et douce, sur les vastes miroirs dans des cadres en palissandre.

– Chacun de ces miroirs pèse une tonne et demie. Ils sont arrivés de Belgique au début du siècle. Ils conservent sûrement encore l'image d'Olavo Bilac, de Machado de Assis, de Lima Barreto. Tous avaient l'habitude de venir prendre le thé ici à cinq heures de l'après-midi, tu savais ?

Monte hausse les épaules.

– Je ne le savais pas et je m’en contrefous. Je préfère notre brasserie Biker à Luanda, j’aime la décadence.

Le colonel ignore le commentaire.

– Olavo Bilac était tellement ponctuel que les gens mettaient leur montre à l’heure dès qu’il entra.

Il déclame :

Caminhar ! caminhar !... O deserto primeiro,/O mar depois... Areia e fogo... Foragida,/A tua raça corre os desastres da vida,/Insultada na pátria e odiada no estrangeiro !/Onde o leite, onde o mel da Terra Prometida ?

Marcher ! marcher !... D’abord le désert,/Ensuite la mer... Sable et feu... Fugitive,/Ta race court parmi les désastres de la vie,/Insultée dans sa patrie et haïe à l’étranger !/Où est le lait, où est le miel de la Terre promise ?

Il soupire de nouveau :

– J’ai le sentiment qu’il a écrit ces vers en pensant à nous.

Il affronte Monte :

– Tu ne voulais pas me rencontrer pour parler de poésie avec moi, n’est-ce pas ?

L’autre sourit :

– Tu as raison. J’ai un message pour toi.

Il baisse la voix :

– Ferme boutique. Ordre de mon hétéronyme.

– De qui ?

– Du Président, bon Dieu ! J’écris ses discours. Alors, techniquement, le Vieux peut être considéré comme étant mon hétéronyme, tu ne trouves pas ?

Il rit avec une franchise qui ne lui est pas coutumière. A Luanda, raconte-t-il, il y a des gens qui le félicitent dans la rue après que le Vieux a prononcé un discours. Quelques amis, la fameuse Académie de la morue, un groupe de généraux, des gens liés au ministère, qui se rencontrent tous les après-midi autour des tables de la Biker, font des paris pour savoir s’il sera suffisamment habile pour introduire une certaine phrase dans tel ou tel discours. Au nouvel an, par exemple, ils l’avaient défié de placer au milieu du raisonnement du Président sur l’état de la nation un vers de Noël Rosa – *qui êtes-vous, vous qui ne savez pas ce que vous dites ?* Monte avait gagné le pari haut la main.

“Le chef du groupuscule belliciste s’obstine à dire que dans notre beau pays la démocratie n’existe pas. Qui êtes-vous, vous qui ne savez pas ce que vous dites ?”

C’aurait été beaucoup plus difficile si l’Académie de la morue avait exigé le poème tout entier :

Quem é você que não sabe o que diz ?/Meu Deus do céu ! Que palpita infeliz !/Salve Estácio, Salgueiro e Mangueira, Oswaldo Cruz e Matriz/Que sempre souberam muito bem,/que a vila não quer abafar ninguém./Só quer mostrar que faz samba também.

Qui êtes-vous, vous qui ne savez pas ce que vous dites ?/Dieu du ciel ! Quelle triste idée !/Salut Estácio, Salgueiro e Mangueira, Oswaldo Cruz e Matriz/Qui surent toujours parfaitement/que la ville ne veut étouffer personne./Elle veut juste montrer qu’elle fait aussi de la samba.

Francisco Palmares rit de bon cœur. L’espace d’un instant, les deux hommes sont très proches. Alors le Grand Inquisiteur devient subitement grave, il passe ses mains osseuses sur ses cheveux en désordre et revient au sujet qui l’a amené là.

– Ferme boutique, camarade, ne fais pas de vagues. Les Brésiliens sont déjà au courant du plan et exercent de fortes pressions. Tout ça peut provoquer des remous terribles. Achète une maison à la plage et consacre-toi à la pêche.

– La pêche m’emmerde.

– Alors, pourquoi n’écris-tu pas un livre ? Le Vieux sait que tu as sacrifié ta jeunesse pour le pays. Il est disposé à te dédommager. Sors de scène sans faire de bruit. Achète-toi une maison à Salvador, à Bahia, et tu pourras contempler le soleil qui brûle à Itapoã, écouter la mer à Itapoã, tu comprends, dans un vieux caleçon de bain, avec toute la journée pour flemmarder.

– C’est tout ?

– Non. Il y a autre chose. Nous savons que ton ami, l’homoncule, est ici, à Rio de Janeiro, et que tu l’as rencontré. Ce type est au courant d’un tas d’histoires, c’est un inconvénient, de plus, il a manqué de respect envers le Vieux. Je ne sais pas comment il a réussi à s’échapper en 1992. Alors toi, tu connais plein de monde dans les favelas. Il pourrait être agressé, choper un pruneau, ça arrive tous les jours dans cette ville. Tu peux être certain que mon hétéronyme en serait très heureux.

– Non !

– Non ?!

– Non ! Je ne bosse plus pour vous !

– Mais si, tu continues à bosser pour nous. On ne quitte pas la grande famille comme ça. Ce serait plus facile de te couper un bras.

Francisco Palmares sent la moutarde lui monter au nez. Il élève la voix :

– Je ne vous dois rien, tu m’entends ? Absolument rien !

Le Grand Inquisiteur garde son sang-froid. Il connaît son métier :

– Calme-toi. Rappelle-toi ton père, rappelle-toi le vieux Feliciano Palmares, ton père, lui, il n’élevait jamais la voix. Tu sais quel était son surnom au temps de la guérilla ? Le Parle-tout-bas ! Un excellent homme, mais très têtu, arrogant, qui se prenait pas pour de la merde. Il méprisait tous les noirs qui n’appartenaient pas à des vieilles familles. “Des gens sans nom, disait-il, des noirs frustes”, et quelquefois je me dis qu’il avait raison...

Le colonel sort de son portefeuille un billet de cinquante reais et le pose sur la table. Il est furieux que Monte parle ainsi de son père. Il se lève.

– Je regrette de ne pas pouvoir rester plus longtemps, mon cher. Dis à ton hétéronyme que je continuerai mon trafic. Dis-lui qu’Euclides Matoso da Câmara est mon ami et qu’en outre je ne reçois d’ordre de personne.

Le Grand Inquisiteur le regarde avec stupéfaction. Il le retient par un bras :

– Assieds-toi, ordonne-t-il, réfléchis deux minutes à ce que tu vas faire.

Francisco se libère d’une secousse. Il a envie de le gifler. Il enfonce ses mains dans ses poches, prend congé avec un signe de tête brusque, tourne les talons et s’en va.

(une vocation de terroriste)

Feliciano Palmares n’enlève jamais sa cravate, même pas au petit-déjeuner. Ses ennemis (et ils sont nombreux) assurent qu’il dort avec une cravate serrée autour du cou. Même maintenant, à soixante-dix ans et quelques, à la retraite, il continue à se lever à cinq heures du matin, il s’habille avec la rigueur habituelle, costume sombre, cravate noire, et va visiter ses malades. Dona Ermelinda, son épouse, se plaint souvent à son fils de la générosité austère de son mari :

– Même en enfer il continuera à être aussi bon.

Francisco ne parle plus à son père depuis qu’il a décidé en 1982 de retourner en Angola et de s’enrôler dans les forces armées. Le vieil homme avait

reçu la nouvelle en tremblant de colère :

– Tu veux rejoindre les bourreaux de l’Angola ? Dans ce cas, ne m’appelle plus jamais père.

Son fils s’attendait à cette réaction. La vieille Violeta Rosa fut peut-être la seule à deviner la raison de ce retour au pays :

– Aucun arbre n’arrive à pousser à l’ombre d’un manguier touffu, déclara-t-elle. Tu dois suivre ton propre chemin, tu as entièrement raison, mon petit-fils. Suis-le.

Francisco sait à présent qu’il a choisi le mauvais chemin. Il descend l’escalier avec un poids sur le cœur. Avant d’arriver dans la rue, ses yeux rencontrent un miroir et il y aperçoit le visage de Feliciano Palmares. Ces derniers temps, chaque fois qu’il se regarde dans une glace il y voit le visage de son père. Pas celui d’aujourd’hui, évidemment, mais celui de son père à trente-sept ans. Il ressemble de plus en plus au vieux à mesure que le temps passe. Un jour, il se réveillera pareil à lui. Un cri l’arrache à ses pensées. Il se retourne. Monte, pâle, à la porte du salon de thé, l’appelle par son nom. Il lui crie :

– Fais attention, camarade ! A partir de maintenant, tu es complètement seul !...

Francisco Palmares sourit :

– Enfin seul.

Il disparaît dans la foule. Son père se laissait emporter par des indignations énormes. Il pense à cela et se souvient de vers de Lya Luft :

O meu amado tinha indignações enormes/andava de um lado para outro em minha frente :/não se conformava com os conformados, os corruptos/os mediocres e os vendidos deste mundo./Não se conformava com a miséria, a dominação, o desvalimento./Não se conformava também quando não o entendiam./Passava as mãos pelo cabelo grisalho/ele ardia como um jovem de dezoito anos na sua ira :/“Tenho vocação é de terrorista.”/(Eu escutava, com medo de que ele saltasse da varanda/levado pelo vendaval de seu furor de justo).

Mon bien-aimé avait des indignations énormes,/il marchait devant moi d’un côté à l’autre :/il n’acceptait pas les résignés, les corrompus,/les médiocres, les vendus de ce monde./Il n’acceptait pas la misère, la domination, le délaissement./Il n’acceptait pas non plus qu’on ne le comprenne pas./Il passait ses mains dans ses cheveux grisonnants/et brûlait de colère comme un jeune homme de dix-huit ans :/“J’ai une vocation de terroriste.”/(Je l’écoutais, craignant qu’il ne saute de la véranda,/emporté par la bourrasque de sa fureur de juste.)

Il dit tout haut :

– J’ai une vocation de terroriste !

Immobile sur le trottoir, il attend que le feu passe au vert. A côté de lui, un rouquin en costume-cravate, portant un attaché-case, entend le vers et rit :

– Moi aussi, mec. Mais ne le dites à personne !

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
ENVIRON QUATRE HEURES DU MATIN.

(le début d'une étrange histoire d'amour)

Anastácia ne dort plus depuis l'Accident. Elle l'appelle toujours ainsi : l'Accident. Elle ferme les fenêtres de la chambre, baisse les stores et tire les rideaux, branche la climatisation et s'étend nue sur l'immense lit vert. Entend-elle dans l'obscurité, se superposant au ronronnement électrique de la climatisation, un grincement brusque – le bruit inanimé d'un meuble se dilatant sous l'effet de la chaleur ? Non, cela lui semble être plutôt quelque chose d'organique, de vivant, qui s'efforce de communiquer. Anastácia sourit : quel qu'ait été son choix, il a été mauvais.

– Anastácia Hadock Lobo n'habite plus ici.

Sa voix sur le répondeur. Le téléphone sonne cinq fois, puis l'enregistrement se déclenche. Certaines personnes insistent pour laisser un message.

– Anastácia ? Pour l'amour de Dieu, parle-moi!...

Cela fait douze jours qu'elle ne sort pas de chez elle. Elle commande des pizzas par Internet. Elle remplit une bouilloire d'eau, la laisse bouillir et se prépare toute la journée des infusions de menthe et de tilleul, plus rarement de citronnelle, avec une cuillerée de miel ; le soir avant de se coucher, elle choisit un thé de pétales de coquelicot, mais même ainsi elle ne parvient pas à trouver le sommeil. Elle pense pouvoir continuer ce régime jusqu'à mourir, une nuit de vieillesse ou d'oubli. Parfois on sonne à la porte, une voiture klaxonne en bas, on sonne de nouveau à la porte. Anastácia met des écouteurs sur ses oreilles et pendant quelques heures elle oublie tout – c'est-à-dire l'Accident – en écoutant Gilberto Gil, Chico Buarque et Caetano Veloso. Elle dessine, découpe le velours rouge, le remplit de coton, lui donne une forme. Certaines boîtes sont

déjà prêtes. Elle, pourtant, ne les trouve jamais terminées. Elle réarrange le velours. Elle remplace un clou. Elle aime la vague lumière qui émane du fond, monte le long des plis du tissu et s'acharne ensuite contre la rouille des clous.

Maintenant, elle est étendue sur le lit. Un lit si grand qu'on dirait un transatlantique. Anastácia l'appelle le Titanic. Toute cette laborieuse structure en fer délicat, d'un vert naïf, surmontée d'un vaste dais (en soie du Levant) est venue de Java, en Indonésie, et a abouti à Ambon, deux cents ans plus tôt, à bord d'une caravelle hollandaise. Une dame noble de Leiden s'est endormie une nuit sur ces fers recouverts de satin et de fines couvertures en cachemire et a rêvé de Rembrandt. Sa fille a donné le jour à six garçons, ici, sur ces mêmes fers, puis est morte. Anastácia s'enthousiasme. Elle imagine la quantité de couples qui se sont aimés dans le vaste lit-navire. Elle est en train de divaguer sur ce sujet lorsque le bruit sourd d'il y a peu la fait sursauter. Elle allume la lumière. Un petit gecko la regarde avec une espèce de défi. Il gonfle sa gorge – croc ! – et pour la première fois depuis douze jours Anastácia rit. Son rire est si frais qu'elle-même s'en étonne. Le gecko reste impavide devant elle : croc ! Ce bruit est peut-être un langage semblable à celui des Boshimans (elle a un livre sur les Boshimans) qui communiquent entre eux par des clics. Anastácia se rappelle ce que lui a raconté une amie portugaise qui a vécu plusieurs années à Macao. Son enfant, qui avait deux ans et demi, restait toute la journée à la maison en compagnie d'une nourrice chinoise. C'était un petit garçon actif, sympathique, mais ses parents trouvaient bizarre qu'il soit incapable d'articuler un seul mot, sauf dans le langage guttural des bébés. Un jour ils reçurent la visite d'un ami, natif de Macao. Celui-ci fut surpris du niveau de développement de l'enfant. "Il parle très bien. Il dit tout." Il disait effectivement tout, mais en chinois.

Anastácia décide d'étudier le langage végétal des geckos. Elle a du temps. Elle s'apprête à ne plus jamais sortir de cet appartement. Elle essaie un croc ! Et le gecko réagit, avance, l'étudie avec ses petits yeux oblongs. Elle essaie de nouveau : croc ! L'animal frémit, hoche plusieurs fois la tête, puis s'échappe comme un fantôme le long du mur. Anastácia s'étend de nouveau sur le lit. Dehors, elle entend un bruit de pas pressé, des cris. Elle se lève, sort de la chambre, va au salon, regarde par la fenêtre et aperçoit un homme qui court. Derrière lui, tournant au coin de la rue, deux autres types surgissent, armés de

pistolets. Le fugitif s'arrête devant la porte d'entrée de l'immeuble. Anastácia se précipite vers l'interphone :

– Entre ! crie-t-elle. Entre vite et ferme la porte. Prends l'ascenseur et monte au quatrième étage.

Ensuite seulement elle pense : mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle regarde de nouveau par la fenêtre et voit les deux hommes approcher. Dans le silence de verre de trois heures du matin, elle parvient à distinguer la respiration anxieuse de celui qui court devant.

– Où donc est passé ce fils de pute ?

Le fils de pute est dans l'ascenseur et il monte. L'ascenseur s'arrête. Silence. Anastácia pose la main droite sur son cou et sent son cœur qui bondit dans sa poitrine. Elle tremble.

– Tu as commencé ça, ma fille, murmure-t-elle, maintenant aie le courage d'aller jusqu'au bout.

Elle se redresse, va à la porte et l'ouvre. Le fils de pute a l'air plus effrayé qu'elle. Il la regarde avec stupéfaction :

– Merci beaucoup.

Anastácia ne sait quoi faire. Elle lui tend la main. Elle la retire avant que l'homme ne la prenne. Elle s'écarte un peu et l'invite à entrer. Il entre. Il a des yeux tristes, orientaux, il a l'air désemparé d'un gamin. Alors seulement Anastácia se rend compte qu'elle est en pyjama – un vestige de l'Accident, un trophée de guerre – et elle croise les bras sur la poitrine. Maintenant, c'est elle qui semble très fragile. Elle recule :

– Si vous voulez, je pars. J'attends un peu là-dehors, dans l'ascenseur...

– Non, ça ne me paraît pas prudent. Vous pouvez rester. Asseyez-vous.

Elle lui désigne une chaise. Il s'assied. Elle va dans la cuisine, ouvre le réfrigérateur et en sort un Coca-Cola. Elle prend deux verres et retourne au salon. Elle lui tend un des verres.

– Je peux savoir comment vous vous appelez ?

L'homme hésite un instant :

– Sandro.

– Sandro ?

– Sandro do Nascimento.

Elle inspire profondément :

– Comme le type qui a pris le bus en otage ?

Il y a combien de temps que cela s'était passé ? Tout près d'ici, dans la rue du Jardim Botânico. Elle avait suivi le drame à la télévision. Elle, plus cent millions de Brésiliens. Un pauvre diable, qui avait survécu au massacre de la Candelária, avait tenté d'attaquer les passagers d'un autobus armé d'un revolver de calibre 38. Encerclé par la police, il avait pris les douze passagers en otage. Au bout de plusieurs heures de négociations, il était descendu du bus en traînant une jeune fille par les cheveux et il avait été rapidement maîtrisé par la police. La fille était morte. Le preneur d'otage aussi, asphyxié dans le panier à salade.

– Comme lui. Ou lui comme moi.

– Je comprends. Sandro do Nascimento, c'est le nom que ce malheureux a choisi quand il a été arrêté pour la première fois, vous saviez ? Il s'appelait, si je me souviens bien, Alexandre Júnior da Silva. On l'appelait aussi Tache, à cause d'un grain de beauté sur la joue droite. Tache de la Candelária, après le massacre. Et Ethnie, ça je ne sais pas pourquoi. Dans le bus, il avait dit qu'il s'appelait Sérgio.

Sandro do Nascimento avale une gorgée de Coca-Cola. Il a soif. Il s'aperçoit qu'il a soif après la première gorgée. Il boit le reste. Il la regarde avec attention :

– Comment vous avez découvert tout ça ?

– En lisant les journaux. Vous n'en lisez jamais ?

Sandro fait non de la tête.

– Vous voulez manger quelque chose ?

– Non.

– Bon. Attendez un instant, je vais faire du pain grillé.

Il y avait peut-être du pain dans le congélateur. Elle y découvre un sac avec six petits pains au fromage. Elle allume le four et fait chauffer les petits pains. Anastácia est très fière de sa cuisinière, un appareil des années 50, énorme, plein de lumières, beau comme une Cadillac. Le réfrigérateur date de la même époque. Elle s'est donné un mal fou pour décorer sa cuisine. Elle s'est inspirée d'une toile du peintre américain Edward Hopper. Elle retourne au salon. Sandro est debout, penché sur les boîtes. Il a l'air effrayé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle sourit :

– Des vagins. Des vagins dentés.

Vagina Dentata. Des mythes anciens, dans des géographies dispersées, lesquels se réfèrent à une première femme qui dévorait les hommes avec lesquels elle faisait l'amour. Les Indiens Paiute, dont les descendants survivent sur une aire restreinte de la Californie, racontent qu'au début des temps, Coyote, un être magique mi-humain mi-animal, avait connu une femme dont il s'était épris. Cette femme, toutefois, cachait entre ses jambes le piège mortel d'un vagin bordé de dents. Coyote ne se découragea pas. Il ne se décourageait jamais. Il grimpa sur la montagne, chassa une chèvre et offrit à sa bien-aimée les os du cou pour qu'elle les ronge. En essayant de les grignoter et en recourant à tous ses moyens personnels, la femme se cassa les dents et Coyote put l'aimer sans danger. La femme tomba enceinte et remplit le monde d'enfants – les Paiute. Au Brésil, les Yanomami de l'Amazonie ont un mythe analogue. En langue yanomami, d'ailleurs, le mot *enceinte* signifie aussi rassasiée, bien nourrie. Les Indiens semblent croire que les femmes se nourrissent des hommes lorsqu'elles font l'amour. En pénétrant une femme, le pénis se dresse, gonflé, énorme ; quand il l'abandonne, il n'est plus qu'un petit lambeau de chair flasque.

Sandro s'assied, jambes croisées, sur un des grands coussins indiens. Il écoute en silence. Anastácia le regarde avec tendresse. C'est la première fois qu'un homme l'écoute raconter cette histoire sans se lancer dans des remarques maladroitement. Aurait-il peur ? Aucun homme n'entend parler du mythe du vagin denté sans un frisson de terreur. Les remarques, les rires servent à déguiser la peur. Elle continue, sa voix se fait plus tendre :

– Il existe un autre mythe intéressant dans les îles de la Polynésie. Le dieu Maui a essayé d'atteindre l'éternité en sautant dans le vagin de sa mère. Il n'a pas eu de chance : sa propre mère l'a dévoré.

Il saisit une des boîtes. Il enfonce doucement les doigts dans le velours doux, en évitant les clous. La lumière le fascine.

– Et qu'est-ce que vous en faites ?

– Je les montre aux gens. J'en vends quelques-unes...

– Vous êtes une artiste, n'est-ce pas ? Une espèce d'artiste...

Elle rit. Elle se retient pour ne pas lui donner un baiser.

– Une espèce, oui. L'espèce la plus dangereuse.

Il boit le reste du Coca-Cola. Elle s'approche de lui et l'embrasse.

– Qui êtes-vous ?

L'homme la regarde, très grave. Son père l'avait emmené un jour rendre visite à ses grands-parents à Pernambouc, il avait cinq ou six ans. Il se souvient qu'il y avait une rivière et quelque part, au milieu du vert exubérant de la forêt, un puits naturel. Les gamins se jetaient dans les eaux sombres du puits, six mètres plus bas, puis, la tête sous l'eau, nageaient à travers un passage étroit qui aboutissait à la rivière. C'est la première fois qu'il avait su ce qu'était la peur. Il avait retenu sa respiration, fermé les yeux et sauté.

– Je m'appelle Jararaca, dit-il. Je suis un bandit, mais je ne vous ferai pas de mal, jeune fille, n'ayez pas peur. Si vous voulez, je pars, si vous voulez, vous pouvez appeler la police. Si vous voulez, si ça peut vous rendre heureuse, je me jette par cette fenêtre à l'instant même.

OceanofPDF.com

NOIR DE NAISSANCE

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
LUNDI MATIN.

(la nuit où Nossa Senhora Aparecida ne protégea pas Jacaré)

D'aucuns s'étonnent du tatouage qui orne le dos de Jacaré – un magnifique dessin de Nossa Senhora Aparecida, yeux liquides débordant de pitié tournés vers le ciel, mains jointes dans une prière, auréole dorée lui ceignant la tête. Jacaré la garde (il la gardera obligatoirement) en souvenir des deux années qu'il a passées à Bangu. A un certain moment un Suédois a débarqué dans sa cellule, un tatoueur professionnel, arrêté par la police à l'aéroport du Galeão au moment où il tentait d'embarquer pour Londres avec trois cents grammes de poudre dissimulés dans une planche de surf. Pour ne pas mourir d'oisiveté et pour financer son vice, le Suédois travaillait toute la journée, à dessiner des dragons, des Indiens, des têtes de mort souriantes. Sa spécialité, toutefois, était les images pieuses. Jacaré se souvient du jour où il est reparti à Stockholm. Il a dit adieu aux autres prisonniers les yeux pleins de larmes.

– Adieu, mes œuvres, à un de ces jours.

C'est le Suédois lui-même qui avait suggéré à Jacaré l'image de la Vierge :

– Crois-moi, mec, pas un flic n'aura le courage de te tabasser en voyant Notre-Dame sur ton dos. Tu imagines un peu ! Passer à tabac la Mère de Dieu !

Effectivement, ça avait marché avec la police. Quand il était torse nu, personne ne l'avait jamais frappé. Et même, beaucoup de flics se signaient devant l'image. Jacaré pense à cela lorsque le premier coup de pied l'atteint :

– Salopard ! gémit-il. T'as frappé la Vierge...

Luís Mansidão ricane avec mépris :

– Mon Seigneur à moi, c'est le Malin.

L'autre coup de pied l'atteint aux lèvres. Le sang gicle. Jacaré voit la lune immense tournoyer dans le ciel. Il a dans la bouche un goût de terre et de sang

mêlés. Il distingue le visage impassible de Jararaca. Les yeux durs de Pajeú.

– Vous voulez me tuer ?! Alors tuez-moi tout de suite, merde ! Vous allez tuer un héros !

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

(la lettre)

– Il y a quelques années j'ai voyagé dans la région de Bahia...

Francisco Palmares parle lentement, assis sur une chaise en osier, près de la fenêtre, en dégustant un grand bol de café :

– A Cachoeira, une vieille femme m'a parlé d'un petit insecte lumineux, de la famille des vers luisants, qui m'a l'air tout à fait merveilleux, car si on le coupe en morceaux il reprend illico du poil de la bête et se montre aussi ingambe qu'avant.

Anastácia rit :

– C'est un bobard ! Une blague !

Francisco secoue la tête :

– Non, pas du tout ! La vieille m'a assuré que même si on découpe en rondelles avec une lame cette diablesse de bestiole, elle se régénère et que les gens s'amuse comme ça, par simple cruauté.

Il sourit, fait un geste en direction d'Euclides, assis devant lui sur une chaise minuscule, les jambes croisées, un cigare aux lèvres :

– Notre ami me rappelle cette bestiole. On peut le couper en rondelles et il n'en meurt pas. Il est impossible de le tracter.

Le journaliste touche le bois de sa chaise :

– Tais-toi donc. Personne ne m'a jamais coupé en rondelles. D'ailleurs, ce serait difficile, non ? Il n'y a pas grand-chose à couper.

Il rit aux éclats. On a du mal à croire qu'un être aussi minuscule puisse rire d'une façon aussi tonitruante.

– Tu as raison, je n'ai pas l'intention d'avoir des ailes de sitôt, des ailes d'ange. J'aime beaucoup trop la vie.

Anastácia a trouvé Euclides sympathique dès qu'elle l'a vu.

– Il est bon comme une rivière.

Jararaca ne comprit pas.

– Ce que je veux dire, expliqua-t-elle, c'est qu'il est une de ces rares personnes qui sont sincères et répandent gaieté et exubérance partout où elles passent.

Le trafiquant fut d'accord. Lui aussi l'aimait bien. Il l'écoutait avec attention. Il le laissa l'interviewer et lui donna carte blanche pour aller où il voudrait sur le Morro da Barriga. Euclides avait l'intention d'écrire un grand reportage sur les favelas de Rio pour un journal de Lisbonne. Son parrain, Eusébio de Queirós Coutinho Matoso da Câmara, lui avait légué une petite fortune. Encore sous le coup de la surprise, il ne savait que faire de cet argent. Il continuait à loger, comme depuis quatre mois, dans une petite pension du centre et il se déplaçait en métro et en autobus.

– Tu as plus d'argent que moi, le critiquait Francisco Palmares, tu n'as pas besoin de vivre comme ça. Tu n'as même pas besoin de travailler.

Son insistance exaspérait Euclides :

– Je travaille par plaisir et non par obligation. Je n'ai jamais travaillé par nécessité, Dieu soit loué, je crois que je n'aurais jamais pu. Le pire des malheurs, à mes yeux, c'est de devoir travailler par nécessité.

Francisco Palmares lui rappela le temps où il était fonctionnaire à la télévision et où il devait interviewer les gens dans les bras du technicien du son, Pedro Cunha de Menezes.

– Tu ne le faisais sûrement pas par plaisir.

Euclides rit :

– Bien sûr que si. En revanche, Pedro, lui, ne le faisait pas par plaisir, le pauvre, il devait me porter.

Voilà donc Euclides Matoso da Câmara, assis en bras de chemise, bretelles jaunes, et contemplant l'après-midi magnifique. Il fait un geste ample, comme s'il voulait saisir dans ses mains la lumière limpide qui entre à flots par les fenêtres de l'appartement d'Anastácia Hadock Lobo :

– J'adore vivre. La vie est merveilleuse ! Tous les jours, en me réveillant, quand j'ouvre les yeux et vois la lumière, cette incroyable clarté, je rends grâce à Dieu d'exister. C'est aussi simple que ça.

Pour Francisco, rien ne paraît simple.

– Vivre, c’est se souvenir, répond-il. Se souvenir, c’est souffrir.

Il finit son café et pose le bol par terre. Vivre quand notre mémoire nous torture, jour et nuit, nous taraudant, taraudant comme une rage de dents, c’est très difficile. Il a glissé dans la poche de sa chemise la lettre de Florzinha. Il l’a reçue hier, vendredi, et l’a lue et relue jusqu’à la savoir par cœur. Anastácia le regarde avec un sourire moqueur :

– Vous fuyez votre mémoire ?

Cette femme lui fait peur. Il ne sait que répondre. Euclides vient à sa rescousse :

– Le colonel ne fuit jamais. Son surnom, pendant la guerre, était Je-ne-recule-pas. (Il éclate de rire.) Presque toujours, ce sont les autres qui le fuient.

Le journaliste sait qu’Anastácia a mis dans le mille. Il sait aussi que Francisco Palmares n’aime pas parler du passé. Le colonel le regarde avec reconnaissance. La lettre de Florzinha lui brûle la peau.

“Francisco, ou puis-je encore écrire Cher Francisco ?”

On est presque toujours un peu plus cérémonieux quand on s’adresse aux autres par lettre. Il est vrai que presque plus personne n’écrit de lettres. On échange tout au plus de brefs messages électroniques. Cela aide peut-être à sauver les forêts. Florzinha, toutefois, a toujours aimé écrire des lettres. Elle choisit le papier, l’enveloppe et même le timbre.

“J’écris en souvenir de l’ancien temps. Je ne dis pas que je t’ai déjà pardonné, car je n’ai rien à te pardonner. Ce fut un accident – ou bien n’en fut-ce pas un ? Toi, en revanche, tu aurais beaucoup à me pardonner à cause des excès de mon père. Cependant, je ne souhaite pas te parler de moi. Ce sera pour plus tard. Je vais à Rio de Janeiro exprès pour parler avec toi – car il y a encore des choses qui n’ont pas été dites, tu ne trouves pas ? – et je ne repartirai pas avant que cette conversation ait eu lieu. Ne fuis pas. Tu as passé ta vie entière à fuir, d’abord ton père, ensuite les responsabilités, et maintenant, enfin, ton père, les responsabilités et moi. Inspire à fond. Ne fuis plus. Celle que tu as aimée, Florzinha.”

Jararaca lui touche l’épaule.

– Ça va, camarade ?

Il parle d'un plan visant à empêcher la police de continuer à extorquer de l'argent au mouvement. Francisco Palmares s'efforce de lui prêter attention. Le trafiquant veut davantage d'armes. C'est aussi pour cela qu'ils ont arrangé ce déjeuner ici, dans l'appartement d'Anastácia, en ce samedi ensoleillé. Le colonel prend un carnet et note.

– C'est compris, colonel ? J'ai envoyé un message aux flics. A partir d'aujourd'hui, fini le fric du silence. Mais maintenant, si vous voulez vraiment savoir, j'ai la trouille. Ça va faire un de ces raffuts, mon frère, ça va être salement glauque !

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, HÔTEL GLÓRIA,
SEPT HEURES / MORRO DA BARRIGA,
MATINÉE TRÈS ENSOLEILLÉE.

(Francisco Palmares voit mourir un ange)

Jararaca craint que quelque chose ne se passe ces prochains jours – ou plutôt ces prochaines nuits. Francisco Palmares, lui, n'en doute aucunement. Il a rêvé d'un vers de Ferreira Gullar. *Tous s'attendent à un événement grave.* Malgré le soleil qui entre par la fenêtre et incendie les draps, il se réveille le cœur serré d'angoisse. Il estime cependant que le rêve comme son anxiété ont un rapport avec l'arrivée de Florzinha, la princesse – quand ? – et il essaie de se distraire en nageant une demi-heure dans la piscine.

Um grave acontecimento está sendo esperado por todos./Os banqueiros os capitães de indústria os fazendeiros/ricos dormem mal. O ministro da Guerra janta sobressaltado, a pistola em cima da mesa. Ninguém sabe de que forma desta vez a necessidade se manifestará :se como um furacão ou um maremoto/se descera dos morros ou subirá dos vales/se manará dos subúrbios com a fúria dos rios poluídos. Ninguém sabe./Mas qualquer sopro num ramo/O anuncia. Um grave acontecimento está sendo esperado/ e nem Deus e nem a polícia poderiam evitá-lo.

Tous s'attendent à un événement grave./Les banquiers, les capitaines d'industrie, les agriculteurs/riches dorment mal. Le ministre/de la Guerre dîne en sursautant,/son pistolet posé sur la table.

Cette fois-ci personne ne sait comment les choses/se manifesteront :/ prendront-elles la forme d'un ouragan ou d'un raz de marée,/descendront-elles des collines ou monteront-elles des vallées,/arriveront-elles des banlieues avec la furie des fleuves pollués ?

Personne ne le sait./Mais le moindre souffle dans une branche/ L'annonce.

On s'attend à un événement grave/et ni Dieu ni la police ne pourront l'éviter.

Il sort de la piscine, s'habille avec soin, en blanc de la tête aux pieds, et téléphone à Ernesto. Le vieil homme lui répond avec une voix de fin de fête. Il a dû boire toute la nuit. Francisco lui dit de rester chez lui et de dormir, et il appelle un taxi. Le chauffeur trouve bizarre qu'il veuille aller sur le Morro da Barriga ; il l'avertit des dangers qu'il court dans les favelas.

- Ces nègres ne respectent personne.
- Vous ne l’avez peut-être pas remarqué, mais j’en suis un moi aussi...
- Mais non, voyons, quelle idée ! Vous êtes quelqu’un de bien, vous...

Palmares regrette l’absence du vieil Ernesto. Pendant ce temps, le chauffeur débite une longue tirade contre l’usage des drogues et la décadence du monde. Puis, soudain, il change de sujet :

- Vous aimez les femmes, monsieur ?

Le colonel sursaute.

- Comment ?

– Si vous aimez les femmes, il faut que vous connaissiez celles-ci, dit-il en lui tendant un album de photos. Des blondes, des brunes, des mulâtresses. Elles étudient à l’université, elles sont propres et jolies, n’ont pas de maladies, et la prestation est confidentielle. Je téléphone à la petite, je vais la chercher chez elle et je vous dépose tous les deux dans un bon motel.

Amusé, le colonel feuillette l’album. Il croit reconnaître une des filles, en bikini rouge, sur la plage, à côté de la mer. Il l’observe plus attentivement. Oui, c’est bien Florzinha, avec les cheveux teints en blond (quelle absurdité !) et plus jeune de quelques années. Cela le chiffonne. Il sort du taxi à l’entrée du *morro*. Il gravit lentement les ruelles escarpées, remarquant les gamins armés, postés au coin des rues, en bermuda et casquette sur la tête, certains torse nu, d’autres dans des T-shirts bariolés. A cette heure-là du matin, par un dimanche ensoleillé, un tel déploiement ne lui paraît pas normal. Il est encore contrarié. Pourquoi cela l’ennuie-t-il de découvrir que Florzinha s’offre en bikini aux clients d’un chauffeur de taxi ? Il n’aime pas penser à ce qu’elle fait pour gagner sa vie.

Il voit deux enfants jouer avec des cerfs-volants en papier. Jararaca lui a raconté que jadis le mouvement se servait de ce très antique jouet pour signaler à ses troupes la présence d’intrus. Rien de très original : deux cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, le général chinois Ham Sin se servait déjà de cerfs-volants pour envoyer des messages aux places fortes assiégées. L’invention du téléphone portable a tout simplifié. Francisco n’aime pas l’expression brésilienne de téléphone cellulaire et s’obstine à dire, comme au Portugal et en Angola, téléphone portable. Les trafiquants se servent aujourd’hui de fusées et de téléphones portables. Jararaca estime qu’en cas de besoin, pendant une

incursion de la police, par exemple, on peut se servir de cerfs-volants pour couper les fils électriques, de façon à plonger la favela dans l'obscurité la plus absolue. Certains gamins, dotés d'une authentique vocation pour le terrorisme (il se souvient à nouveau des vers de Lya Luft), enduisent les fils auxquels les cerfs-volants sont attachés d'un mélange de poudre de verre et de cire, ou alors de colle à bois, transformant le jouet ingénu en arme terrible. L'objectif est d'abattre les cerfs-volants ennemis, mais il arrive fréquemment que le fil heurte les lignes électriques et les sectionne. On connaît des cas de gamins mutilés ou même décapités à cause de cela.

Quand il était petit, Francisco aimait bien lancer des cerfs-volants. Un jour, son père l'avait inscrit dans un concours réunissant des élèves de toutes les écoles de Luanda. Le gouverneur présidait le jury. Feliciano Palmares l'avait aidé à construire un énorme cerf-volant avec le drapeau du Portugal. L'enfant était ravi, mais ce fut la catastrophe : son cerf-volant ne réussit pas à s'élever et le petit Francisco passa une demi-heure à le traîner dans la poussière rouge devant la tribune où siégeaient le gouverneur, les directeurs des écoles et du lycée, les autorités militaires et religieuses. Feliciano et ses amis, disséminés dans le public, se tordaient de rire. Finalement, un gros policier blanc sympathique vint le prendre par le bras.

– Ça suffit, mon petit, lui dit-il, je pense que quelqu'un s'est servi de toi pour déshonorer la nation.

Bien des années plus tard, le vieux Palmares avoua avoir saboté le cerf-volant. Francisco se plaît à dire que dès l'âge de six ans il participait à des actions nationalistes en traînant le drapeau portugais dans la poussière du sol.

Des gens se retournent dans la rue pendant qu'il gravit la colline et le regardent passer. Un grand nègre habillé comme pour un défilé de mode n'est pas un spectacle courant ici. D'ailleurs, partout au Brésil, Francisco Palmares s'amuse de la surprise qu'il provoque. Il n'est monté sur le *morro* que deux fois, une en compagnie du général Catiavala et l'autre avec Jararaca. Il n'aime pas la misère. Un garçonnet habillé en ange le dépasse en courant, agitant dans l'air ses petites ailes en papier, comme s'il volait. Francisco a presque atteint la maison de Jararaca lorsqu'un grand gars maigre l'intercepte.

– C'est toi, Palmares ?

Des yeux de crapaud. Une épaisse tignasse de rastafari, tellement touffue que les dreadlocks les plus longues lui arrivent jusqu'à la taille. Francisco confirme d'un signe de tête. Le gars explique que Jararaca l'a envoyé le chercher :

– Le chef est sur la place, en train de préparer la fête.

Il le conduit à travers un labyrinthe de rues. Dans certaines, deux hommes ne peuvent passer côte à côte. Le colonel comprend pourquoi la police évite de monter jusque-là de nuit. Les zones les plus labyrinthiques de la favela sont pratiquement inexpugnables. Les maîtres du lieu ont toujours l'avantage.

– Cela fait combien de temps que vous cultivez cette chevelure ?

Le gars rit :

– Cinq ans.

Certains jeunes de la zone sud¹⁹, fatigués d'être des blancs, se servent d'une crème spéciale à base de graisse de mouton pour se fabriquer une tignasse semblable à celle-ci. Un effort bien inutile.

– Tu sais, mec, l'homme est né là-bas, en Afrique. Au début, il n'y avait que des noirs sur la terre. Après, quelque chose a mal tourné et les blancs sont apparus, une race dégénérée, avec des cheveux faiblaris, une peau si fragile qu'elle ne supporte pas le soleil.

– Tu travailles ?

– Je suis musicien. Je suis un des soldats de ce *morro*. Les bourgeois ne nous respectent que si nous avons un revolver à la main. C'est la loi ici, mec, la loi du démon. Je m'appelle Jacaré.

Sa façon de parler, en bougeant les mains et le torse avec des ondulations agréables, d'adoucir les mots, rappelle celle des gens de Luanda. Francisco se sent de retour dans son pays et il en est presque ému – bon sang, ce peuple lui plaît vraiment. L'autre remarque le trouble du colonel :

– Ça va pas, mec, t'es crevé ?

Jararaca l'attend sur une petite place qui surplombe un escarpement profond, un endroit étrange, presque invraisemblable.

– Des endroits comme ça, lui dit Francisco Palmares, des endroits difficiles à imaginer, je pensais qu'il n'y en avait qu'en Angola.

Jararaca est en compagnie d'un homme roux, avec des lunettes cerclées d'écaille de tortue et une longue barbe hirsute. Il est le seul à rire.

– Je comprends ce que vous voulez dire.

Il lui tend la main :

– Je connais l’Angola.

C’est comme si le monde finissait là, abruptement, car Dieu avait manqué de matières premières pour continuer son œuvre. Il faudrait y apposer un écriteau :

“Attention : Monde en construction.”

Il y a un manguier touffu, des maisons, un mur en pisé, et ensuite, abruptement, le sol disparaît. Au loin, par-delà l’abîme, on aperçoit la ville, l’autre ville, avec ses immeubles tristes, les collines arrondies se dédoublant dans diverses gradations de bleu. L’homme qui connaît l’Angola est prêtre. Il a travaillé deux ans à Luanda à un projet d’aide aux enfants démobilisés par l’armée du gouvernement.

– C’est bien triste ce qu’on a fait à votre pays ! déclare-t-il.

Francisco Palmares se sent accusé, mais préfère garder le silence. Jararaca est heureux. Il montre les enfants autour d’eux.

– On dirait pas qu’on est au ciel ? J’ai jamais vu autant d’anges ensemble.

Des anges noirs et mulâtres, vêtus de blanc, avec des petites ailes en carton fixées dans leur dos. Quatre hommes sortent d’une église minuscule en portant sur leurs épaules un brancard avec une statue de saint Sébastien. Anastácia prend des photos. Euclides va et vient avec un magnétophone, en interviewant les populations. Tout le monde est en blanc. Un petit orchestre suit le brancard : deux jeunes gens soufflent dans des trombones, un vieux joue de la clarinette, une fille avec des cheveux crépus coupés très court et oxygénés tape sur un tambour. La procession avance lentement. Des pétards éclatent. Francisco Palmares voit Jararaca passer en courant et doubler le cortège, téléphone collé à l’oreille. Il crie quelque chose au prêtre. La procession s’arrête. La musique cesse. Dans le silence subit, le soleil resplendit dans le ciel avec une fulgurance encore plus intense. Des pétards recommencent à éclater. Des coups de feu. Francisco Palmares distingue nettement l’abolement sec d’une AK-47. Maintenant, c’est le chaos. La foule se disperse dans une grande bousculade, priant à haute voix, braillant des insultes. Le colonel se colle contre un mur, fait craquer ses doigts, cherche Euclides parmi les gens qui fuient. Il doit le sortir de là, bon sang, il doit absolument le sortir de là. Jararaca surgit à côté de

lui, hors d'haleine, un pistolet dans la main gauche. Il se baisse et sort d'un étui attaché à sa cheville droite un revolver de calibre 38. Il offre l'arme à l'Angolais :

– Tiens, je veux voir si tu es un homme, mon frère. On dit que tu es un dur. On dit que tu es une fine gâchette. Je veux voir ça. Je veux voir si tu es aussi féroce que ça.

Francisco Palmares refuse :

– Non ! Ce n'est pas ma guerre !

Jararaca lui met le revolver sous le menton et appuie pour le forcer à relever la tête. Francisco Palmares ferme les yeux, étourdi par le soleil et par l'évidence de la mort. Le bandit lui souffle dans l'oreille :

– Si, mon frère ! Cette guerre, c'est aussi la tienne, tu captes ? Tu dois simplement choisir ton camp.

Il le lâche et disparaît. Le colonel ouvre les yeux. Un ange passe près de lui dans un vol court, essayant de sauter par-dessus un mur, et il est atteint dans le dos. Francisco Palmares voit les ailes se détacher, le petit corps tomber et rouler, le sang gicler sur le mur et recouvrir une inscription,

“le peuple des favelas veut être citoyen.”

Il brandit le .38 et tire.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA, APPARTEMENT
DE JORGE ET BÁRBARA VELHO.
NUIT DU VENDREDI.

(la grande panne d'électricité)

Jorge Velho remplit le verre de bière, se carre sur sa chaise, boit à petites gorgées en contemplant la nuit constellée. Le liquide lui aussi est noir et plein d'étoiles. Il a l'impression de boire la nuit. Il aime la bière brune. En général, les Brésiliens préfèrent les blondes. D'ailleurs, le Brésil a inventé un nouveau type de femme – la blonde avec des fesses de négresse, c'est-à-dire la mulâtresse aux cheveux teints en blond. Jorge Velho, lui, penche plutôt pour le modèle original, mais cela provoque un certain étonnement dans le milieu bourgeois où il gravite.

“Tu es vraiment à moitié portos”, se lamentent certains de ses amis sans cacher leur déplaisir. Jorge assume : “Oui, c'est vrai, mon père était un robuste Portugais du Nord, de Viana do Castelo, et effectivement il a toujours eu un penchant pour les mulâtresses. Ma pauvre mère en a pas mal souffert.”

Une rafale sèche – une AK – le distrait de ses pensées. Bárbara surgit sur le balcon. Elle sourit nerveusement :

– Rue Barão da Torre, septième fusillade à gauche.

C'est ainsi qu'elle indique d'habitude leur adresse à ceux qui viennent les voir. Ils habitent dans cet immeuble depuis quinze ans et ils ont toujours entendu des coups de feu. Des rafales sporadiques. Néanmoins, ces derniers mois, la situation s'est beaucoup aggravée, surtout pendant les constantes coupures d'électricité. Les gens sont révoltés. Personne ne comprend comment un simple manque de pluie, dans un pays traversé par tant de fleuves, et parmi eux quelques-uns des plus abondants de la planète, peut justifier l'effondrement de tout le réseau hydroélectrique. On entend de nouveau des

coups de feu. La colline se détache nettement sur l'abîme étoilé de la nuit. Un corps dense et dangereux. Jorge s'efforce de tranquilliser son épouse :

– Il y a deux semaines... je crois qu'à ce moment-là tu étais à São Paulo, à un congrès quelconque avec tes noirs en lutte pour sauver la race... Bon, il y a deux semaines j'ai reçu la visite du général Weissmann. Tu te souviens de lui ? Ce type connaît un peu la balistique. Il m'a garanti qu'aucune balle tirée du *morro* ne peut arriver jusqu'ici.

Bárbara s'approche de lui. Elle lui retire le verre de la main et s'assoit sur ses genoux. Elle l'embrasse.

– Le général Weissmann, mon amour, aimerait bien que les balles arrivent jusqu'ici. Tu sais ce qu'il a dit hier au *Diário do Rio* à propos des événements du Morro da Barriga ? Il pense que l'armée devrait rentrer dans la favela et fusiller tous les noirs, les uns après les autres, qu'ils soient liés ou non au trafic. Il pense que le problème du Brésil vient de ce qu'il a été colonisé d'abord par les Portugais, puis immédiatement après par les Africains. Il pense que les esclaves auraient dû être rapatriés en Afrique après la *Lei Aurea*²⁰. Il pense que les Allemands sont les seuls à pouvoir encore sauver le pays. Il pense, et il n'a pas honte de le dire, qu'Hitler était un héros.

– Non, pas ça. Ce n'est pas vrai. (Jorge Velho attire la tête de sa femme sur sa poitrine et lui caresse les cheveux.) Ce sont des bobards. Weissmann est juif. Moi non plus, je ne l'aime pas. Je pense qu'il est fou. Mais il a du pouvoir, tu sais ? Il jouit d'un grand prestige parmi les militaires. Le Président ne sait que faire avec lui.

– Qu'est-ce qui va se passer ?

– Sur le Morro da Barriga ?

– Exactement.

– J'ai appris que Jararaca a convoqué une conférence de presse demain après-midi.

– Jararaca ? Il en a du culot, ce négro ! Qu'est-ce qu'il veut ?

– Ce gars est malin. Il va essayer d'exploiter le massacre en sa faveur. Maintenant, laisse-moi te dire que les gamins de Jararaca se sont battus comme des lions, nous avons perdu sept hommes dans cette folie. Les gens racontent qu'il y avait même des mercenaires angolais dans le camp des bandits, tu crois que c'est possible ?

– Des mercenaires angolais ? Ça ne tient pas debout !

– Écoute, nous savons qu’il existe réellement une connexion angolaise avec le trafic. Nous soupçonnons que des officiers angolais vendent des armes de guerre aux trafiquants. Ils échangent des armes contre de la cocaïne. Mais nous ne disposons pas encore de suffisamment de preuves, sans compter qu’il s’agit d’une affaire très délicate, qui implique des pays amis, l’Itamarati²¹, bref c’est le diable. A propos, tu sais où habite cet Angolais, un monsieur du meilleur monde, comme dirait monsieur mon père, avec qui nous avons dîné il y a quelques semaines ?

– Francisco Palmares ?

– Oui, tu as une bonne mémoire, tu l’as revu ?

– Quel lien Francisco peut avoir avec ton histoire ? Oublie tout ça, mon amour. Viens, allons à la piscine...

– Et les jumelles, princesse ?

La femme sourit.

– Elles passent le week-end dans la maison de campagne de maman. Elles ne reviendront que dimanche après-midi.

La fusillade continua toute la nuit et ni l’un ni l’autre ne s’en aperçut. Le lendemain matin Jorge Velho trouva une balle sur le balcon, mais il ne découvrit sur les murs aucun signe de l’impact. La mer étincelait en arrière-plan, magnifique, dans un déversement exagéré d’azur.

RIO DE JANEIRO, HÔTEL GLÓRIA,
SAMEDI APRÈS-MIDI / SALON DE THÉ
COLOMBO, CEPENDANT QU'UNE EAU
SOMBRE TOMBE SUR LA VILLE.

(Rosa change de peau)

Francisco Palmares assiste seul, dans sa chambre, au reportage à la télévision. Quand il est terminé, il se lève et ferme la fenêtre.

– Merde alors !

Tout ça ressemble à un cauchemar. Il allume la lumière de la boîte en cristal où dort la tarentule. Rosa, l'énorme *Theraphosa blondi*, vient de muer. L'enveloppe précédente est abandonnée sur le sable, comme un manteau hors d'usage. Francisco aimerait bien faire de même. Il a peur d'être reconnu quand il sortira dans la rue. Il craint que la police ne vienne le chercher à l'hôtel et l'emmène dans une de ces prisons infernales, avec cinquante prisonniers ou plus par cellule, où les détenus s'entretuent et se violent mutuellement pour un oui pour un non. Il remplit le vaporisateur d'eau fraîche et en asperge l'animal. Les tarentules de cette espèce ont besoin d'une atmosphère très humide. Il voudrait se débarrasser de son corps, le laisser étendu sur le lit, vide et inutile, réapparaître devant la société avec une nouvelle peau, un visage inédit, complètement inconnu. Le lendemain matin, une des femmes de chambre trouverait sa peau, ombre légère et soyeuse se détachant sur la ferme splendeur des draps. Comment réagirait-elle ? Elle ne s'étonnerait peut-être pas. Qui sait, elle se contenterait peut-être de jeter à la poubelle l'étrange dépouille. Les femmes de chambre de l'hôtel Glória sont habituées aux excentricités des clients. L'une d'elles, une fille pâle aux longues tresses noires qu'il appelle affectueusement Blanche-Neige, apporte souvent des cafards et des sauterelles vivantes pour nourrir Rosa. Elle est la seule à ne manifester aucune répugnance pour Rosa.

– Sainte Vierge ! soupira-t-elle quand elle la vit pour la première fois. Qu'elle est belle !

Le colonel se souvient d'une phrase de Jean-Henri Fabre, dans ses *Souvenirs entomologiques* : "Il y a de la beauté en toute chose. Ce qu'il n'y a pas toujours, ce sont des yeux capables de la voir." Un matin, pendant que Blanche-Neige faisait le lit, Francisco l'attrapa par derrière, par ses longues tresses, attira vers lui son visage et l'embrassa sur la bouche. Elle ne résista pas. Elle avait de longues jambes musclées et la courbe parfaite de ses fesses resplendissait dans la douce clarté de la chambre. Il y eut d'autres baisers après celui-là et peu à peu une complicité d'anciens amants s'instaura entre eux. Cependant, Francisco avait le sentiment désagréable que la jeune fille s'intéressait beaucoup plus à la tarentule qu'à lui. Il pense à cela pendant qu'il prend le téléphone et compose un numéro.

– Où es-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette folie ?

Euclides n'est pas étonné. Il rigole :

– Tu m'as vu à la télé ? Tu m'as trouvé bien dans mon nouveau costume ? Je l'ai fait faire chez un vieux tailleur italien, sur le Largo do Machado. C'est de plus en plus difficile de dénicher un bon tailleur. Cela vous donne toute la mesure de la dégradation des valeurs et des coutumes aujourd'hui. Les gens s'habillent tous démocratiquement mal.

Sa voix légèrement efféminée l'agace. Il l'avait cherché partout au milieu de la fusillade. Il s'était finalement frayé un chemin arme au poing, avait dévalé toute la favela, jeté son pistolet dans un jardin et, après avoir parcouru à pied un bon bout de chemin sans trouver le moindre taxi, il avait téléphoné à Ernesto. Le petit vieux l'avait repêché trente minutes plus tard dans un caboulot sombre où il en était déjà à sa deuxième bière, pendant que les rues se remplissaient de policiers et de sirènes.

– J'ai à peine remarqué le costume. J'avais bien d'autres chats à fouetter. Tu n'aurais pas pu te tenir loin des journalistes ?

– Moi ? Mais moi aussi, je suis journaliste. Je fais mon boulot. En revanche, j'ai l'impression que toi, tu devrais entrer dans la clandestinité. Tous les journaux font état de la participation de mercenaires angolais à la guerre des *morros*. Les gens sont excités. Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Une rechute ?

– Ce n'est pas ma faute. Jararaca m'a fourré une arme dans la main, et tout de suite après ces fichus flics sont apparus, ces chiens tueurs, courant et tirant, mitraillant à tort et à travers, abattant tout ce qui bougeait, on aurait dit des fous ou des drogués, ou les deux en même temps. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Je me suis défendu, j'ai riposté, n'oublie pas que j'ai été formé pour ça. Je suis un bon tireur. Et là-bas, sur le *morro*, qu'est-ce qu'on raconte ?

– Eh bien, sur le *morro* tu es un héros, évidemment. Toi et Catiavala. La police est décontenancée, elle essaie de faire le tri entre les racontars et les dénonciations bon teint, et de plus elle semble avoir peur de creuser cette affaire. A mon avis, le gouvernement ne veut pas mettre en péril les intérêts du Brésil en Angola.

– Et cette histoire de Commandement nègre ? Qui a eu cette idée désastreuse ? C'est toi, évidemment, c'est comme si tout ça portait ta signature. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?!

– Tu avais disparu, colonel. J'ai téléphoné à ton hôtel et je ne t'y ai pas trouvé. Je t'ai appelé sur ton portable et il était éteint. J'ai pensé que tu étais retourné à Luanda. Ç'aurait été une attitude intelligente. D'ailleurs, à propos, je ne pense pas qu'il soit très judicieux de poursuivre cette conversation au téléphone.

Le journaliste a raison. Par les temps qui courent, aucun téléphone n'est sûr. Francisco regarde sa montre. Elle est arrêtée. Il demande l'heure à son interlocuteur. Cinq heures de l'après-midi. Florzinha a laissé son pyjama sous l'oreiller. Elle le laisse toujours maintenant. Qui plus est, elle n'accepte plus de recevoir de l'argent pour leurs ébats amoureux. Le colonel se souvient de son corps, dans la chambre du motel, luisant comme du métal, reflétant la lumière noire qui tombait du plafond. Ils étaient restés trois nuits et trois jours dans cette cage de luxe, batifolant entre les draps, mangeant, regardant la télévision. La jeune fille sentit que quelque chose s'était passé.

– Tu t'es fourré dans une sale affaire, pas vrai, mon chéri ?

Elle regarda attentivement tous les reportages concernant la guerre sur le Morro da Barriga.

– On raconte qu'il y avait des mercenaires angolais, t'as entendu ça, beau brun ?

Puis, avec un petit rire soupçonneux :

– T’es pas un mercenaire, au moins ?

Au bout de trois jours, Francisco prit son courage à deux mains et retourna à l’hôtel. Il était déboussolé. L’hôtel était sa maison. Là, étendu sur son lit, il réfléchissait plus facilement. Il ne se décida à téléphoner à Euclides qu’après l’avoir vu, très emprunté dans un costume en lin écru, devant la table où pérorait Jararaca.

– Alors, on se voit dans mon café préféré, à six heures pile.

Francisco aime bien manger légèrement dans le salon de thé Colombo. Euclides le sait. La police aussi peut-être. Le colonel enfle une chemise en authentique soie chinoise, un batik discret, avec des dessins noirs sur un fond crème. Il l’a achetée à Paris, lors du dernier Noël. Il étrenne des chaussettes noires, avec des souliers de la même couleur. Si on l’arrête, au moins il sera élégant. Il se souvient du vieux Feliciano Palmares : *“Aucun ruffian ne s’attaque à un homme bien mis.”* Il aimerait bien que le vieux ait raison.

(le Commandement nègre)

L’après-midi s’est rafraîchie. Une eau sombre flotte au-dessus de la ville. Le tumulte urgent de la foule qui se coudoie dehors parvient jusqu’à eux, en même temps que la brise humide. Des dames prennent le thé, bien droites, visage tiré, débarrassé de toute ride, avec un léger sourire dépourvu d’expression. Les femmes de la bourgeoisie de Rio se ressemblent toutes. On raconte l’histoire d’un type qui fait la connaissance de deux amies et qui pense qu’elles sont sœurs :

“Vous êtes jumelles ?” leur demande-t-il. L’une d’elles, un peu gênée, avoue : “Non, nous ne sommes même pas parentes – nous fréquentons le même chirurgien esthétique.”

Euclides commande un chocolat chaud.

– Si un jour, tu entends dire que l’avion dans lequel je voyageais est tombé et que tous les passagers sont morts sauf un, débouche une bouteille de champagne et célèbre l’événement, j’ai l’habitude d’être l’unique survivant.

Il rit. Ses éclats de rire explosent comme de joyeux éclairs colorés dans l’atmosphère sombre du café. Une dame pose sa tasse sur la table et le regarde avec rancœur. Elle dit à l’amie en face d’elle à voix basse, mais suffisamment haut pour que les deux Angolais l’entendent :

– Je suis sûre que ces deux-là ne sont pas brésiliens !

Le journaliste l'ignore :

– Les gens de petite taille courent moins de risques dans une catastrophe, car, évidemment, leur surface exposée est moins grande. Dans le cas d'un tremblement de terre, par exemple, un type comme toi a cinquante pour cent de plus de probabilités d'être blessé que quelqu'un comme moi. Dans l'hypothèse d'une fusillade, mes chances de survivre sont encore plus grandes.

Il raconte qu'il s'est borné à rester immobile, près de l'église, pendant que les balles dansaient dans un éblouissement autour de lui. Cette nuit-là, il n'est pas retourné à la pension Esperança et la suivante non plus, ni celle d'après. Il a dormi sur le *morro*, ou s'y est endormi, pendant toujours très peu de temps et en sursautant, répartissant son sommeil entre différentes maisons. Il a enregistré des témoignages, participé à des discussions, aidé la communauté à dire adieu à ses morts, poussé par la révolte et par la certitude d'assister à un moment historique. Il a interviewé Jararaca. Il l'a entendu défendre la création d'un commandement unifié, d'un front des armées du trafic, et prendre publiquement la défense des noirs opprimés des favelas. Le Commandement nègre, toutefois, n'est qu'un nom. Jararaca n'a pas réussi à convaincre les chefs du Commandement Vermelho, Rouge et du Troisième Commandement de participer à cette aventure. "Le crime, c'est le crime, la politique c'est la politique", avait rétorqué un des trafiquants, incarcéré dans la prison de Bangu, quand Jararaca lui avait téléphoné. Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il menait cette vie-là pour s'enrichir (un objectif honnête) et non dans le but absurde de soulever les masses populaires et de prendre la tête d'une révolte armée.

"Dans ce pays, avait-il dit, un noir avec du fric devient un blanc. Oublie cette histoire de guerre des races, mec, tu es noir seulement si tu le veux bien."

Euclides raconte tout cela avec passion. Francisco Palmares est déconcerté. Il avait imaginé tout cela. A présent, pourtant, il se sent dépassé par la réalité.

– Ce n'était pas ce que tu voulais ?

Les yeux du journaliste s'enflamment. Rire goguenard. Le colonel ne sait que répondre. Il a toujours été un spectateur, du moins depuis l'accident sur l'île, même quand de temps à autre c'est à lui de jouer le rôle principal. Pendant l'attaque du Morro da Barriga par les forces de police, par exemple, il n'a éprouvé aucune émotion. Il s'est vu lui-même, arme au poing, se frayant un

chemin comme s'il était assis tranquillement dans un cinéma ou dans sa chambre à l'hôtel Glória, en train de jouer à un jeu vidéo. Euclides lui tend une petite chemise cartonnée.

– Ce sont des coupures de presse. Certaines parlent de toi.

Francisco sort les articles de la chemise. Le journaliste a pris soin de souligner certains passages. Il lit. *La police recherche des mercenaires angolais impliqués dans la guerre des anges*. La guerre des anges ? Euclides explique que six des garçons qui ont été tués participaient à la procession. Lui-même a pris des photos des corps. Une des images, publiée par le *Diário do Rio*, montre un ange noir, ailes éployées, couché au fond d'un ravin. Francisco lit des phrases ici et là dans d'autres journaux. *Un des policiers qui a participé à l'assaut du morro a déclaré à notre reporter qu'il avait vu un grand noir, vêtu avec élégance, assassiner de deux coups de feu à bout portant un des agents. Le policier, qui a demandé à ne pas être identifié, affirme que ledit individu, sûrement un militaire, criait des instructions aux bandits avec un fort accent portugais.*

– Moi ? Moi, j'ai un accent portugais ?! C'est inimaginable ! Ces mecs sont des crétins finis ! Ils sont incapables de distinguer une prise électrique d'un groin de cochon.

Euclides sourit, amusé.

– Bon, au moins ils t'ont trouvé élégant.

– Et maintenant ?

– Maintenant ? Soit tu retournes à Luanda, soit tu assumes ton rôle dans cette aventure. Tu n'as pas d'autre choix.

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
DEUX HEURES DU MATIN.

*(en navigant sur le **Titanic**)*

Anastácia ouvre une petite boîte métallique, sépare soigneusement les fibres sombres, les enroule dans un fin papier de soie. Elle allume la cigarette, tire une bouffée et l'offre à Jararaca. L'homme refuse.

– Tu devrais pas fumer ce truc.

Anastácia tousse, rit.

– Qu'est-ce que tu racontes, mec ?! Tu vends de la cocaïne, tu vends de l'herbe et tu cherches des crosses au consommateur ?

– J'ai commencé à vendre de la cocaïne parce que je voulais gagner du fric. Mais aussi parce que c'était une façon de combattre les blancs, tu captes ? Je me sers de la drogue pour détruire le système. Je suis un bandit, c'est vrai, je vends de la cocaïne. Si j'étais un bon noir, je vendrais des gâteaux à la noix de coco. Mais je suis un bandit avec des préoccupations sociales.

– A quel moment tu t'es rendu compte de la distance sociale entre le *morro* et l'asphalte ?

– Tu t'en rends compte tout même, ma jolie petite blanche, quand tu vas chez une dame riche et que ta maman est dona Maria, la bonne à tout faire, la personne qui baisse toujours la tête. Tu vois les autres gamins, les enfants du *doutor*, s'amuser avec des jouets chers. Tu sais avec quoi je jouais, moi ? Avec des canettes de Coca-Cola. Mon oncle ramassait les canettes, leur mettait des roulettes et ça devenait des petites voitures, tu captes ?

– Tu as connu ton père ?

– Mon père était flic. Il a quitté la maison quand j'avais quatre ans. J'en ai plus jamais entendu parler. Les uns disent qu'il est mort. Les autres qu'il est devenu un tueur. C'est pas impossible.

- Qu'est-ce qui n'est pas impossible ?
- Les deux.
- Tu aimerais le rencontrer ?
- Si je le rencontrais maintenant, je le tuerais. Je lui flanquerais une balle dans chaque œil pour tout ce qu'il a fait subir à ma mère.
- Tu le tuerais vraiment ?

Jararaca étreint la femme. Il enfouit le visage entre ses seins. Il pense à son père. Il se souvient de lui, assis sur le pas de la porte, au soleil, caressant son gros ventre. Son père le prenait sur ses genoux :

– Ça va, Cazumbi ?

Il l'appelait ainsi parce que le petit Jesuíno souffrait d'insomnies et qu'il le trouvait parfois en train d'errer dans la maison comme un fantôme. Il était le seul à l'appeler comme cela.

MV Bill chante.

Seja bem-vindo ao meu mundo sinistro/saiba como entrar/droga, polícia, revólver/se não acredita no que eu falo/então vem aqui pra ver a morte de pertinho, para conferir/vai ver que a Justiça aqui é feita à balala sua vida na favela não vale nada/mente criativa, pronta para o mal/aqui tem gente que morre até por um real/e quando a polícia chega todo mundo fica com medola descrição do marginal é favelado,pobre, preto,/na favela corte de negão é careca,/é confundido com traficante, ladrão de bicicleta/está faltando criança dentro da escola,/estão na vida do crime e o caderno é uma pistola.

Sois le bienvenu dans mon univers sinistre/sache comment y entrer/ drogue, police, revolver/si tu ne crois pas ce que je dis/alors viens ici voir la mort de près, viens vérifier/tu verras qu'ici la justice est rendue à coups de pruneaux/ta vie dans la favela n'a aucune valeur/esprit créateur, prêt à faire le mal,/ici il y a des gens qui meurent pour un real/et quand la police débarque tout le monde a les jetons/la description du marginal c'est habitant des favelas, pauvre, noir,/dans la favela la coiffure du négro c'est la boule à zéro/on le confond avec trafiquant, voleur de bicyclette/les enfants manquent l'école,/ils vivent dans le crime et leur cahier c'est un pistolet.

– Il me manque beaucoup, tu sais ?

Ils naviguent enlacés sur le *Titanic*. Anastácia a l'impression que le grand lit vert vogue dans la chambre au gré de la brise. La forêt entre par la fenêtre. Obscure litanie végétale, odeur âcre de fruit mûr, fraîcheur lointaine d'eau gouttant à travers le feuillage dense. La femme tend l'oreille. Elle croit distinguer au milieu des mille bruits ténus de la forêt un appel distant de singes, puis, nettement, le cri aigu d'un hibou. C'est peut-être l'effet de la marihuana. Tout lui paraît plus intense, les couleurs surgissent saturées, les

sons ont des arêtes lumineuses. Le Christ Rédempteur s'illumine soudain en haut du Corcovado. Il leur tourne le dos. Anastácia y voit un mauvais présage.

– Le Christ nous tourne le dos !

– Oui. (Jararaca ne comprend pas pourquoi Anastácia s'effraie de la position de la statue.) Je l'ai toujours connu comme ça, je n'ai jamais vu son visage. Je crois que je ne le reconnaîtrais même pas si je le croisais un jour dans la rue.

La femme rit. Un rire convulsif, exagéré, qui fait trembler le bout de ses seins et qui se répercute au dehors contre le grand rocher noir pour se répandre ensuite dans la nuit immense, la forêt dense, la ville endormie au bord de la mer.

– J'étais contente de te voir à la conférence de presse. Je me suis sentie très fière. Mais j'ai peur aussi. Tu es sûr que personne ne t'a suivi jusqu'ici ?

– Je peux pas en être sûr, ma jolie petite blanche. Dans la vie que j'ai choisie de vivre, chaque jour nouveau est un jour de gagné, une bénédiction. Mes deux frères ont été assassinés avant d'avoir vingt-cinq ans. Mes camarades, mes amis d'enfance sont déjà tous morts. Je suis un peu plus prudent et c'est pour ça que je suis encore en vie. Ça fait plusieurs années déjà que je fais mentir les statistiques. Les flics me recherchent, sûr et certain, mais ils pensent que j'ose pas sortir du Morro da Barriga.

Les yeux en amande du bandit brillent dans la pénombre. Anastácia l'enlace, s'enroule à lui, blottit sa tête au creux de son épaule.

– Ma place est ici.

Elle se souvient de l'Accident et pour la première fois elle ne ressent pas de souffrance, ni de honte, ni de remords. Ce jour-là, il était arrivé à la maison plus tôt, sans prévenir, avec un énorme bouquet de roses rouges, cinquante-deux exactement, car c'était son anniversaire à lui et cette brute aimait les roses. D'ailleurs, elle aurait dû se méfier dès le début, quand pour la première fois il lui avait dit qu'il aimait les roses. Quelle sorte d'homme aime vraiment les roses ?

Jararaca lui caresse la tête.

– T'as pas l'air de très bien connaître la vie.

Elle sourit. Elle oublie l'Accident.

– Tout ce que je sais, je l’ai appris dans les livres. Pendant longtemps, je n’ai pas vécu, je ne faisais que lire. Je me suis construite dans la littérature.

La sonnette de la porte déchire le silence de la nuit avec une stridulation aiguë. Anastácia sursaute. Elle sort du lit, enfle une chemise. Jararaca l’attrape par le bras.

– T’attends quelqu’un, ma jolie petite blanche ?

– A cette heure-ci ? La dernière personne que j’ai laissée entrer à une heure comme ça, c’est toi, et regarde ce que ça a donné !

– Ouvre pas !

– Je ne vais pas ouvrir. Je veux savoir qui c’est...

Anastácia se dirige vers la cuisine et soulève l’interphone. Une voix capable de séduire des serpents, grave et calme, susurre dans son oreille.

– Dites à Jararaca que Jorge Velho est en bas. Dites-lui que je suis venu seul et sans arme. Dites-lui que je veux seulement lui parler. Je peux monter ?

Anastácia connaît ce nom, mais ne se souvient pas d’où elle l’a déjà entendu. Jararaca est en caleçon devant elle. Il tient un pistolet des deux mains. Elle pose l’interphone. Elle lui saisit les poignets et l’oblige à abaisser son arme. Elle tremble.

– Jorge Velho, tu sais qui c’est ? Il dit qu’il est venu seul et sans arme. Il dit qu’il veut seulement te parler. Qu’est-ce que je fais ?

Jararaca la regarde, indécis.

– Le commissaire ?! Je suis dans la merde, ma jolie petite blanche ! Je suis vraiment dans la merde jusqu’au cou !

Il se précipite dans la chambre, enfle son pantalon, sort un autre pistolet d’un sac et le coince dans sa ceinture. Il est très calme quand il revient dans la cuisine. Il embrasse la femme avec douceur.

– Ce type est un fil électrique dénudé, un poignard tiré, mais il a la réputation d’être honnête. Dis-lui de monter et après va dans la chambre et enferme-toi là-dedans. Sors pas si t’entends que ça pète. Sors pour rien au monde. Sois tranquille, ma lumière, tout se passera bien.

Il lui donne un baiser.

– Je t’aime, ma jolie petite blanche.

Elle secoue la tête.

– Je reste. Tu n’as pas encore compris ? Je suis de ton côté. Je veux être toujours de ton côté.

(un pacte social)

Jorge Velho entre, paumes ouvertes, placées à hauteur des épaules. Anastácia trouve cela un peu ridicule. Cela lui fait penser à un western.

– Je ne porte aucune arme. Vous pouvez vérifier.

Jararaca place son pistolet contre la nuque de Jorge Velho.

– Qu’est-ce que vous voulez ?

Le commissaire abaisse les bras. Il porte une chemise couleur de terre rouge et un pantalon en coton blanc. Une petite boucle d’or brille à son oreille droite. Sa voix, calme et profonde, presque douce, ne laisse percer aucune peur.

– Je veux seulement bavarder. Nous ne pouvons pas le faire d’égal à égal, évidemment, car moi, je défends la loi et vous, vous êtes un bandit. Moi, je suis supporter du Vasco, vous du Flamengo. Mais nous sommes tous deux brésiliens, n’est-ce pas ? Nous pouvons bavarder.

Jararaca ne sait que faire de son pistolet. Il le fait passer d’une main dans l’autre. Il finit par le poser sur la longue table sur laquelle Anastácia travaille habituellement et fait signe à Jorge Velho de s’asseoir sur une des chaises.

– Ma jolie petite blanche, ferme les fenêtres, s’il te plaît. Ferme tout. Ils ont peut-être posté des tireurs dans la forêt.

Le commissaire s’assied. Il sourit, flegmatique.

– Je suis venu seul. Personne ne sait que je suis ici. Pas même Bárbara, ma femme.

– Vous m’avez suivi ?

– Non. J’ai imaginé que vous étiez ici et je suis venu. Pure intuition.

Anastácia ferme les stores. Elle se dirige lentement vers sa table de travail et s’empare du pistolet. Elle le braque sur la poitrine du commissaire.

– Intuition. Un mot curieux. Il vient du bas latin et signifie image reflétée dans un miroir. Le saviez-vous ?

Jararaca prend peur.

– Lâche ce flingue, mon amour. Tu sais pas te servir d’une arme.

– J’en sais assez. Je sais, par exemple, que si j’appuie ici, sur ce truc, un flic meurt. Vous n’avez pas vu ça dans votre miroir magique, commissaire ?

L'intuition, c'est l'affaire des femmes. Elle est le résultat de milliers d'années sans penser, disent les machistes. Qu'en pensez-vous ?

– Tu as raison, fillette. Peut-être qu'intuition n'est pas le terme juste. En réalité, j'ai deviné que Jararaca serait ici. Un petit oiseau m'a dit qu'une célèbre artiste plastique s'était mise à fréquenter le Morro da Barriga. Des jeunes filles comme vous, de bonne famille, nées dans des berceaux d'or, sont d'habitude attirées par l'obscurité. Ça n'a pas été difficile de comprendre tout le scénario.

Jararaca retire le pistolet des mains d'Anastácia, il le glisse dans sa ceinture et s'assied tout droit sur une chaise en face du chef de la police. Jorge Velho se caresse la barbe de la main droite. Maintenant qu'Anastácia a fermé les stores, la seule clarté dans la pièce émane de deux bougies timides au pied d'une statue de Nossa Senhora Aparecida. Les deux hommes se dévisagent fixement. Ils sont immobiles, silencieux, pendant que leurs ombres dansent lentement sur les murs. Anastácia allume la lampe du salon. Sous la lumière froide et brutale, d'un éclat sans complaisance, Jararaca semble avoir vieilli de dix ans. Sa peau est terne et abîmée. Il a des cernes profonds et une tristesse ancienne dans ses yeux en amande. Jorge Velho ressent de la pitié pour lui. Il se tourne vers Anastácia.

– Vous aussi, vous avez installé des ampoules de tungstène chez vous pour économiser l'énergie ? Vous, une artiste ! Comme notre ville est devenue laide, mon Dieu, avec cet éclairage de boucherie partout. Même les bars, qui devraient être des lieux sacrés, ressemblent maintenant à des morgues. Je me sens mal sous une lumière pareille, je me sens comme un cadavre, un cadavre prêt pour la dissection.

– Je veux voir votre visage pendant que vous parlez. Je veux savoir si vous mentez.

Jararaca s'impatiente :

– Vous vouliez pas me parler, monsieur ? Eh bien, allez-y.

Jorge Velho sort un cigare de la poche de sa chemise et le montre à Anastácia.

– Je peux fumer ?

– Vous pouvez même fumer un joint, si vous voulez. Chez moi, on est en territoire libre. Ici, chacun fait ce qu'il veut.

– Je n’ai rien contre la marihuana, ma jolie. Celui qui veut fumer de l’herbe, qu’il la fume dans son coin, sans casser les pieds à qui que ce soit. Je pense que toutes les drogues devraient être légales. Ce que je n’aime pas, ce sont les bandits qui font leur beurre avec le malheur d’autrui.

Jararaca hausse les épaules. Il sourit d’un air moqueur.

– Vous êtes évangéliste, commissaire ? Vous êtes venu ici pour me sauver du péché ? Je suis en train de perdre patience. Vous voulez me dire quoi, à la fin des fins ?

L’irritation du trafiquant amuse Jorge Velho. Il demande à Anastácia de lui donner un peu d’eau. Elle va à la cuisine et revient avec un verre et une canette de bière. Le commissaire refuse.

– Merci. Je ne bois que de la bière brune.

Anastácia va chercher de l’eau. Jorge Velho boit lentement. Il prend son temps, il savoure son cigare. La fumée atténuée un peu la crudité de la lumière.

– Vous savez que j’ai connu votre père ? Il était de Pernambouc, n’est-ce pas ? Il passait son temps à fredonner des *modinhas* d’Olinda, des *frevo*s, que sais-je encore. Il a été un bon policier, mais ensuite il s’est fourré dans de sales draps, le jeu...

– Mon père ?! J’ai pas eu de père ! Soit vous dites ce qui vous amène ici, soit vous vous tirez. Ou alors, c’est moi qui me tire. Je suis pas d’humeur à tailler tranquillement une bavette avec vous, compris ?

– Calmez-vous. Si vous voulez faire de la politique, il faudra apprendre à vous dominer. Un homme politique, ça sait avaler des couleuvres. D’ailleurs, je suis venu ici pour vous poser précisément cette question. Vous voulez vraiment devenir un homme politique ?

– Je veux défendre mon peuple.

– Notre peuple.

– Non, mon peuple. Le peuple noir des favelas. Le peuple réduit en esclavage, sur lequel on a craché, qu’on a humilié tout au long des siècles, les victimes du capitalisme colonial.

– Qu’est-ce que c’est qu’un noir ? Mon arrière-grand-mère maternelle était bien noire. Si vous, vous êtes un noir, j’en suis un, moi aussi.

– Vous êtes un noir quand ça vous arrange. J’en ai ras-le-bol de ce genre de discours, tu captes ? Ça n’a ni queue ni tête. Moi, je sais même pas qui était

mon arrière-grand-mère maternelle. Elle était peut-être suédoise. A supposer que c'était le cas, qu'elle était suédoise, vous croyez que je pourrais me balader partout en déclarant que je suis un blanc, vous me trouvez une tronche de Suédois ? Les gars se tordraient de rire.

– Écoute-moi bien, mon garçon, tu es en train de mettre la main dans un guêpier. N'importe qui peut être un bandit. Organiser une révolution, c'est autre chose, de très différent. Les fameux capitalistes que tu aimes tellement insulter, ces bourgeois malfaisants, cette canaille qui déteste le Brésil, là-dessus nous sommes d'accord, ne se soucient pas du sort des trafiquants. Finalement, qui tu es pour ces gens-là ? Un roitelet de favela, un miséreux qui ne leur fait aucune ombre. Si tu ne secoues pas le cocotier, pas de problèmes, ils te laissent ramasser quelques sous. Mais ils ne toléreront pas une révolte d'esclaves. Ça, jamais de la vie. Il y a des hommes dans ce pays, dont tu n'as jamais entendu parler, qui ont plus de pouvoir que le Président José Inácio. Le ministre de la Défense, un fou qui s'appelle Mateus Weissmann, veut envoyer les soldats occuper le Morro da Barriga – tu savais ça ? Et qui est derrière lui, à ton avis ? Mon Dieu, comment peux-tu ne pas comprendre que c'est peut-être le commencement d'une guerre ?

Jararaca l'écoute d'un air grave, le dos bien droit, le regard chaleureux et lumineux. Puis il parle lentement, détachant bien les syllabes, comme s'il expliquait quelque chose dans une langue étrangère et craignait de n'être pas bien compris.

– Une guerre ?! Nous, sur le *morro*, on vit déjà en état de guerre. Ça coûte rien de faire descendre la guerre sur l'asphalte. Soit la bourgeoisie partage avec nous la richesse du pays, richesse que nous avons engendrée, soit nous partageons avec elle la misère à laquelle elle nous a soumis. C'est une question de légitime défense, tu captes ? Je veux voir le sang des blancs, oui monsieur, je veux voir si les blancs ont un sang pareil au nôtre !

Jorge Velho se lève brusquement, place sa paume grande ouverte sur la poitrine de l'autre et pendant un très bref instant il semble être sur le point de le frapper. Il se retourne et assène un coup de poing sur le mur. Jararaca tire le pistolet de sa ceinture. Le commissaire fait valser l'arme d'un coup sec. Il lui saisit le poignet.

– Tu penses que je crois à ta sincérité ?! Tu penses que quelqu'un y croit ? Tu es bouché ! Tu es un bandit bouché. Je ne te donne pas deux mois de vie, mon garçon. On te retrouvera mort sur un tas d'ordures, le corps criblé de balles, et pendant quelque temps on en parlera dans les journaux. Profite bien de ta gloire là-bas en enfer. Elle ne durera pas.

Il se rassoit. Anastácia ramasse le pistolet qui est tombé par terre et le rend à Jararaca. Le commissaire passe une main sur sa barbe. Il fait un grand effort pour se calmer.

– Jararaca, s'il te plaît, ne mélange pas les choses. On va conclure un accord. Tu me donnes les noms des policiers véreux et je te promets que ce qui s'est passé le 20 janvier ne se reproduira plus jamais.

– Oublie ça, mon vieux. Je suis pas une balance.

Anastácia fait face au commissaire. Ses yeux sont pleins de haine.

– Ça suffit maintenant. Vous feriez mieux de vous en aller.

Jorge Velho se lève et se dirige vers la porte. Avant de partir, il se retourne, semble vouloir dire quelque chose, y renonce, secoue la tête et sort.

RIO DE JANEIRO, PENSION ESPERANÇA,
DIX HEURES, PAR UN MATIN CRISTALLIN.

(énorme effervescence dans la classe politique)

“Des anges noirs meurent à Rio.”

Euclides écrit nu, assis à sa table. Il se sert d'un vieux stylo Montblanc rempli d'encre violette et d'épaisses feuilles de papier. Il n'avait pas encore complètement capitulé devant les ordinateurs. Pendant la courte période où il avait travaillé dans un quotidien à Lisbonne, il avait installé sur son ordinateur un logiciel imitant le crépitement des vieilles machines à écrire, y compris le tintement à la fin de chaque ligne. Cela l'aidait à écrire. Depuis son arrivée à Rio, il s'était remis à rédiger ses articles à la main. Il passe ensuite à la librairie Lettres & Expressions, à Ipanema, et monte au premier étage, au café Ubaldo, équipé de trois ordinateurs connectés à Internet. Euclides dactylographie ses articles sur un des ordinateurs et les expédie à Lisbonne.

“Massacre dans une favela à Rio. Des anges noirs meurent.” Il relit le titre à haute voix. Il le trouve bon. Il continue. “Le nombre des enfants tués pendant une incursion de la police sur le Morro da Barriga à Rio de Janeiro le 20 de ce mois s'élève à huit. En plus de ces huit enfants, quatre femmes et douze hommes ont aussi perdu la vie. Les trafiquants, qui disposent d'armes lourdes, ont répondu au feu des envahisseurs pendant deux heures. La police a fini par se retirer en laissant sur le carreau sept de ses agents. C'est le plus grand affrontement qui se soit produit à ce jour dans une favela brésilienne. Jararaca, le chef des trafiquants du Morro da Barriga, a réussi à réunir samedi pour une conférence de presse spectaculaire une dizaine de journalistes, dont deux cameramen. Convoqués par téléphone, les journalistes ont été conduits les yeux bandés depuis une place contiguë à la favela jusqu'à une grande baraque en ruine. Jararaca a accusé la police de corruption et de racisme. D'après lui, l'attaque est un acte de représailles s'expliquant par le fait que son groupe a

refusé de céder aux policiers un certain pourcentage du produit de la vente des drogues. Les trafiquants ont présenté pendant la conférence de presse une vidéo amateur produite par eux-mêmes, dans laquelle on peut voir un groupe de policiers à côté d'une *boca de fumo* (nom donné à Rio à un point de vente de drogues), en train de recevoir de l'argent des mains de deux adolescents armés de mitraillettes. Un des jeunes porte une chemise sur laquelle on peut lire les lettres CV, sigle de Commandement Vermelho, Rouge, gang qui contrôle le Morro da Barriga. La scène a été filmée quelques jours seulement avant que Jararaca ne décide de rompre l'accord informel existant depuis des années avec les policiers corrompus. La conférence de presse donnée par Jararaca provoque une énorme agitation dans la classe politique, en partie à cause de la divulgation de la vidéo et en partie à cause du discours du trafiquant qui s'est proclamé porte-parole de la population d'origine africaine. *L'Afrique a déjà été décolonisée. Il faut maintenant décoloniser le Brésil*, a déclaré Jararaca : *Nous voulons voir les Indiens et les noirs au pouvoir*. Le Président José Inácio a rencontré hier soir le gouverneur de Rio de Janeiro, Pedro de Almeida, et il est quasiment certain qu'ils ont discuté l'éventualité d'une intervention militaire sur le Morro da Barriga. Le ministre de la Défense, le général Mateus Weissmann, a prôné récemment l'idée de lancer ses hommes à l'assaut de la favela. Intervenant dans un programme de grande audience, sur TV Planeta, Weissmann a déclaré que Rio de Janeiro ne pouvait pas continuer à être pris en otage par un groupuscule de criminels. *Le Brésil n'est pas l'Afrique*, a-t-il ajouté. *L'armée est prête à défendre la patrie là où la subversion menace et là où campe la chienlit. Nous n'avons peur de rien*. Le chef de la police de Rio, Jorge Velho, s'oppose vigoureusement à l'intervention des forces armées. Contacté au téléphone par notre journal, il a déclaré qu'il ne croyait pas que l'occupation par la force du Morro da Barriga ou de toute autre favela permette de résoudre le problème du trafic de drogues. *La violence institutionnelle favorise les trafiquants. L'armée a déjà occupé précédemment des favelas et elle n'est pas parvenue à anéantir le trafic ni à réduire la criminalité. Le gouvernement veut-il réellement éliminer le trafic ? Le premier pas consisterait à légaliser la marijuana et la cocaïne. Ensuite nous pourrions utiliser les millions de dollars qui sont dépensés aujourd'hui pour lutter contre la drogue à améliorer l'habitat des favelas et à éduquer les populations*. Le Président José Inácio n'acceptera sûrement pas la

suggestion de Jorge Velho. Mais il ne semble pas probable non plus qu'il écoute le général Weissmann. Sur le Morro da Barriga, contemplant la ville inquiète à ses pieds, Jararaca a de bonnes raisons de se réjouir. Il a gagné la première bataille contre les policiers qui ont tenté d'envahir son territoire. Et il est en train de remporter la seconde, dans les médias, contre le gouvernement légitime du Brésil.

Euclides écrit lentement, sans presque rien corriger, d'une écriture ronde et soignée. Il s'arrête parfois pour regarder le torrent limpide de lumière qui s'engouffre par la fenêtre, se heurte au bleu outremer des murs et se disperse enfin, telle une eau domptée, sur le vaste plancher en bois. Il termine l'article. Il le relit et le signe. Il saute de la chaise et s'allonge au soleil sur un vieux canapé tendu de velours rouge, ses bras courts croisés sous sa tête. Le temps est en train de changer. D'épais nuages noirs courent à présent dans le ciel lumineux. La plupart des gens regarderaient les nuages avec déplaisir. Le journaliste sourit, lui. La beauté de cet instant l'impressionne. Le prodige de ces millions de particules d'eau en suspension dans l'atmosphère. Un fleuve sombre glissant au-dessus de la ville.

Il se lève et va chercher le cahier de Dona Felicidade. Il l'ouvre au hasard et lit :

– Viendront des sauterelles, grosses comme des éléphants et brandissant des armures étincelantes, et les guerriers noirs de Ginga et d'Ekuikui n'auront pas de repos. Adviendront les temps de la ruine et de l'exode. Les branches d'*imbondo* naîtront avec des têtes d'homme au lieu de *múcuas*²², et les têtes chanteront des chansons affreusement tristes, soufflant et soufflant des ombres à la tombée de la nuit. Une obscurité comme on n'en a encore jamais vue s'abattra sur toute chose.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA,
CLUB FRANÇAIS, QUINZE HEURES.

(une chose noire en train de nager dans la piscine)

La petite fille le regarde fixement. Elle a presque sa taille et elle est très blonde, avec une peau diaphane et des yeux couleur saphir, intenses et limpides. Euclides éprouve un vertige, il sent qu'il va plonger dedans comme dans l'abîme d'un profond ciel d'été.

– Vous êtes très petit.

Elle fronce le sourcil. Elle réfléchit un instant.

– Mon papy, il dit que vous êtes un nain. Je veux savoir quelque chose : elle vit dans votre maison ?

Euclides, qui vient de sortir de la piscine, devine que les yeux des autres baigneurs sont fixés sur lui. Il sourit timide-ment :

– Qui ça ?

– Mais Blanche-Neige, voyons !

Un homme appelle la fillette.

– Maria, viens ici.

Elle secoue sa chevelure blonde et légère.

– Papy, il a dit qu'il y a une chose noire qui nage dans la piscine. Vous êtes très noir, c'est vrai. Un monsieur très petit et très noir.

L'homme les rejoint. La soixantaine, grand, épaules larges, crâne rasé, mâchoire carrée. Euclides croit le reconnaître, bien qu'il ne l'ait vu qu'une seule fois à la télévision, dans son uniforme de général, et qu'il soit maintenant en bermuda et porte des lunettes de soleil.

– Je t'ai déjà dit de ne pas parler à des étrangers.

– C'est pas un étranger, papy, c'est un nain, un des sept nains, l'ami de Blanche-Neige.

L'homme prend la fillette dans ses bras. Il étudie Euclides avec une expression de dégoût. Le journaliste lui tend la main.

– Bonjour. Je m'appelle Euclides Matoso da Câmara...

L'autre le laisse avec la main tendue.

– Comment êtes-vous entré ici ?

Euclides sent la moutarde lui monter au nez.

– Je suis venu avec une amie. Et vous-même, monsieur ?

L'homme le regarde avec colère, mais ne répond pas. Il lui tourne le dos et se dirige vers le restaurant. Anastácia Hadock Lobo s'approche d'Euclides en se séchant le dos avec une serviette. Ses cheveux mouillés paraissent encore plus noirs. Ils tombent sur ses épaules et dans son dos, contrastant avec l'éclat clair de sa peau.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Tu sais qui est ce type ?

– Bien sûr. Je vis peut-être dans la lune, mais de temps en temps je regarde quand même la télé. Je lis les journaux. Il s'appelle Mateus Weissmann et il est notre ministre de la Défense, c'est un fasciste, mariée à une dinde richissime, d'une vieille famille de Rio – seule raison pour laquelle on l'a laissé devenir membre de ce club. Le bruit court qu'il a torturé et assassiné des prisonniers politiques pendant la dictature. Il voulait quoi ?

– Il voulait savoir ce que faisait un noir dans la piscine du Club français.

– Il a demandé ça ?! Ah non, l'ordure !

– Ne t'en fais pas, Anastácia, j'ai l'habitude.

– Mais pas moi. Ça ne va pas se passer comme ça. Attends-moi un instant ici.

Anastácia court après Mateus Weissmann. Elle le trouve assis à une des tables sur le gazon, à côté de deux autres hommes à l'allure de militaires. Elle se plante devant eux, mains sur les hanches, son corps entier étincelant de colère. Elle crie :

– Le racisme est un crime dans ce pays, vous l'ignorez ? J'exige que vous présentiez des excuses à mon ami !

Le général retire ses lunettes noires. Il est stupéfait. Ses yeux sont verts et dangereux. Il ressemble un peu à Frank Sinatra. Il a une voix aiguë, dure comme une lame.

– Des excuses ?! Vous savez à qui vous parlez ?
L'homme assis à sa droite le saisit aux épaules :
– Calmez-vous, Mateus. Allons-nous-en.
L'autre, à sa gauche, ajoute en ricanant :
– Oui, allons-nous-en, mon général. Ce club n'est plus ce qu'il était. Pas la moindre couleur noire n'entre chez moi, sauf s'il s'agit de souliers.
Tous trois s'esclaffent.
– Et encore, hein ! dit Mateus Weissmann. Moi, par exemple, je ne mets que des souliers blancs.
Il se lève. Il toise Anastácia dans un silence sombre, laisse de l'argent sur la table, appelle sa petite-fille qui joue sur le gazon et s'éloigne avec ses amis.

(un avion dans la tempête)

Étendu sur une chaise longue en plastique, Euclides semble dormir. A côté de lui, Anastácia sirote un jus d'orange. Ils sont seuls. Un moineau se rafraîchit dans la piscine. De grands immeubles arrogants les épient par-delà les murs du club.

– Quel calme, ici !!
Anastácia acquiesce.
– Un calme cerné de tous côtés par le tumulte.
Euclides ouvre les yeux. Il la dévisage avec curiosité.
– Avoue, dit-il en souriant, tu m'as amené ici *pour épater le bourgeois*, comme dirait feu mon parrain, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que non. Ça ne m'est même pas venu à l'esprit. Tu aimes les piscines. Tu aimes nager. J'ai pensé que ça te ferait plaisir de venir ici. Mon père est membre du club, mais il n'en profite pas. Mon frère non plus. Je suis la seule à le fréquenter de temps à autre, pour nager un peu ou jouer au tennis.

Un homme jeune, musclé, sort des cabines de bain pour hommes, s'approche de la piscine et plonge silencieusement dans la splendeur liquide. Il s'y meut avec des gestes parfaits. L'eau s'ouvre sans bruit à son passage. Euclides le contemple. Il soupire. Il caresse pensivement l'épaisse moustache, encore humide, qui lui retombe sur la lèvre. Anastácia suit son regard :

– Tu es réellement pédé ?
– Oui.

– Ne plaisante pas, c’est une blague. Noir, nain et pédé, c’est vraiment trop. Ça ne peut être qu’une blague.

Euclides lâche un éclat de rire étouffé.

– Je crois que je réussis à être tout ce que Mateus Weissmann déteste. Trois en un : noir, homosexuel et infirme. Maintenant, toi tu me surprends. Je pensais que tu avais moins de préjugés que ça. Ne t’attends pas à ce que je commence à chanter ici, comme le faisait Jorge Ben il y a mille ans, que le noir est beau.

Il chantonne :

Negro é lindo, o negro é amor/Negro é amigo/Negro é lindo, o negro é amor/Negro é amigo/Negro também é filho de Deus.

Le noir est beau, le noir est amour/Le noir est l’ami/Le noir est beau, le noir est amour/Le noir est l’ami/Le noir aussi est enfant de Dieu.

Il se tait. Il essaie de se souvenir du reste des paroles. Déconfit, il secoue la tête. Il n’a pas la mémoire de Francisco Palmares. Il fredonne la mélodie.

– Tu t’en souviens ? Non, tu étais trop jeune, tu ne peux pas t’en souvenir. A l’époque, ça paraissait moins bête. Quant au fait que j’aime les hommes, toi aussi tu les aimes, non ? Je me dispenserai d’énumérer les avantages. Être nain... ça oui, ça me désole... il n’y a rien de romantique à être nain... bien sûr que j’aimerais avoir trente centimètres de plus... mais bon, même ça dépend de la perspective... un jour, à New York, j’ai assisté à un débat à la télévision à propos d’une nouvelle méthode permettant de déceler très tôt si une femme a engendré un enfant atteint d’achondroplasie... c’est le nom de ma maladie. Bon, comme tu le sais sans doute, un couple de nains peut avoir un enfant normal s’il n’hérite ni du père ni de la mère les gènes à l’origine de la maladie. Il sera nain s’il hérite les gènes d’un de ses géniteurs ; il meurt s’il hérite les gènes des deux. Le médecin qui a découvert ça participait au débat ainsi qu’un des dirigeants de l’Association des personnes de petite taille de l’Amérique... Ne ris pas, elle existe vraiment... Le médecin a raconté que de nombreuses femmes avec une achondroplasie le consultaient pour savoir si elles devaient avorter. Il avait été surpris de constater que certaines souhaitaient avorter d’un fœtus sain. Le dirigeant de l’Association des personnes de petite

taille de l'Amérique a défendu cette position. Qu'est-ce qu'un couple de personnes de petite taille ferait d'un géant à la maison ?

Anastácia rit. Elle le regarde avec tendresse.

– Tu es incroyable, tu sais ? Ces derniers mois j'ai beaucoup appris avec toi. J'ai appris à faire face joyeusement à toutes les tragédies de la vie. Tu es mon gourou.

Le journaliste se redresse sur sa chaise. Le soir tombe. A présent la lumière est plus douce, le ciel prend une teinte de cobalt. Un piaillage d'oiseaux dans les palmes des cocotiers se superpose au rugissement nerveux de la ville. Sur les avenues Prudente de Morais et Vieira Souto la circulation est intense. Euclides raconte qu'en 1994 il est rentré clandestinement en Angola via Kinshasa, capitale de l'ancien Zaïre, aujourd'hui Congo, dans un avion pirate au service de la guérilla, pour faire un reportage destiné à un journal portugais. Ils volaient de nuit, très bas, pour tromper les radars. Tous feux éteints. C'était le début de la saison des pluies. L'obscurité entraînait à flots par les hublots – une substance douce, profonde, mystérieuse – et c'était comme s'ils voyageaient sur le dos moelleux de la nuit elle-même. Euclides somnolait déjà lorsqu'un éclair l'a subitement frappé au visage. Aussitôt après il a entendu un fracas terrible et l'appareil a bondi, s'est cabré, s'est complètement tordu dans un grincement de métal tandis que les coffres à bagages s'ouvraient et les valises déboulaient furieusement dans les couloirs. Un nouvel éclair a incendié la cabine et Euclides a vu la frayeur figée des autres passagers – image de l'horreur.

– C'est ça la fin ?

La question avait jailli de sa bouche. Ce n'était peut-être même pas une question. Il ne pensait pas qu'elle avait une réponse. Personne n'avait crié. C'était comme s'il était seul. Alors, un type assis à sa gauche lui avait serré la main avec force.

– Nous allons rire ! ordonna-t-il. Si nous devons mourir, mon frère, il faut que ce soit en riant. De plus, un bon éclat de rire vaut mieux qu'une prière. J'éloigne les tempêtes à coup d'éclats de rire, vous voulez voir ?

Et il rit fort et de bon cœur. L'avion frémit, s'élança en avant brusquement, vainquit la tempête et plongea de nouveau dans l'obscurité et la paix. Euclides se souvient de cet homme, dont il n'a jamais su le nom, chaque fois qu'il traverse une situation difficile.

– Nous autres, Angolais, nous sommes des optimistes. Les pessimistes se sont déjà tous suicidés. (Après quoi, il redevient grave.) Le pessimisme est un luxe des pays heureux.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
DIMANCHE SOIR.

(celui qu'on attend)

Euclides arrive dix minutes avant l'heure. C'est une petite place semblable à tant d'autres dans Rio. Un bout de terrain, avec quelques arbres, coincé entre des immeubles taciturnes. Un vieil homme dans une petite baraque vend des hot-dogs et des boissons. A côté, un autre offre des cigarettes indonésiennes de Bali, des *Gudan Garan*, parfumées à la girofle. Sur un banc, dans l'ombre violette d'un *ipê*, deux adolescents s'embrassent goulûment. L'air est imprégné d'une forte odeur d'oignon, de clou de girofle et de marihuana. Un distrait qui traverserait la place pourrait fort bien ne pas remarquer les soldats du trafic. Pourtant ils se promènent dans le coin, mêlés aux autres jeunes, habillés comme eux de bermudas et de T-shirts bariolés, pour la plupart avec les emblèmes des clubs de foot, en bavardant – la seule différence, c'est qu'ils portent des mitraillettes. Euclides voit arriver le journaliste Pedro Bueno, de TV Planeta, dont il a fait la connaissance quelques mois auparavant pendant la conférence de presse de Jararaca. Grand, le geste décidé, il a une voix si claire, si pleine de lumière et de chaleur que tout ce qu'il dit semble briller. On l'appelle sans ironie l'Ami public numéro un.

– Comment ça va, l'Angolais ? Je suis ravi de vous revoir. Vous venez avec nous ? La *doutora* Bárbara est déjà arrivée ? Jacaré a beaucoup insisté pour que l'interview ait lieu sur le *morro*. Je ne sais pas comment ça va se passer, j'ai une fourgonnette avec le matériel, deux caméras et un technicien du son. Je serai en direct dans exactement une heure et cinq minutes. Vous pensez qu'ils vont nous bander les yeux comme la dernière fois ?

Euclides le salue. L'éloquence, l'enthousiasme de l'autre le troublent. Il le félicite de son élégance :

– Quel beau complet !

Pedro Bueno sourit. Il imite l'accent portugais :

– Complet, mon vieux ? Je ne pensais pas que tu utilisais des termes brésiliens. Je m'attendais à ce qu'un mec comme toi dise *costume* au lieu de *complet*... *chemise de nuit* au lieu de *liquette*, *queue* au lieu de *file d'attente*, *tapette* au lieu de *pédé*, *autobus* au lieu de *bus*. Tu capitules enfin devant le Brésil ?....

– *Complet* se dit *terno* car il vient du latin. Un *terno* est un groupe de trois choses, en l'occurrence des pièces de vêtements : veston, gilet et pantalon. Vous-même d'ailleurs portez un gilet, ce qui devient rare aujourd'hui. Je vous félicite de votre bon goût.

Oui, Jararaca l'avait invité, il lui avait dit que si TV Planeta n'y voyait pas d'inconvénient, il pourrait écrire quelque chose à propos du débat pour son journal. Non, il n'avait pas encore aperçu Bárbara Velho. Quant à les obliger à gravir la colline les yeux bandés, eh bien, ça lui paraissait absurde, lui-même avait déjà visité la favela plusieurs fois, il s'était baladé seul partout, il en connaissait tous les recoins.

Bárbara Velho surgit au même instant, belle comme une bourrasque, elle salue Pedro Bueno avec l'affabilité d'une vieille amie, elle offre à Euclides un large sourire aux dents magnifiques. Bueno fait les présentations :

– Euclides, un journaliste anglais.

– Anglais ? Il y a beaucoup d'Anglais par ici, n'est-ce pas ? Savez-vous que jusqu'aux années 70 le gouvernement interdisait l'immigration en provenance d'Afrique ?

Un garçon fluët, au corps en fil de fer, aux yeux troubles, vieux, qui semblent ne pas lui appartenir, s'approche timidement d'eux. Il se penche et chuchote à l'oreille d'Euclides. Le journaliste lui tend la main.

– Luís Mansidão, bien sûr, vous travaillez avec Jararaca. Jacaré nous attend ?

Pedro Bueno appelle les techniciens et tous emboîtent le pas de Mansidão. Ils forment un groupe étrange : Bárbara Velho dans une robe rouge flamboyante, collier de perles, ongles peints en blanc ; Pedro Bueno, discret, en costume gris ; Euclides, dans une de ses habituelles vestes en lin, coiffé d'un authentique panama, avec un grand nœud papillon doré ; les techniciens

transbahutant caméras, micros et projecteurs et, fermant le cortège, trois soldats du *morro*.

Jacaré les attend à l'intérieur d'un énorme pavillon sportif. Des dizaines d'enfants dansent, tournés vers une scène. Euclides recule, porte les mains à ses oreilles, il sent dans son cœur, dans sa poitrine, le martèlement brutal de la musique. Comme s'il portait autour du cou une broyeuse. Il crie à Pedro Bueno :

– La musique est trop forte.

L'Ami public numéro un ne l'entend pas. Il sourit, hausse les épaules en un geste d'impuissance. Puis il se baisse et lui hurle dans l'oreille :

– Ce boucan de rap est à vous rendre dingue.

Des fillettes de six et sept ans tortillent leur petit corps. Elles portent des pantalons moulants en lycra et sur leur minuscule poitrine enfantine, de minuscules hauts en tricot. Certaines ont les lèvres peintes de rouge carmin et presque toutes semblent connaître par cœur les vers de MV Bill, le Messenger de la vérité :

Não posso ficar de bobeira na pista/na vida que eu levo eu não posso brincar/eu carrego uma nove e uma AK/pra minha segurança e tranquilidade do morro/se pum ! se pam ! eu sou mais um soldado morto/vinte e quatro horas de tensão/ligado na polícia, bolado com os alemão/disposição cem por cento até o osso/tem mais um pente lotado no meu bolso/qualquer roupa agora eu posso comprar/tem um monte de cachorra querendo me dar/de olho grande no dinheiro, esquecem do perigo/a moda aqui é ser mulher de bandido.

Je ne peux pas rester à glander sur la piste/avec la vie que je mène, impossible de m'amuser/je me balade avec un 9 mm et une AK/pour ma propre sécurité et pour celle de la favela/si j'entends boum ! bang ! je suis un soldat mort/vingt-quatre heures sur vingt-quatre c'est la tension/c'est la guerre avec l'Allemand, faut prendre garde à la police/à cent pour cent sur le qui-vive/dans mon sac y a encore un chargeur plein/je peux m'acheter n'importe quelles fringues/et y a une masse de meufs qui veulent que je les nique/à cause de mon fric elles oublient le danger/la mode ici, c'est être femme de bandit.

Jacaré émerge du tohu-bohu avec des lunettes à reflets, ondulant son corps en sueur, secouant sa crinière fantastique, ses dreadlocks dressées comme des serpents. Les gamins armés de mitraillettes l'entourent, fascinés par la fulgurance violente de son discours, par ses certitudes, par le rythme hypnotique avec lequel il secoue son corps. La musique se tait. Pedro Bueno ouvre les bras :

– Jacaré, mon garçon, félicitations. J’ai entendu le disque. Excellent. Ça m’a beaucoup plu.

Le chanteur se plante devant lui, bras croisés :

– Tu veux quoi, toi ?

– Eh bien, voilà, explique Bueno, désarçonné, vexé, sans savoir que faire de ses mains. Nous voudrions profiter du lancement de votre premier disque pour réfléchir au rôle des rappeurs en tant que poètes des banlieues, réfléchir à la violence dans les grandes villes du Brésil, au massacre du 20 janvier et évidemment au problème des noirs.

– Alors, comme ça, tu trouves que les noirs sont un problème ?

– Je n’ai pas dit ça.

Bárbara lui lance un sourire de défi :

– Excusez-moi, mais c’est exactement ce que vous avez dit. Il y a des expressions automatiques qui sont le reflet de toute une attitude mentale. Nos têtes sont colonisées.

Jacaré l’ignore.

– J’ai expliqué que je voulais un journaliste noir, un nègre. Là-bas, à TV Planeta, y’a pas de journalistes noirs ?

L’Ami public numéro un regarde Bárbara d’un air anxieux. Il regarde Euclides. Il s’aperçoit soudain qu’il est le seul blanc ici. Conciliatrice, la sociologue intervient :

– C’est tout à fait juste, Jacaré. Vous avez exposé votre façon de voir. Mais vous avez de la chance, vous savez ? Pedro Bueno est un des meilleurs journalistes de ce pays. Où va-t-on faire l’interview ?

Jacaré hausse les épaules. Il ordonne d’interrompre la fête. Il leur indique la salle au fond :

– Là-bas, ça vous va ?

Sur le mur, il y a une banderole “Commandement nègre” et un drapeau du Club militaire de Luanda – un poing noir brandissant une mitrailleuse, au centre d’une étoile jaune sur un fond rouge. C’est Francisco Palmares qui, pour plaisanter, a offert le drapeau à Jararaca. Il a tellement plu au trafiquant qu’il l’a fait reproduire en plusieurs exemplaires qu’il a éparpillés dans toute la favela. Pedro Bueno approuve le décor. On déniche trois chaises, les techniciens installent les lumières et l’équipement ; vingt minutes plus tard, tout est prêt.

Assis entre Jacaré et Bárbara Velho, le journaliste teste son micro, confirme auprès du studio que tout est prêt et que le direct peut débuter. Il sourit au musicien :

– Vous pourriez enlever vos lunettes ? Vous savez, à la télévision, les yeux eux aussi parlent.

Jacaré a un mouvement de contrariété. “D’accord”, dit-il et il enlève ses lunettes. Ses yeux brillent, striés de sang, rouges comme des braises – un vrai scandale. Pedro Bueno hésite.

– Écoutez, je ne sais pas, si les lumières vous gênent, si vous préférez, si vraiment vous ne vous sentez pas à l’aise comme ça, vous pouvez remettre vos lunettes.

Jacaré secoue sa tignasse.

– T’inquiète, mec. Je suis ok comme ça.

Bueno se résigne. Il confirme une nouvelle fois que tout est fin prêt, que l’émission peut démarrer. Il prend un air grave. Il parle à la caméra. Sa diction est impeccable, sa voix chaude et suave comme de l’huile de palme :

– Ce soir, nous sommes avec le chanteur Jacaré, la toute dernière révélation de la musique brésilienne. Son premier disque, *noir de naissance*, s’est vendu à plus de cent mille exemplaires en deux mois. Le programme *Le Brésil est ici* s’est rendu sur le Morro da Barriga pour essayer de comprendre ce phénomène. Nous avons à nos côtés une invitée tout à fait spéciale, la sociologue Bárbara Velho, du Mouvement noir, auteur d’une étude sur les *morros* de Rio qui fait autorité.

Il se tourne vers Jacaré :

– J’aimerais commencer par vous demander ce que vous pensez de l’entrée des blancs de la classe moyenne dans le mouvement hip-hop.

Jacaré le toise avec dédain. Il parle tout bas :

– Les blancs sont entrés dans la samba et ils s’en sont emparés. Ils sont entrés dans le carnaval et ils s’en sont emparés. Ils sont entrés dans le *candomblé* et ils s’en sont emparés.

Bárbara Velho acquiesce :

– Voyez le cas de l’*umbanda*. Les noirs, dépossédés de tout, ont créé l’*umbanda* pour acquérir du prestige et récupérer ainsi un peu de leur dignité dans un univers hautement hiérarchisé. Déjà les blancs de la classe moyenne

cherchent sur les *terreiros* non pas un statut symbolique de prestige, dont ils n'ont pas besoin, mais des solutions à des problèmes personnels. Peu à peu les blancs ont pris le contrôle des *terreiros de umbanda*. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont aussi blanchi les *terreiros* du point de vue culturel en les rapprochant du spiritisme kardéciste. Quant au carnaval, fête noire, en grande mesure fête de protestation, de critique sociale, il s'est transformé entre les mains des blancs en une exaltation du capitalisme sauvage et du plus vil hédonisme.

Pedro Bueno demande à Jacaré s'il se considère un héraut de la révolution.

– Un héraut ? gronde le chanteur avec méfiance en plongeant les deux mains dans la forêt vierge de sa chevelure. C'est quoi ça ?

– Il veut savoir, explique Bárbara, si vous vous considérez comme un messager de votre communauté. Un annonciateur.

Jacaré est irrité :

– Un annonciateur ? Annonciateur, mon cul, négresse de mes deux, je suis un prophète ! Un guerrier de Zumbi. Je dors et je rêve de sang. Je me réveille et je continue à rêver de sang. Je vois du sang couler sur l'asphalte.

Effrayé, Pedro Bueno lève la main droite, comme pour se protéger des éclaboussures de ce sang futur. Il est livide. Il hésite. Il cherche une réponse susceptible de donner à la conversation un tour moins dangereux.

– D'accord, d'accord, j'ai compris. Mais maintenant, dites-moi une chose, Jacaré, qu'est-ce que vous voulez, finalement, vous les noirs brésiliens ?

Le chanteur bondit de sa chaise avec emportement. Il crie :

– Ce que nous voulons ?! Tu sais ce que nous voulons, mec ? Nous voulons tout ! Nous voulons fourrer le canon de nos flingues dans la bouche des blancs et appuyer sur la gâchette. On nous a volé ce pays et nous voulons le récupérer...

Bárbara lève la main, s'éclaircit la gorge, demande la parole.

– Voyez-vous, Pedro, essayez de comprendre. Les noirs brésiliens souffrent de la violence raciale depuis cinq cents ans. Si la société devait payer la dette qu'elle a à notre égard, nous les descendants des presque dix millions de noirs qui sont venus ici dans la cale des navires et qui ont trimé sous le fouet sans recevoir en échange autre chose que du mépris et qui ont construit ainsi les fondations de ce pays, quand bien même la société paierait cette dette, et je pense que là vous serez d'accord avec moi, nous remboursant ainsi pendant

cinq cents ans ce qui nous a été retiré, elle ne paierait pas pour ce crime. Jacaré, comme d'autres jeunes liés au mouvement hip-hop, représente une nouvelle conscience noire, un stade avancé de la révolte. Une augmentation de la tension raciale, y compris de la violence, me paraît inévitable au fur et à mesure que les grandes masses noires prendront conscience de leur situation. Je pense que les noirs doivent tenter de s'organiser politiquement pour réagir contre cette oppression. Je pense que nous devons rechercher des solutions pacifiques, institutionnelles, en respectant la loi. Le hic, c'est que les jeunes ne veulent plus perdre de temps. Vous le voyez. Ils sont impatients.

Effectivement, Jacaré s'impatiente. Il se lève. Se rassoit. Marmonne quelque chose. Presque vauté sur Pedro Bueno, il regarde Bárbara. Secoue la tête. Gesticule. Finalement explose.

– Dis-moi une chose, négresse de mes deux, qui c'est la star ici, c'est toi ou c'est moi ? T'arrêtes pas de bavasser, tu sais, une tchatche qu'en finit pas. Nous, le peuple, on en a ras la casquette de ce blabla d'intello.

Bárbara en oublie ses bonnes manières.

– Surveille un peu ta langue, espèce de marginal ! Ce sont des types comme toi, des aventuriers sans scrupules, qui menacent toutes les conquêtes obtenues jusqu'à aujourd'hui par le Mouvement noir. Le problème, c'est que vous ne savez pas attendre...

Jacaré beugle en direction de la caméra. Ses yeux lancent des éclairs. Ses grosses dreadlocks s'agitent dans l'air et sifflent nerveusement. Il braque son doigt :

– Attendre ?! Moi, j'attends plus, si tu veux tout savoir. Moi, je suis celui qu'on attend ! Je suis venu ici pour foutre le bordel ! Je suis venu pour semer la merde ! Je veux répandre la terreur !

Il se tourne vers Pedro Bueno. Il l'étreint. Il pousse un éclat de rire terrible.

– T'as la pétoche, pauvre petit blanc ? T'as vachement la pétoche !

Le journaliste fait non de la tête, balbutie quelques mots, essuie avec la main la sueur sur son visage. Euclides assiste au spectacle debout, dans un coin de la salle, en tortillant nerveusement son épaisse moustache. Il s'approche de Luís Mansidão et dans un murmure lui ordonne de courir chercher Jararaca. Le gosse sort. Pendant ce temps Jacaré se lève et arrache du mur le drapeau du

Club militaire de Luanda. Il s'enroule dedans et se met à danser dans la salle. Pedro Bueno décide de mettre fin à l'émission.

– Vous avez entendu l'impertinence de Jacaré, la voix révoltée des favelas, la nouvelle révélation du rap brésilien. Nous sommes en direct du Morro da Barriga. Nous allons à présent retourner au studio. Le Brésil est ici.

Il fait signe au cameraman de débrancher son appareil. Jacaré chante et danse entouré par trois de ses soldats. Il demande à l'un d'eux son AK et le brandit.

– Regarde-moi, crie-t-il au journaliste, regarde-moi bien. Tu filmes ?

Il chante :

Agora sou Zumbi, sou Xangô, sou Lampião/agora sei qual é o meu lugar/sim, doutor, é no meio dessa briga/meu lugar é no Morro da Barriga.

Maintenant je suis Zumbi, je suis Xangô, je suis Lampião/ Maintenant je sais où est ma place/Oui, monsieur, elle est au milieu de cette bagarre/Ma place est sur le Morro da Barriga.

Les jeunes font chorus :

“Ma place est sur le Morro da Barriga.”

Jararaca surgit à cet instant. Il s'avance d'un pas décidé vers Jacaré, lui assène un vigoureux coup de poing sur le nez, lui retire son arme et la tend à Luís Mansidão. Surpris, le chanteur le regarde. Il ne réagit pas. Toute son énergie s'est évanouie. Il s'est comme ratatiné. Éteint. Jararaca lui parle tout bas, sa voix s'étrangle de colère :

– Je t'ai pas dit que je voulais pas qu'on fume ? Qu'on sniffe de la coke ? Qui tu crois que tu es ? C'est moi qui t'ai sorti du ruisseau, t'as oublié ? C'est moi qui t'ai fabriqué.

Jacaré lève les deux mains dans un geste d'imploration.

– T'emballe pas, chef, calme-toi. Tu sais bien que je suis un mec bien.

– Disparais d'ici, crétin. On parle plus tard.

Le chanteur sort, tête basse, sans dire au revoir. Pedro Bueno se lève pour saluer Jararaca. Bárbara Velho, elle, reste assise. Un sourire moqueur aux lèvres.

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
MARDI MATIN.

(la loi du morro)

Une lune immense flotte au-dessus de la ville. La petite église, resplendit, très blanche, perchée au bord de l'abîme. Jacaré est à genoux, dans la poussière, la tête coincée entre les mains. Luís Mansidão lui envoie un coup de pied. Il va lui en flanquer un autre, mais Jararaca l'en empêche.

– Ça suffit ! décrète-t-il. Relevez-le.

Un type gigantesque, très sombre, aux cheveux presque lisses, attrape Jacaré par la peau du cou d'une seule main et le relève. Le chanteur reste debout, les yeux baissés, tremblant de tout son corps. Il est pieds nus, torse nu, en bermuda. Le visage noir de Nossa Senhora Aparecida brille sur son dos en sueur. Jararaca ordonne :

– Tends la main.

Jacaré lève les yeux. Supplie.

– Non, chef. S'il te plaît, pas ça. Je ferai tout ce que tu voudras, mais pas ça.

– Tu connais la loi. Pajeú, attrape-moi ce noir.

Le géant s'empare du poignet droit du malheureux et le lui tord violemment derrière le dos, l'immobilisant. Jararaca retire le pistolet de sa ceinture.

– Tends la main !

Jacaré pleure comme un enfant. Il secoue la tête. Finalement il tend la main gauche, paume vers le ciel, il perçoit le froid de l'acier et entend la détonation, mais il ne ressent rien. La douleur arrive plus tard.

LES TUEURS

OceanofPDF.com

(une histoire africaine traditionnelle)

Il était une fois un scorpion qui voulait traverser une rivière. Cependant, le courant lui semblait trop fort, les eaux trop profondes, or lui, malheureusement, ne savait pas nager. Alors qu'il désespérait déjà, il aperçut une grenouille qui prenait un bain de soleil et il lui demanda si elle ne pourrait pas le conduire sain et sauf sur l'autre berge. La grenouille le regarda avec méfiance :

– Tu me crois donc bien stupide, monsieur Scorpion ? Une fois sur mon dos, je suis sûre que tu me piqueras de ton dard et que tu me tueras.

Le scorpion nia avec véhémence :

– Réfléchis donc un peu, amie grenouille, c'est moi qui serais bien stupide si je te tuais. Je mourrais avec toi.

Bien que réticente, la grenouille laissa le scorpion grimper sur son dos et se mit à nager. Elle était au milieu de la rivière lorsqu'elle sentit la piqûre.

– Pourquoi tu as fait ça ? demanda-t-elle. Nous allons mourir tous les deux.

Le scorpion ne chercha même pas à s'excuser.

– Il en sera effectivement ainsi, dit-il, ç'a été plus fort que moi. C'est ma nature.

CORUMBÁ, CAFÉ DESTINO, SAMEDI,
PAR UN SOMBRE APRÈS-MIDI DE PLUIE.

(le retour du capitaine Virgulino)

L'étranger s'approche de la table avec hésitation.

– Capitaine Virgulino ?

Le gros confirme. Il chausse ses lunettes – rondes et fines, anciennes, cerclées d'argent – et il dévisage attentivement le nouveau venu. Il s'aperçoit que la chaleur l'indispose. Sa cravate de couleur foncée le suffoque. Il a le visage empourpré et il transpire beaucoup. Sa chemise est tachée d'auréoles sombres sous les aisselles. Sa main gauche tient un attaché-case. Trente-trois ans, trente-cinq au maximum, en dépit de la calvitie. Sûrement un avocat. Le capitaine Virgulino lui fait signe de s'asseoir. Il parle lentement, avec un accent lumineux du Pernambouc, presque chantant, tout en caressant le museau d'une chienne brune, efflanquée, couchée à ses pieds. Le nouveau venu remarque que l'animal n'a pas de pattes de derrière. Le corps mutilé s'appuie sur une sorte de petite chaise à roulettes. Cela l'impressionne, mais il ne dit rien.

– Vous êtes de São Paulo ?

– De Rio.

– Qui vous a donné mon nom ?

– Des amis communs. Des gens que vous avez connus au temps de la Bande des Chevaux de course, l'escadron de la Mort...

– Je vois. Et pourquoi ils ont pensé à moi ?

– Ils estiment tous que vous êtes le meilleur.

– Ils ont dû vous dire aussi que j'ai abandonné le métier depuis un sacré bout de temps. Je suis ici, dans ce trou perdu, depuis dix bonnes années.

– Huit.

– Bon, va pour huit. Huit ans. J’ai perdu ma dextérité. Je passe mes journées à buller, à regarder courir le fleuve. Courir est une façon de parler, car ici, à Corumbá, personne ne court. Toute cette eau se laisse glisser, bien à plat et endormie, jusqu’à la mer. En revanche, à Rio, il y a des tas de types dans la mouise qui seraient tout prêts à vous donner un coup de main. C’était vraiment pas la peine de faire tout ce chemin.

– Comment ça ?

– Ce que je veux dire, c’est qu’il y en a d’autres qui sont meilleurs que moi.

– Nous voulions quelqu’un comme vous. Excellent tireur, une personne de confiance, et qui s’est fait oublier depuis un certain temps.

– Compris, un boulot difficile. Et on peut savoir à qui c’est que vous voulez que je fasse bouffer des pissenlits par la racine ?

– Vous serez bien payé. Dix fois plus que ce que vous touchiez avant. Cent mille, c’est ce que je suis autorisé à vous offrir. Cent mille dollars.

Le gros en laisse tomber son verre.

– Oh là là ! Vous voulez que je flingue José Inácio ?!

L’autre rit. La blague lui plaît. Il esquisse avec la main un geste vague, comme s’il acquiesçait, comme si la mort du Président du Brésil faisait aussi partie de ses plans. Il baisse la voix.

– Avez-vous entendu parler d’un bandit nommé Jararaca ? Un trafiquant du Morro da Barriga, à Rio, qui veut se lancer dans la politique ?

– Qui n’en a pas entendu parler ?

– C’est lui.

Le gros essuie avec la serviette la bière qui s’est répandue sur la table. Impressionné, il hoche la tête.

– Cent mille dollars ?! Cent mille dollars, ça fait beaucoup de fric, mon client. Je peux savoir qui c’est qui paie ?

– Ça ne vous regarde pas.

– Vous avez raison. Ça ne me regarde pas.

Ils sont seuls dans le bar. De là, on aperçoit le fleuve, une masse grise, lourde, qui se confond avec le ciel. Le gros caresse la chienne. La bête lui lèche la main, le regarde avec tendresse. L’avocat commande encore deux bières. Il est sur le point de dire quelque chose, mais se tait. Le silence règne enfin.

– Vous préférez quoi ? Je veux dire, vous vous servez d’armes de gros calibre ?

– Pour bosser ?! Vous voulez rire ? Jamais de la vie. J’arrive silencieusement et je repars de la même façon...

– Vous vous servez d’un couteau ?

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Vous me trouvez une tronche de *cangaceiro*, de voleur de grands chemins ?! Je me sers d’un .38, j’affronte le mec, j’expédie le boulot et j’essaie de me tirer le plus vite possible.

– Nous voulons que cette ordure sache qu’il va mourir. Nous voulons qu’il vous voie.

– Il me verra, soyez tranquille. J’ai pas l’habitude de tuer les gens dans le dos. Tuer dans le dos, c’est de la lâcheté.

– Et si Jararaca est armé ? Vous attendez que le mec sorte son flingue ?

– Vous vous croyez au cinéma ? Dans un western ? Je vais pas me battre en duel. J’arrive, je refroidis le type et je me tire. Et j’exige la moitié de la somme d’avance. Vous me filez le fric ici. C’est qu’après que j’irai à Rio.

Ils règlent les détails. Le visiteur finit sa bière, prend congé avec une poignée de main rapide et s’en va. Le tueur regarde sa montre. La nuit tombe sur le Pantanal. Se détachant sur l’ultime lumière, il voit passer la longue silhouette gauche d’un *tuiuuu*²³. Il caresse le dos de la chienne.

– T’es contente, Maria Bonita ? On va faire ce dernier boulot et après, cette fois, on prend notre retraite. Tu vas bouffer du filet mignon tout le reste de ta vie, je te le promets. Je me fais faire une opération de chirurgie esthétique et on déménage à Olinda. A visage neuf, vie nouvelle. Ça te plaira, ma mignonne.

RIO DE JANEIRO, HÔTEL GLÓRIA, MARDI MATIN.
UNE LUMIÈRE IMMENSE FLOTTE AU-DESSUS DE LA VILLE.

(triste comme un boléro)

Francisco Palmares hume le léger parfum qui subsiste dans l'ascenseur et se souvient de Florzinha, l'authentique. Il pense néanmoins que c'est le souvenir de la femme qui fait ressurgir celui du parfum – *Jaipur*, de Boucheron. Cela lui arrive fréquemment. Il remarque pour la première fois les magnifiques boiseries sculptées. Tout ce qui a été un jour grandiose à l'hôtel Glória et qui depuis a vieilli et s'est avili, reste encore intact dans le petit habitacle mobile. L'ascenseur s'arrête avec un soupir et Francisco sort. Il longe les couloirs déserts, tourne à des coins, s'engage dans d'autres corridors, jusqu'à arriver devant sa porte. A présent, le parfum est plus intense. Cela le déconcerte. Il ouvre la porte avec prudence et entre. A l'intérieur, il fait sombre. La lumière ne fonctionne pas. En quatre pas il atteint la fenêtre et écarte les rideaux. Florzinha, l'authentique, le regarde, étendue sur le lit, avec l'espièglerie des premiers jours.

– Je t'ai fait peur ?

Francisco ne sait que dire.

– Comment es-tu entrée ?

Elle hausse ses épaules nues. Le drap descend dans ce geste, révélant des petits seins parfaits, avec leurs mamelons noirs dressés.

– J'ai appris avec toi, mon ami, tu ne t'en souviens plus ? Tu m'as appris à ouvrir n'importe quelle serrure.

Nerveux, Francisco entrelace ses doigts et les fait craquer. Il se sent au bord des larmes. Florzinha est là, pareille à la jeune femme qu'il garde intacte dans sa mémoire, et pourtant elle est autre. Sa peau lui semble plus rude, ou ses yeux, ou les deux. Quelque chose d'irréparable est en trop chez elle, ou en est absent. Le colonel lui tourne le dos, ouvre la fenêtre et se penche dans le clair de lune. Un homme ne pleure pas. Florzinha murmure :

– Tu ne m’embrasses pas ?

– Pourquoi es-tu venue ?

– Parce que tu le mérites. Je t’ai écrit. Tu as lu ma lettre ?

Sa voix a la chaleur humide de Luanda. Non, il ne veut pas l’embrasser. Ce serait embrasser le passé, sa faute, l’angoisse des années qui ne reviennent plus.

– Tu vois, elle m’aime bien...

La femme lui montre la tarentule, posée sur la douce nuit de sa poitrine. Un petit feu concentré qui se déplace précautionneusement, d’abord une patte, puis l’autre, en direction de l’éclat limpide du drap.

– Attention ! Ses poils provoquent une irritation. Sans compter qu’elle peut mordre. La *Theraphosa blondi* est un animal dangereux...

– Allons, allons, colonel, nous sommes de la même espèce. Nous ne mordons que les mâles. Nous dévorons les mâles après la copulation. Elle porte mon nom, je suppose ?

Oui. Florzinha ne s’appelle pas Florzinha. Florzinha est le surnom que le Vieux lui a donné dès qu’il l’a vue, nouveau-née, sanglotante, agitant ses petits bras perplexes, dans un hôpital à Berlin. Florzinha s’appelle Rosa – en hommage à Rosa Luxembourg. Francisco inspire profondément. Il enfle des gants, s’approche du lit, cueille la tarentule d’un geste rapide et la replace dans sa boîte de cristal. Florzinha lui sourit :

– Tu ne m’embrasses toujours pas ?

Il s’assied sur le lit et la prend dans ses bras. Sa peau est douce et chaude. Francisco serait capable de la reconnaître les yeux fermés, comme il fait à présent, rien qu’en la touchant. Il descend lentement la main le long du dos de la femme, se laissant guider par de tout petits grains de beauté, retrouvant des chemins qu’il ne pensait plus parcourir. Une vieille chanson de Chavela Vargas lui vient sur les lèvres :

*Uno vuelve siempre
a los viejos sitios
donde amó la vida
y entonces comprende
cómo están de ausentes
Las cosas queridas.*

Nous revenons toujours dans les endroits où nous avons aimé la vie. Et ce n'est qu'alors que nous comprenons que tout ce que nous avons aimé ne reviendra jamais plus. L'amour est simple, et le temps dévore les choses simples. Attarde-toi ici, sous la lumière de ce soleil de midi. Ici, tu trouveras ton pain au soleil et la table mise.

– Tout compte fait, dit-il, la tristesse est la mort lente des choses les plus simples.

Elle le regarde en silence. Elle lui plante ses ongles dans la nuque, l'embrasse sur la bouche. Ses lèvres ont un goût acide, de tabac et de solitude ; sa langue cherche la sienne. Francisco se laisse conduire. Il plonge dans ce baiser comme dans un abîme. Il pense à cela. A un abîme. Il se souvient que Teixeira de Pascoaes préférait écrire abîme avec un *y*, comme jadis : *abyme*. Le *y* l'entraînant vers le fond. Elle le lâche. Il respire.

– Avec toi, la vie ressemble à un boléro.

D'un geste brusque elle écarte le drap. Les yeux de Francisco Palmares descendent le long de son corps – les petits seins dressés, le ventre lisse, le nombril doux et profond, le sexe. Les jambes ont été amputées au ras des genoux.

RIO DE JANEIRO, SANTA TERESA,
BAR SOBRENATURAL, DIX HEURES DU SOIR.

(à propos de drogues)

Une pancarte demande aux clients de s'abstenir de danser sur le plancher en bois :

– Ne dansez pas la samba sur le bois, des familles vivent en dessous.

Personne n'y prête attention. Le Sobrenatural a déjà eu maille à partir avec la police à d'innombrables reprises. Les voisins ont réussi à faire interdire pendant un certain temps les *rodas de samba* du samedi soir. Mais les habitants eux-mêmes se sont rendu compte que sans animation le quartier mourrait et la musique a repris. Euclides aime ce bar et ne tarit pas d'éloges sur ses petits pâtés au crabe. Anastácia lui en explique la recette.

– Jararaca adore les petits pâtés au crabe.

– Tu viens souvent ici avec lui ?

– Non, bien sûr que non. Rends-toi compte ! Jararaca ne peut pas se permettre ce genre de luxe. Il ne quitte presque pas le *morro*. Il est très surveillé. Il change de téléphone portable tous les jours.

– Je sais que ça ne me regarde pas et j'espère que tu ne te fâcheras pas avec moi, mais je serai franc. Jararaca a peut-être des intentions louables, il se préoccupe peut-être sincèrement de la situation des pauvres, supposons qu'il soit réellement comme ça, mais il n'en reste pas moins un bandit.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?! Ma chère, ouvre donc les yeux, cet homme gagne de l'argent en vendant de la drogue...

– Et alors ? L'alcool aussi est une drogue. Le tabac est une drogue. Le café est une drogue. Le sucre, tu y as jamais pensé, est une drogue. La majorité des gens sont accros au sucre, ils ne peuvent passer trois jours sans consommer de sucre, ils deviennent nerveux, dépressifs. Ici même, à cet instant, il y a des gens

qui fument, qui boivent de l'alcool, qui avalent du café avec du sucre. Qui prennent du Prozac. Tout le monde se drogue...

– Je parle des drogues illicites. Ne fais pas celle qui ne comprend pas.

– Qui ne comprend pas ? C'est toi qui ne comprends pas... Non, c'est le contraire, tu ne comprends que trop bien...

Elle rit, lui demande pardon, l'embrasse dans le cou.

– Non, sérieusement, quel mal y a-t-il à vendre de l'herbe ou de la coke ? La marihuana a été une des premières plantes, sinon la première, à être cultivée par l'homme, il y a des milliers et des milliers d'années, à cause de ses vertus magiques. Regarde le cas des pygmées en Afrique centrale, ces petits noirs qui te ressemblent. Ils sont presque exclusivement des chasseurs et des cueilleurs, n'est-ce pas, et je dis presque exclusivement parce qu'en réalité ils cultivent une plante, une seule : le chanvre. Je pense que c'est la marihuana qui a conduit l'humanité à l'agriculture, c'est-à-dire à la civilisation. Et tu sais de quoi étaient faits les voiles, les câbles et les cordages des caravelles portugaises ? Exact, de chanvre. Nous sommes aujourd'hui tous les deux dans ce bar, habillés, chaussés, parfumés... toi d'ailleurs, mon joli, très bien habillé, chaussé et parfumé... t'ai-je déjà dit que j'aime beaucoup ton parfum ? Et qui plus est parlant portugais, tout ça à cause de la marihuana.

Euclides la regarde avec impatience. Elle sourit.

– Les paysans colombiens utilisent la cocaïne depuis des siècles pour combattre la fatigue...

– Des tas de gens sont morts à cause de la cocaïne...

– Des tas de gens aussi sont morts à cause de l'alcool. Mais aux États-Unis ils mouraient encore plus quand l'alcool était illégal. Sais-tu qu'en Hollande il y a mille cinq cents bars où l'on peut acheter de la marihuana et que seulement cinq pour cent de la population le fait ?! Aux États-Unis, neuf pour cent des gens fument de l'herbe...

– Tu as déjà essayé la cocaïne ?

– Oui, et ça ne m'a pas plu. Je trouve ça assez nul. Quand j'ai envie de voyager, je me sers d'autres véhicules.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

La femme le dévisage fixement. Une lumière de miel émane de ses grands yeux limpides. Elle pose sa main droite sur la main d'Euclides. Celui-ci se rend

compte que c'est un test.

– *Amanita muscaria*.

– Quoi ?

– Le pain des dieux. Un champignon. Les chamans, dans de nombreuses tribus de Sibérie, l'utilisent couramment. Ils voyagent très loin. Ils dilatent leur esprit. Ils atteignent des états de conscience particulièrement élevés.

Euclides hoche la tête d'un air incrédule.

– Tu te fous de moi ! Tu te drogues avec des champignons ?

– Pas uniquement avec des champignons. Avec de l'ayahuasca aussi, par exemple. Mais ne te fais pas de souci. Au Brésil, l'ayahuasca est légale.

– C'est ta santé qui m'inquiète...

Anastácia rit de bon cœur. Elle le regarde d'un air moqueur et tendre et lui prend la main. Euclides est embarrassé. Il ne sait pas quoi dire. Il a peur qu'à une table voisine quelqu'un n'écoute leur conversation.

– On s'en va ?

– D'accord. On va chez moi ou chez toi ?

– Ne me tente pas...

– Allons chez moi. Je parle sérieusement. Il est encore tôt. Je veux te montrer quelque chose.

Euclides hésite. Il rit.

– Si Jararaca l'apprend, je ne donne pas cher de ma vie.

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
DEUX HEURES DU MATIN.

(en volant dans la nuit)

Euclides est étendu sur un coussin indien, énorme et confortable, à même le sol du salon, mains croisées sur la poitrine. Anastácia s'assied à côté de lui. Elle lui tend une tasse de thé.

– Bois encore un peu. C'est du tilleul, ça apaise l'âme...

Le journaliste se redresse. Il goûte la boisson.

– Qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

La femme le regarde en silence. Trois grosses bougies noires brûlent à côté d'une statue ancienne de Nossa Senhora Aparecida. Un calme profond monte de la forêt, pénètre par les fenêtres ouvertes, s'enroule lentement autour des objets dans le salon. Anastácia tend la main et lui caresse le visage.

– Ceci, tu vois ?....

Euclides ressent un léger vertige. Une nausée subite. Le bras d'Anastácia lui paraît interminable. Il ferme les paupières. Lorsqu'il les rouvre, le salon est différent. Il s'est dilaté. Il y fait plus sombre. Les bougies, au fond, sont immenses, hautes comme des grues. La table se dresse devant lui, gigantesque – une cathédrale.

– Qu'est-ce que tu m'as donné ?

– Maintenant, une tisane de tilleul. Tout à l'heure, l'autre thé, celui que tu as trouvé un peu amer, était de l'ayahuasca. J'y ai ajouté plusieurs autres substances mystérieuses pour atténuer l'amertume. Garde ton calme, mon garçon, détends-toi. On a fait des tas d'études sur l'ayahuasca et jusqu'à présent on n'a pas réussi à prouver que c'était nocif pour la santé. Ici, au Brésil, il existe une Église, celle de saint Daime, la Doctrine de la forêt, un culte synchrétique qui mêle rituels indiens et spiritisme. Lors des cérémonies pour saint Daime,

les fidèles boivent de l'ayahuasca. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'il n'arrive absolument rien.

Euclides aimerait pouvoir se montrer fâché. Anastácia n'aurait pas dû lui jouer ce tour. Pas de cette façon, pas sans son consentement, pas comme si elle lui volait son âme. Il voudrait le lui dire. Mais il n'éprouve aucune colère, au contraire, il se sent presque euphorique. Il ferme de nouveau les yeux et entend la sourde pulsation de son propre cœur, le bruissement halluciné de son sang avançant précipitamment dans ses veines, et c'est comme si ses yeux étaient tournés vers l'intérieur, car ce qu'il voit à présent c'est le sang qui coule et le cœur qui palpite, et tout cela surgit devant lui avec tant de netteté, tant de vivacité et si concrètement qu'il s'en effraye et ouvre de nouveau les paupières. Une chouette le regarde fixement avec ses grands yeux jaunes. Elle lui sourit. Lui parle. Elle a la voix douce d'Anastácia.

– On y va ?

La chouette secoue ses ailes et atteint la fenêtre. Euclides ne sait que faire. Anastácia l'appelle de nouveau. Il ne l'entend pas avec ses oreilles, mais avec tout son corps, ou alors, avec quelque chose, dans son corps, dont il ignore le nom.

– Viens, gros bêta, viens avec moi !

Il voit la chouette perchée sur une branche à côté de la fenêtre, ses yeux brillent dans la nuit comme un phare. Il essaie de bouger. Il agite les ailes et s'élève dans l'air. Il voit le sol du salon et, étendu sur l'énorme coussin indien, son propre corps. Couchée à côté de lui, Anastácia lui tient la main. Il ne ressent ni peur ni angoisse. Toutes les choses autour de lui l'atteignent comme si elles faisaient partie de lui. Il aspire l'odeur des bougies en train de brûler ; le doux parfum des lys dans le vase en cristal sur la longue table où Anastácia travaille habituellement, les multiples senteurs qui montent de la forêt et des rues au dehors, relents d'herbe mouillée, de poils de chien, d'essence, de fruits et de feuilles en décomposition. Une joie tumultueuse l'envahit comme un torrent. Il s'élance par la fenêtre en direction d'Anastácia. Il vole, tous les deux volent dans la nuit.

(Pedra da Gávea)

Les mains d'Anastácia sont entrelacées avec les siennes. La femme dort, visage enfoncé dans l'immense coussin, son éblouissante chevelure noire éployée sur ses épaules. Euclides dégage précautionneusement sa main droite et l'élève devant ses yeux. Il sent un vertige. Une douleur soudaine, violente et lumineuse comme un éclair, lui traverse le crâne. Il libère l'autre main et se lève lentement. Il se dirige en titubant vers la salle de bains, entrouvre la porte, se penche sur la cuvette des W-C et vomit. Puis il remplit le bidet d'eau et plonge son visage dans la délicieuse fraîcheur liquide. Debout, à côté de la porte, Anastácia le regarde. Elle sourit doucement.

– Tu ne te sens pas bien, mon trésor ?

– Que s'est-il passé ?

– Nous avons voyagé, non ? Tu t'es envolé avec moi...

La forêt glissant en un tourbillon véloce sous ses ailes, un chaos mélancolique et cependant détaillé et transparent, car en la regardant ainsi, du haut de la nuit, il pouvait distinguer chaque *ipê* et chaque *cambuï*, les cèdres, les fleurs blanches et denses des *ingás*, les bambous, les manguiers, le brillant ondulant des feuilles de caféiers, les eucalyptus, les jacarandás, tous les fruits des jacquiers et des arbres à pain, ainsi que leur arôme. Il se souvient d'avoir survolé un bois d'épineux. Il se souvient d'avoir plané au-dessus du miroir métallique de la lagune, d'avoir survolé en rase-mottes le Morro Dois Irmãos, d'avoir aperçu au loin la silhouette singulière de la Pedra da Gávea.

– La Pedra da Gávea, tu t'en souviens ?

Euclides plonge le visage une nouvelle fois dans l'eau froide. Il se sèche. Il s'assoit sur le bord de la baignoire.

– Comment sais-tu ce que j'ai vu ? J'ai parlé pendant que j'ai été... que j'étais... ? Ce truc est un hallucinogène puissant... Tu n'avais pas le droit de me faire avaler ce poison sans mon consentement. Tu n'en avais vraiment pas le droit !

– La Pedra da Gávea, mon garçon, tu t'en souviens ?

Euclides ne veut pas se souvenir. Il écarte la femme et retourne au salon. Il ne sait que penser. Il se fâche ou il la remercie ? Il passe la main dans ses cheveux. Tortille sa moustache. Il a le sentiment que s'il reste là encore quinze minutes, s'il permet à Anastácia de parler, il arrivera à se persuader que tout cela a été réel. Il lui demande d'appeler un taxi et sort sans lui dire au revoir.

Anastácia ne se vexe pas. Elle sait que ce ne sera pas le dernier voyage d'Euclides. A côté de la statue de Nossa Senhora Aparecida, une des trois bougies noires résiste encore. Les deux autres sont entièrement consumées.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, HÔTEL GLÓRIA.
SIX HEURES DU SOIR.

(à deux dans un placard)

Rosa, la tarentule, l'écoute avec patience. Ou peut-être avec résignation. La résignation, selon la définition dans les dictionnaires, est une sorte de *soumission patiente aux souffrances de la vie*. Disons donc avec résignation. Quoiqu'il en soit, Francisco Palmares aime parler avec l'animal, cela l'apaise. D'abord, la tarentule ne le contredit jamais, elle ne crie pas, ne proteste pas. Et s'il lui est impossible de crier, elle pourrait parfaitement protester, ruer dans les brancards, se démener, se contorsionner, regimber. Mais non. Au grand maximum elle avance une patte délicatement, puis une autre, se traîne vers un des coins de sa cage en cristal, se cache sous une petite touffe de paille. Les araignées écoutent avec leurs pattes. Elles communiquent avec leurs pattes. Cette marche lente est peut-être une réponse. Cela encourage Francisco, qui continue :

– Je ne connais pas cette femme. Je pense que je ne l'ai jamais connue. C'est sans doute pour ça que je l'aime tant. Nous aimons surtout ce que nous ne connaissons pas, tu ne trouves pas ?

Après quoi il se tait. Sa dernière phrase l'agace. Il a horreur de se servir d'expressions toutes faites, d'idées toutes prêtes, même quand il bavarde avec une araignée. Mais cet après-midi-là, il se sent un peu stupide.

– Ce ne sont pas ses vertus visibles qui m'attirent chez une femme, mais plutôt ses abîmes...

On frappe à la porte de la chambre. Francisco se lève en sursautant. Il se rajuste, se regarde dans la glace.

– Entrez...

Le visage en feu, portant un survêtement bleu un peu élimé, Euclides s'avance. Il se promenait à bicyclette, profitant de cette magnifique fin d'après-

midi, lorsque, presque s'en rendre compte, il s'était trouvé devant l'hôtel et avait décidé d'entrer. Francisco l'invite à s'asseoir. Il ouvre le réfrigérateur, sort deux verres et lui offre un Coca-Cola bien frais. Il semble nerveux.

– Tu attendais quelqu'un d'autre ?

– Oui, j'attendais quelqu'un d'autre. Ou plutôt j'attends. Tu sais qui est ici, à Rio ?

– Qui ça ?

– La Première Fille ?

– La fille du Vieux ?! Tu lui as parlé ?

– Elle est venue me relancer.

– Qu'est-ce qu'elle voulait ?

– Mon âme.

Euclides rit. Francisco Palmares le regarde d'un air grave, sombre, et Euclides se tait. Un bref silence les sépare. Le colonel baisse les yeux. Il fait craquer ses doigts.

– Tu savais que Rosa a perdu les deux jambes ?

– Non. Ça ne se remarque pas, elle ne se sert pas de béquilles.

– Elle porte des prothèses.

– Et comment est-ce arrivé ?

– C'est de ma faute.

Euclides pose son verre par terre. Il ne sait que dire. Il se lève et regarde la tarentule dévorer une sauterelle, puis s'éloigne, dégoûté. Il se rassied. Francisco ne lui a jamais parlé de l'accident sur l'île dans lequel il avait failli perdre la vie. A Luanda, cependant, cet étrange épisode avait fait beaucoup jaser. Rosa avait disparu pendant un certain temps, alimentant ainsi le bruit qu'elle serait morte. Lorsqu'elle avait réapparu quelques mois plus tard, elle était plus belle que jamais. A ce moment-là, Francisco était déjà parti au Brésil.

– Ce n'était pas de ta faute, Francisco, c'était un accident.

– Tu te trompes, mon ami, toi et tout le monde. J'ai lancé la voiture contre le poteau. Je voulais me tuer, je voulais la tuer. Je n'en pouvais plus.

On sonne à la porte.

– C'est elle ! Je ne veux pas qu'elle te voie ici.

Francisco parle à voix basse, avec une anxiété inhabituelle chez lui. Il ouvre le placard et y pousse son ami. Surpris, indigné, Euclides n'oppose aucune

résistance. Puis il se résigne. Lui aussi préfère ne pas voir Rosa. En Angola, tout le monde croit qu'il est mort et c'est mieux ainsi. Le colonel crie :

– Entrez...

Entre Florzinha, la fausse, dans une robe courte parsemée de magnolias. Elle remarque les deux verres de Coca-Cola, la nervosité de Francisco, et s'arrête net :

– Tu es avec quelqu'un ? Je tombe mal ?

– Oui, je suis désolé. J'attends quelqu'un... Je dois conclure une affaire importante... Je te téléphonerai quand ce sera fini.

On frappe de nouveau à la porte. Francisco hésite un bref instant. Puis il montre le placard.

– Cache-toi là-dedans.

Florzinha fait non de la tête.

– C'est ridicule...

– S'il te plaît, ma jolie, je t'expliquerai après.

Les yeux de l'homme trahissent une angoisse si grande qu'elle obéit. Elle ne remarque Euclides, assis très droit sur une caisse métallique, qu'une fois dedans. Elle prend peur.

– Qui êtes-vous ?! Qu'est-ce que vous faites là-dedans ?....

– Il vaudrait peut-être mieux laisser les présentations pour une autre fois. Installez-vous de ce côté. On est un peu à l'étroit. On se croirait dans le métro à Tokyo. J'espère que personne d'autre n'entrera.

Francisco ouvre la porte de la chambre. Florzinha, l'authentique, dépose un baiser sur ses lèvres. Elle entre d'un air méfiant.

– J'ai entendu des voix. Tu as de la visite ?

– Non. La télé était allumée. On y va ? Je connais un restaurant à Santa Teresa avec une vue magnifique. J'ai fait réserver une table et Ernesto, mon chauffeur, nous attend.

– Je t'ai dit que je voulais manger avec toi ? Ce que je veux, en réalité, c'est être mangée.

Elle s'assied sur le lit. Ses cheveux sont rassemblés sur le haut de sa tête, ce qui la fait paraître plus grande ; elle porte une chemise de lin blanc, avec des broderies bleues, une jupe longue de la même couleur et de hautes bottes en

cuir. Elle ouvre son sac, sort un paquet de cigarettes et en tire une qu'elle place entre ses lèvres. Elle cherche son briquet.

– Tu n'as pas idée de la masse de choses que je transporte dans ce sac, colonel. Les sacs des femmes contiennent bien plus de surprises que les hauts-de-forme des prestidigitateurs. Tu n'aurais pas un briquet ?

Francisco Palmares est toujours debout, à côté de la porte ouverte dont il tient la poignée.

– Allons-y !

– Non, on ne va nulle part. Ferme la porte.

Florzinha, la fausse, s'agite dans le placard.

– Francisco n'attendait pas un homme d'affaires ? murmure-t-elle entre ses dents. Qui c'est, cette morue ?....

Euclides s'efforce de la calmer :

– J'imagine que c'est l'homme d'affaires qu'il attendait. C'est Rosa, la fille du président de l'Angola.

Florzinha, l'authentique, replace la cigarette dans le paquet. Elle porte la main à ses cheveux et les libère. Ils se répandent sur ses épaules, dans son dos, en vagues bouillonnantes comme une mer houleuse. Elle déboutonne son corsage et s'étend sur le lit.

– Je continue à entendre des voix...

– Ce sont les clients dans la chambre à côté. On entend tout.

La femme ôte son chemisier.

– Il fait chaud ici. Ferme cette porte, colonel, et ouvre la fenêtre. Laisse entrer un peu d'air frais.

Francisco s'impatiente.

– Je t'ai dit que le chauffeur attendait...

– Qu'il attende. Moi, je ne peux pas attendre.

– Pour l'amour du ciel, Florzinha, relève-toi. Allons-nous-en !

Florzinha, la fausse, enfonce ses ongles dans le genou d'Euclides :

– Il veut que je sorte ?

– Vous ? Non, pas vous, l'autre.

Florzinha, l'authentique, étire ses membres.

– Je jurerais qu'il y a quelqu'un dans ce placard.

Francisco ne parvient pas à détacher les yeux des seins de Florzinha. Il ferme la porte et s'approche. Il s'assied de l'autre côté du lit, angoissé, la tête entre les mains.

– Que veux-tu ?

– Toi. Je veux ce à quoi j'ai droit.

– Dis-moi ce que tu veux...

Florzinha garde le silence un moment. Elle se penche au-dessus d'elle-même et frappe les prothèses avec ses doigts.

– Je comprends que ceci t'affecte. Je savais que ça te troublerait. (Elle se redresse et lui agrippe l'épaule.) Regarde-moi, Francisco. Regarde-moi ! J'ai perdu les deux jambes, je suis peut-être un peu moins moi, j'en conviens, je n'ai plus de jambes, mais au fond je suis toujours pareille.

– Tu m'as déjà dit ça et ce n'est pas ça le problème...

– Si, c'est bien ça le problème. Tu ne peux pas continuer à me traiter comme si tu ne me connaissais pas.

– Je ne te connais pas. Tu as disparu pendant toutes ces années. Tu ne m'as rien dit. Et maintenant tu reparais comme par miracle et tu voudrais que je ne trouve pas ça bizarre ? Je t'ai déjà demandé pardon. Je suis profondément désolé. Ton père aurait dû me faire assassiner.

– Il a essayé, tu as oublié ? Tu avais tout prévu. Tu as été plus malin. Tu as su te protéger. A propos, ton commerce dérange beaucoup de gens. Le Vieux est furieux, mais il n'ose pas te toucher. Le bruit court que tu as caché au Portugal des documents compromettants et que s'il t'arrivait quelque chose ils referaient surface. C'est vrai, ça ?

– C'est pour ça que tu es venue ?

– Non. Mais je suis curieuse. Quel est le grand secret que cache mon père ?

– Habille-toi. Si c'est ça que tu veux savoir, je vais te le dire. Je n'ai plus rien à perdre. Je t'expliquerai tout ça pendant le dîner.

– Quand réussiras-tu à faire l'amour avec moi ?

– Quand j'aurai de nouveau confiance en toi. On y va ?

Florzinha, l'authentique, renfile sa chemise. Francisco Palmares respire profondément. Il l'aide à se mettre debout. Il la prend dans ses bras. Ils sortent de la chambre enlacés.

(en sortant du placard)

La porte claque. Quelques secondes passent. Florzinha, la fausse, pousse un profond soupir.

– On peut sortir ?

Euclides ouvre la porte. Il saute du placard. La jeune fille fait de même. Elle s'étire. Elle allume la lumière et s'assoit sur la chaise.

– J'ai absolument rien pigé. Vous avez compris, vous ?

Euclides écarte les bras dans un geste vague, qui peut aussi bien signifier la perplexité que le contraire, à savoir qu'il a compris plus qu'il ne l'aurait souhaité. Il ouvre le frigo-bar et choisit deux verres. Il en tend un à la femme.

– Vous voulez un whisky ? Il faut que je boive quelque chose.

– Excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Florzinha...

– Oui, je l'avais déjà compris. Francisco a un faible pour les fleurs. Je m'appelle Euclides. Euclides Matoso da Câmara. Je suis journaliste.

Ils boivent en silence. Florzinha l'examine avec curiosité.

– Vous aussi, vous venez d'Angola ?

– Malheureusement...

– Et cette morue, la mutilée, c'est la fille du Président ?

– Sa fille aînée. Son héritière politique. Une femme dangereuse.

– Bon sang ! Quelle histoire !

– Je peux vous demander ce que vous faites ?

– Moi, je fais des pompiers, le baiser noir, le bouton de rose, la pluie dorée. Je fais ça aussi avec des femmes et avec des couples. La seule chose que je refuse de faire, c'est le sexe anal.

– ...

– Eh oui, mon vieux, je suis une pute.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, LEBLON,
GALERIE ARADIA, DIX-HUIT HEURES.

(Exu ²⁴ femme)

Euclides, comme toujours, arrive en avance. Anastácia, dans un coin, resplendit, toute de blanc vêtue, sous la lumière intense d'un projecteur. En l'apercevant, elle lui fait discrètement signe avec la main droite et sourit, sans pour autant interrompre son discours. Devant elle, une jeune fille, petite, très attentive, tient un micro très long. Le cameraman, un mulâtre énorme, avec de gros biceps de débardeur, lui lance un regard réprobateur et Euclides s'éloigne. Au même moment il voit se diriger vers lui avec l'impétuosité d'un cataclysme une femme très rousse et immense.

– Vous désirez quelque chose ?

Le journaliste lui montre son invitation. Elle ne regarde pas le papier, elle le dévisage lui, de la tête aux pieds, puis lui tend la main. Elle arbore autour du cou un pentagramme en argent. La main est pâle et potelée, mais ferme.

– Soyez le bienvenu, monsieur. Je vous offre un café ?

Euclides accepte le café. La galerie ressemble à un sanctuaire : pas à un temple chrétien moderne ; elle fait plutôt penser à un *terreiro de candomblé* qui aurait été décoré par un homme doué du génie baroque d'un António Francisco Lisboa, dit l'Aleijadinho²⁵. Les boîtes d'Anastácia contenant les vagins dentés sont fixées aux murs qui ont été peints en noir et rouge. Des petites niches contiennent d'anciennes statues de la Vierge Marie dans lesquelles l'artiste a planté des dizaines de clous rouillés, d'aiguilles, de tiges de fer, à la façon des fétiches africains. Des statuette d'Iemanjá²⁶ émergeant des vagues étincellent sur d'autres autels. Un reliquaire, au centre de la salle, renferme la statue d'une femme magnifique à la peau sombre agenouillée sur un cercueil. Il y a aussi des bougies, d'innombrables bougies, blanches, rouges, noires, dans

des niches, sur les autels, ou se consumant lentement sur les boîtes. Quatre vers se détachent en blanc sur le fond noir d'un des murs.

A Pombajira da Quimbanda é bamba/quando ela vem com a sua pomba na mão/ela é rainha do candomblé/Saravá ! Exu mulher.

La Pombajira da Quimbanda est charmeuse/Quand elle arrive avec son bâton à la main/Elle est la reine du candomblé/Saravá ! Exu femme.

Euclides se sent totalement étranger là-dedans. Il ne comprend pas vraiment ce qu'il voit. Exu, il le sait, est une entité prêtant à controverse. Messenger des *orixas*²⁷, médiateur entre ceux-ci et les hommes, il a été confondu pendant trop longtemps avec le diable chrétien. La juste indignation des *mères-de-saint* et des *babalorixas*²⁸ ne sert à rien aujourd'hui, pas plus que les explications détaillées des spécialistes de la culture africaine du Brésil – pour la majorité de la population brésilienne Exu est le Diable, le Malin, le Maudit. Point final.

Des gens arrivent. Des femmes. Elles se connaissent toutes et se saluent bruyamment. Anastácia termine l'interview et vient le rejoindre.

– Tu es arrivé tôt, mon coco. Ça t'a plu ?

Euclides fait un signe de tête affirmatif. Puis il décide d'être franc. Il ne faut pas mentir à ses amis. Entre amis, les mensonges pieux n'ont pas leur place.

– Il y a des choses que je ne comprends pas.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

– Tu cherches à exalter la féminité, n'est-ce pas ? L'utérus, la fertilité, la grande mère. J'aime l'idée de transformer les statues de la Vierge Marie en fétiches. C'est comme si elles récupéraient leur pouvoir magique. Mais par ailleurs, en tout cas pour un homme, tout ça paraît vaguement menaçant.

– Tu es effrayé ?

– Je me sens un peu inquiet...

– Excellent. Mon objectif, c'est d'inquiéter les hommes.

– Je ne sais pas. Je soupçonne que ça peut aller plus loin que ça. Il y a ici, dans l'ensemble de cette installation, un langage que je ne maîtrise pas. Je me sens comme un analphabète avec un livre entre les mains.

– On ne parvient à la sagesse qu'en reconnaissant son ignorance.

– Qui es-tu ?

Francisco Palmares apparaît au même instant. Il se dirige vers eux d'un pas pressé. Euclides, qui ne l'a pas vu depuis le jour où il a été emprisonné dans le placard, le regarde d'un air ennuyé. L'autre ne le remarque même pas.

– Quelqu'un sait où est Jararaca ?

Anastácia prend peur.

– Cela fait quatre jours que je n'arrive pas à lui parler. Il n'est pas sur le *morro*...

– Le Commandement nègre s'est emparé de la Rocinha. Il y a eu des échanges de coups de feu toute la nuit. Vous ne regardez pas la télévision ?

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, GYMNASÉ DE LA LAGUNE, DIX HEURES.
CINÉLANDIA, DOUZE HEURES TRENTE.

(dans la peau de la proie)

Elle ne se semble pas avoir plus de vingt ans. Elle a les cheveux coupés très court, teints en bleu, de la même nuance que ses lèvres. Même ainsi elle pourrait passer inaperçue à condition de mettre des lunettes noires, ou si elle se promenait dans les rues les yeux fermés. Telle qu'elle est en ce moment, assise sur la machine nommée Papillon, bras écartés, corps tendu et ruisselant de sueur, le regardant bien en face, il est impossible de ne pas la voir sans sursauter. Francisco lui a donné un nom : l'Ange bleu. Cela fait plusieurs jours que le colonel est subjugué par l'éclat intense de ses yeux d'un bleu outremer. Ce matin, enfin, l'Ange bleu le remarque :

– Cette machine me tue. Vous venez souvent ici ?

Francisco lui dit la vérité. Cela fait deux ans qu'il fréquente ce gymnase, toujours l'après-midi, cinq fois par semaine. Cependant, il y a quinze jours environ, il est venu le matin et par un heureux hasard il l'a aperçue. Il a décidé alors de modifier complètement son horaire. Il sourit. Il ment allègrement :

– Vous avez changé ma vie tout entière.

Elle lâche un éclat de rire bleu. Quand une femme rit, un homme peut attendre d'elle une certaine miséricorde. Francisco ne l'ignore pas. Il n'ignore pas non plus que la curiosité est inhérente à la nature féminine. Elle veut savoir d'où il est. Le colonel répond par une énigme :

– Je viens d'un pays lointain.

Il dit cela d'un ton à la fois vague et définitif. L'Ange bleu comprend qu'elle ne doit pas insister, mais elle veut en savoir davantage. Elle ne parvient déjà plus à s'arrêter.

– Vous êtes bien mystérieux. Je peux essayer de deviner quelle est votre profession ?

– Vous pouvez toujours essayer. Mais vous ne réussirez pas...

– Laissez-moi voir, dit-elle et elle ferme les yeux. Les yeux clos, elle est beaucoup moins bleue. Vous êtes sûrement un artiste. Un acteur... Un danseur...

Ils sortent ensemble du gymnase. L'Ange bleu est mannequin. Elle voudrait être actrice. Elle habite tout près de là, dans un appartement donnant sur la Lagune. Elle l'invite à monter voir le paysage. Elle lui offre un verre de whisky, puis lui dit qu'elle aimerait prendre une douche et se changer. Assis sur le balcon, avec la Lagune à ses pieds, Francisco sort son téléphone portable de sa poche pour l'éteindre, quand tout à coup l'appareil sonne. Sa mère, à des milliers de kilomètres de là, dans le quartier du Restelo, à Lisbonne, s'efforce de contrôler sa voix :

– J'ai de mauvaises nouvelles, mon fils, très mauvaises. Ton père est à l'hôpital. Deux hommes sont venus chez nous ce matin. Ils cherchaient les papiers que tu m'as confiés. Ils ont tabassé ton père. Ils l'ont battu jusqu'à ce que je dise où étaient les papiers. Alors, ils les ont pris et ils sont partis.

L'Ange bleu l'appelle. Elle exhibe un grand soleil tatoué autour du nombril. Sa taille est étroite, ses seins généreux avec de grands mamelons roses ; une légère vapeur s'exhale de ses hanches larges, humides, très blanches. Francisco la regarde, terrorisé.

– Une tragédie vient de se produire, dit-il. Je ne peux pas rester.

Florzinha ! Florzinha l'a trahi. Il porte les mains à son visage. Il a de la peine à contenir ses larmes. L'Ange bleu s'enroule dans une serviette de toilette. Elle est pâle. Couleur bleu clair.

– Je peux t'aider ?

Francisco fait non de la tête. Il sort dans la rue, étourdi. Et maintenant, Francisco ? Maintenant, la proie c'est lui. La chasse a commencé et il est la proie. Ernesto l'attend :

– J'étais en train de penser aux prostituées noires du quartier de Massangarala. Je me souviens surtout d'une, Esperança. Ah que cette mulâtresse était belle !

Francisco demande à Ernesto de le conduire à l'hôtel Glória. Ils en sont tout près quand le portable se remet à sonner. Blanche-Neige lui souffle dans l'oreille :

– Francisco ?! Il y a un homme ici, à l’hôtel, qui te cherche. Un vieux type bizarre. Je l’ai trouvé il y a un instant en train d’essayer de forcer la porte de ta chambre...

– Il est comment ?

– Qui ça, le vieux type ? Il doit avoir soixante ans, soixante-cinq au maximum, avec des cheveux gris, une barbe de trois jours, un accent portugais. Tu sais, moi, il m’a fait l’effet d’un serpent déguisé en homme.

Francisco dit à Ernesto qu’il a changé d’idée. Il veut rester ici même, dans Cinelândia ; il descend de voiture, marche quelques minutes sans but, tournant en rond, puis s’assoit à une terrasse. Il est midi trente. Il commande un steak avec des pommes frites, une bière bien fraîche, et commence à manger, lentement, perdu dans les nuages pendant que le Brésil défile devant lui. Un vieillard décrépi, blême comme un spectre, tout en blanc, à l’exception de sa cravate d’un rouge électrique. Un Indien, sûrement de sang latin, comme dans la chanson de Maria Bethânia, torse nu, en bermuda et savates. Une jolie blonde aux longues jambes et à la haute croupe musclée d’Africaine. Une mulâtresse à la longue chevelure lisse. Un homme d’aspect funèbre, petit et maigre, avec une tête plate et des cheveux en bataille. Deux Japonais, peut-être de São Paulo, avec des attachés-cases et très souriants. Un gamin portant une boîte à cirage en bandoulière, au visage rouge hérissé d’acné, qui passe devant lui en chantant l’hymne brésilien. Un Libanais au regard soupçonneux. Des métis de blanc et d’Indien, de blanc et de métis de blanc et d’Indien, de noir et d’Indien, des mulâtres roux. Il remarque un écriteau :

“Festival de pizzas. Promotions sur tous les goûts.”

La rue lui semble être un festival de races. Toutes les couleurs sont en promotion. Le vacarme métallique de la circulation l’empêche de penser. Il voit, ou croit voir, le vieux noir qu’il avait rencontré lors d’une aube triste sur la plage de Botafogo. L’homme lui lance un clin d’œil et disparaît dans la foule. Il pourrait peut-être lui donner un conseil. Il essaie de distinguer au milieu de ces innombrables visages, de tous ces yeux, les yeux amers de Monte. Ce type ne va pas l’assassiner ici. Il n’est pas assez fou pour cela. Non ? Il hésite. Il se trompe peut-être. Ce n’est pas impossible. Non, il ne le fera pas, le Grand Inquisiteur ne se laisse jamais emporter, il ne commet pas d’erreurs, il sait attendre le moment propice. Fou, il l’est assurément, mais d’abord et avant tout, c’est un

professionnel. Il pense au vieux Feliciano Palmares, couché dans un lit d'hôpital, il pense à sa mère, humiliée dans sa propre maison, et sa peur se mue rapidement en une rancœur solide. Il empoigne ses couverts avec furie, au point que les articulations de ses doigts lui font mal. Son cœur bat précipitamment. Son sang bouillonne dans ses veines. Il suffoque. Si Monte arrive à ce moment-là, il en est certain,

Il le tuera.

OceanofPDF.com

ILHA GRANDE, SACO DO CEU,
SEIZE HEURES.

(agonie au paradis)

Un solide hamac de nylon relie à la proue les deux flotteurs du catamaran. Étendu dans le hamac, vêtu d'un simple bermuda noir, portant des lunettes de soleil, Francisco Palmares fume un cigare. Une serviette roulée lui sert d'oreiller. La fumée, humide et mélancolique, l'enveloppe, tout comme la brume elle-même. L'île semble flotter, vague, verte, sur le plomb lourd des eaux. Les cocotiers courbés, prostrés, aux épaisses chevelures ébouriffées, les collines encaissées saturées d'eau, le ciel trouble, tout à l'entour l'attriste et le déprime. Il pense à Florzinha. Il s'efforce de penser à elle avec rancœur. Il sursaute encore au souvenir de la colère d'Euclides, quelques jours auparavant, quand il lui a expliqué pourquoi il ne pouvait pas retourner à l'hôtel Glória. Jobard ! Crétin ! Le petit bonhomme lui était presque tombé dessus à bras raccourcis. Et lui, faisant le dos rond, comme un môme effrayé, lui avait aussitôt donné raison. Oui, il avait été stupide, mais comment aurait-il pu agir autrement ?

– J'avais tellement envie de lui faire confiance...

– Lui faire confiance ?! Faire confiance à cette femme ? Il aurait mieux valu offrir ton cœur à une vipère !

Quand Anastácia apprit cette histoire, elle lui prêta le bateau. Elle estimait qu'il devait disparaître pendant un certain temps, deux semaines, un mois, et pendant ce temps-là ils réfléchiraient à la conduite à tenir ensuite. Euclides l'accompagna. Lui non plus ne se sentait pas très en sécurité et de plus il avait besoin de repos. Tous deux se trouvent donc là, en compagnie d'un marin plus très jeune, un mulâtre taciturne qui avait travaillé pour le père d'Anastácia pendant plus de trente ans. Pendant la journée ils naviguent à la voile au milieu de la splendeur secrète des îles. Ils nagent. Ils pêchent. Ils lisent. Ils déjeunent

dans quelque restaurant rustique, sur une plage abandonnée, puis remontent à bord du bateau. Ils nagent. Ils pêchent. Ils lisent. A la tombée du soir, ils jettent l'ancre dans les eaux mortes d'une baie quelconque, dînent frugalement et dorment. Quinze jours se sont écoulés. Le colonel a la peau lisse et brillante d'un animal en bonne santé, il s'est laissé pousser la barbe, ses muscles tendus luisent au soleil – quand le soleil se montre. Aujourd'hui, cependant, il a plu toute la journée, une pluie fine qui a refroidi l'atmosphère, une vraie désolation, et Francisco a l'impression qu'il en a toujours été ainsi depuis que Dieu a créé le monde, ou depuis que le monde s'est créé lui-même, après quoi les hommes ont créé Dieu, et qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Il a essayé de lire (il est en train de relire Nuno Júdice), mais il n'y est pas parvenu.

É impossível que o sol recupere o seu rumo/No horizonte – apesar da madrugada e das estranhas aves/Que a cantam em unísono, deixando entrever uma luz inútil/Nos corredores da memória.

Il est impossible que le soleil retrouve sa route/A l'horizon – malgré l'aurore et les oiseaux étranges/Qui la chantent à l'unisson, laissant entrevoir une lumière inutile/Dans les corridors de la mémoire.

Et ainsi de suite. Il sent qu'il s'enfonce dans la vase du désespoir. Il reconnaît les signes. L'apathie. Une fatigue non pas du corps, mais de l'esprit. Un abandon, l'âme qui s'en va à vau-l'eau, les sirènes qui hurlent dans le port. Un après-midi identique à celui-ci, à Berlin, l'a trouvé penché au-dessus du parapet d'un viaduc. Autour de lui tout était couleur de cendres, les immeubles et le ciel, les passants et les chiens, y compris les yeux des chiens, tout avait la même teinte funeste, qui semblait venir du dedans, comme la sueur. En contrebas, des trains passaient, indifférents. Il y avait une cabine téléphonique à côté et il avait appelé Dona Ermelinda. Il voulait entendre la voix de sa mère avant de sauter. Il n'avait pas dit grand-chose, deux ou trois phrases creuses, mais à sa façon de les énoncer, la vieille dame avait tout compris.

– Ne pense pas à faire ça, mon petit. N'y pense pas, car j'irai te chercher, où que tu te trouves, et je te flanquerai une roustie du tonnerre. Maintenant, mon petit, tu vas me boire un thé bien chaud, tu vas te reposer, dormir, et demain matin, dès que tu te réveilleras, tu me retéléphoneras.

Francisco avait obéi. Il y avait dans la voix de sa mère une telle fermeté, une telle autorité, qu'il n'avait pu qu'obéir. Le lendemain il avait à nouveau

téléphoné. Dona Ermelinda l'avait accueilli chaleureusement.

– Mon fils, lui avait-elle dit, n'oublie jamais que c'est moi qui ai fait ton corps. C'est moi qui t'ai mis au monde, moi qui t'ai élevé. Tu ne me dois pas seulement obéissance. Avant de rendre des comptes à Dieu, c'est à moi que tu dois le faire.

Il songe à appeler sa mère. Il se lève, se retourne lentement, en quête d'un horizon dégagé pour le balayer des yeux. On dirait qu'ils sont au beau milieu d'un lac. La terre enserre la mer. Subitement l'eau s'agite sur sa gauche dans un tumulte de bulles et il voit surgir Euclides, avec un masque de plongée, un tuba et de longues palmes bleu de cobalt. Le journaliste adore plonger. Il arrache le masque de la main droite, aperçoit le colonel penché par-dessus bord et lui adresse des signes joyeux.

– C'est magnifique ! crie-t-il. Je veux mourir dans la mer.

La joie d'Euclides est presque insultante pour Francisco. Bon sang ! Ce type est toujours gai, il ne respecte pas la tristesse des autres. Il le voit grimper à bord, se sécher avec une serviette, s'étendre sur une chaise longue et prendre un livre : *Psychedelics Encyclopedia*. Dernièrement, il ne lit que des livres sur les hallucinogènes. Il a apporté sur le bateau une petite bibliothèque spécialisée. Hier, il lui a raconté son expérience étrange dans l'appartement d'Anastácia. Toutefois, le colonel ne l'a pas pris au sérieux.

– Nous ne sommes plus dans les années 60, a-t-il plaisanté. Et tu n'as plus dix-huit ans. Carlos Castañeda est mort et en plus, mon pote, ce type-là était un bluffeur.

Euclides est irrité :

– J'ai parlé à ma mère !

– Je croyais que tu ignorais qui étaient tes parents...

– Eh bien, maintenant je le sais.

– Comment lui as-tu parlé ? Tu ne vas pas me dire que tu l'as vue en rêve ?....

– Je l'ai vue, j'ai parlé avec elle, mais je ne sais pas si c'était un rêve...

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Elle m'a dit qu'elle avait veillé sur moi.

– C'est tout ?

Le journaliste lui tourne le dos.

– Non, ce n’est pas tout. Mais tu ne mérites pas d’en savoir davantage.

(bonnes et mauvaises nouvelles)

Ce soir-là, ils accostent à Parati. Francisco ne s’aperçoit de la manœuvre que lorsque, reclus dans la solitude de sa cabine, il entend la rumeur sur le quai. Il monte l’escalier et trouve Euclides dans une grande agitation. Le journaliste lui dit qu’Anastácia a téléphoné et qu’elle a des nouvelles pour eux.

– Elle nous attend.

Elle est sur le quai. Grande, solennelle et très blanche, dans une grande robe de la même couleur, lumière allumée sur le fond velouté et moelleux de la nuit. Francisco lit dans ses yeux l’inquiétude et l’urgence. Elle semble plus âgée, ou plus fatiguée, ou les deux.

– Fini les vacances, mes chéris. Prenez vos affaires et en route. Il n’y a pas de temps à perdre. Je vous expliquerai tout en chemin.

Une fois dans la voiture, elle raconte que les hommes de Jararaca ont mis la main sur un agent angolais. L’homme a pénétré sur le Morro da Barriga et il est monté en demandant à plusieurs personnes si elles connaissaient Francisco Palmares. Il a eu la malchance de tomber sur Bartolomeu Catiavala qui l’a reconnu. Le colonel la regarde avec stupéfaction.

– Monte ?!

– Exactement. Il est venu ici avec l’ordre de vous assassiner. Ça, c’est la bonne nouvelle. Vous voulez connaître la mauvaise ? La police elle aussi vous recherche. Les journaux ont publié des photos. Que s’est-il passé, colonel ? Il semble que tout à coup vous soyez devenu célèbre...

Euclides répond pour lui.

– Il a fait confiance à une femme. Manque de bol, c’était sans doute la seule à qui il n’aurait pas dû se fier.

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
SEPT HEURES DU MATIN.

(la nature du scorpion)

Monte est ligoté à une chaise, les cheveux en bataille, la barbe indomptable, de profonds cernes de fatigue sur son visage jaune. Pourtant, même dans cet état, il semble invincible. Il affronte en silence et avec dédain le regard de Francisco Palmares. Embarrassé, le colonel hoche la tête ; il demande à Jacaré de le détacher. L'autre proteste.

– C'est une sale bête. Vaut mieux s'en débarrasser une bonne fois pour toutes...

Bartolomeu Catiavala est du même avis :

– Je n'ai pas tiré sur lui moi-même pour que tu puisses l'interroger. J'ai passé un mauvais moment entre les mains de ce blanc, là-bas au ministère, à Luanda. C'est le bourreau du Vieux. Il m'a dit qu'il était venu ici pour nous tuer tous les deux, toi et moi. Il m'a dit qu'il avait toujours mené ses missions jusqu'au bout, tu imagines ! Quel culot ce mec ! Le Vieux, évidemment, préfère que la police brésilienne ne nous prenne pas vivants.

Jararaca hausse les épaules :

– Écoutez, moi, je m'enlève les mains. Vous pouvez faire de lui ce que vous voulez, colonel. Vous voulez le tuer ? Tuez-le. Vous voulez le laisser partir ? Très bien. C'est pas mes oignons.

Catiavala monte sur ses grands chevaux :

– Le laisser partir ? C'est moi qui l'ai attrapé, je ne le laisse pas sortir d'ici. Il en sait trop. Il nous balancera tous. D'ailleurs, colonel, il faut que tu saches que ce misérable a déjà parlé à la police. Il a fallu que je quitte ma maison. J'ai déménagé ici, où je me sens plus en sécurité, cette zone est à nous, petit frère, c'est une terre libérée, une terre qui appartient aux noirs, mais je sais que chaque pas que je fais est surveillé.

Francisco demande qu'on le laisse seul avec Monte. Il attend que tous sortent et le détache. Il prend ensuite une chaise et s'assoit en face du Grand Inquisiteur, bras croisés, s'efforçant de retrouver son calme. Il balaie du regard la baraque étroite, le toit en zinc, les murs en parpaings, la petite fenêtre, à moitié dissimulée par un rideau en plastique à travers lequel une lumière acide se fraye un passage. Dans un coin, sur une caisse en bois, sommeille un vieux téléviseur sur l'écran duquel quelqu'un a collé un papier où sont écrits deux mots dans une calligraphie irrégulière : *Droque électronique*. Juste au-dessus de l'appareil, la photo d'une femme jeune, nue, assise sur un lit, est accrochée au mur. Ce sont les couleurs de l'image qui frappent le plus. La lumière émeraude qui émane des murs et qui flotte autour du corps de la femme.

Monte suit le regard de Francisco.

– La Havane, dit-il. J'en suis sûr. Certaines couleurs n'existent qu'à Cuba.

– C'est là que tu as appris à tuer, n'est-ce pas ?

– Oui, entre autres choses. Et toi, c'est à Berlin ?

– Entre autres choses...

– Moi, j'ai eu plus de chance, camarade, bien plus de chance. A Berlin, je suis sûr que tu n'as pas rencontré de mulâtresses comme celle-là.

– Non, c'est vrai. Et maintenant ?

– *Dispara, cobarde, sólo vas a matar a un hombre*²⁹...

– Les dernières paroles de Che Guevara, selon la légende.

– Tu as encore gagné.

– Oui. A ce jeu je gagne toujours. Mais je ne suis pas ici pour te tuer, et toi, je regrette beaucoup de te détromper, toi, tu n'es pas Che Guevara.

Monte sourit. Un sourire dépourvu de compassion.

– Tout nous sépare, camarade. Tu n'as rien appris à Berlin. Tu n'as rien appris en Angola. Si j'avais une arme, moi, tu crois que j'hésiterais à tirer ?

– C'est le Vieux qui t'a envoyé ?

– Oui, c'est lui, personnellement. J'ai déjeuné avec lui au Palais. Le Vieux ne te pardonne pas...

– Et mes parents ?

– Non, non, ça ce n'est pas moi. J'étais déjà à Rio. Je regrette beaucoup, sincèrement. Je n'ai rien à voir avec cette absurdité. Les types avaient ordre de récupérer les documents, un point c'est tout. Personne ne leur a dit qu'ils

pouvaient rouer de coups les gens. Il leur suffisait de bien fouiller. Ce sont des imbéciles. Ils n'ont pas fait d'études, contrairement à nous, ils n'ont aucune formation. Tu sais comment on reconnaît un agent du ministère aujourd'hui ? C'est facile, ils portent tous des costumes bleu marine, ils sont adipeux et arrogants, ils utilisent des noms impossibles, Frederico, par exemple. Où est-ce qu'on a vu un nègre s'appeler Frederico ? Si tu rencontres un nègre appelé Frederico, tu peux être sûr que c'est un agent de la Sécurité d'État.

Dans d'autres circonstances, Francisco aurait trouvé cela drôle. A cet instant, il repense au vieux Feliciano Palmares et de nouveau il est plein de colère.

– Bordel de merde, Monte ! Bartolomeu a raison. En quoi tu t'es transformé ? En bourreau. Tu es devenu le chien enragé du Président. Avant, tu défendais un idéal, tu luttais pour un drapeau, peut-être qu'effectivement tout a été une effroyable erreur historique. Pourtant, tu croyais à tout cela. Et maintenant ? Qu'est-ce que tu défends ?

Monte garde les yeux baissés. Il frictionne ses poignets meurtris par les cordes. Il parle à voix basse. Il lui demande s'il connaît la parabole du scorpion et de la grenouille. Francisco hausse les épaules, il ne la connaît pas. Le Grand Inquisiteur la lui raconte. Il rit amèrement :

– Moi non plus, je ne te demanderai pas pardon.

Il sort de la poche de son pantalon une boîte d'allumettes, l'ouvre et la montre à Francisco. Un scarabée vert, de trois centimètres de long, luit à l'intérieur. Le colonel le place avec précaution sur la paume de sa main gauche. Les deux hommes contemplent avec émotion l'éclat métallique de l'insecte mort. Il fait penser à un bijou très ancien.

– *Pelidnota cyanipes*, murmure Monte. Il a l'air si solide, tu ne trouves pas, capable de durer à tout jamais. Il n'existe qu'au Brésil. Je l'ai acheté hier à un collectionneur. Il est pour toi, colonel. Dans l'ancienne Égypte, le scarabée était un symbole de renaissance. Toi, tu pourras peut-être encore renaître, tout recommencer à zéro, oublier le passé.

Il pousse un profond soupir :

– Regarde-moi et plains-moi, mon ami, moi je suis le passé.

BONJOUR LIBERTÉ !

OceanofPDF.com

LUANDA, PALAIS DANS LA VILLE HAUTE,
QUATORZE HEURES TRENTE.

(le rêve du Président)

Le Président a toujours été un homme d'habitudes solidement enracinées. Tous les après-midi, après le déjeuner, il ferme la porte de son cabinet, se déchausse, s'étend sur un grand canapé de cuir, se couvre le visage d'un mouchoir et s'endort.

– La sieste, a-t-il coutume de dire, est la seule liberté qu'il me reste.

Il rêve de Jules César. Cela fait trois après-midi de suite qu'il rêve de l'empereur. Il le voit passer d'un air distrait à côté de la statue de Pompée. Il assiste, muet de panique, à l'instant où Brutus, jaillissant de l'ombre, plonge le poignard dans son corps. Il compte les coups, il le voit se plier en deux, les mains tachées de son propre sang, il le voit lever les yeux et reconnaître avec stupéfaction le visage de l'assassin :

– Toi aussi, Marcus Junius ?! Alors, César mourra...

Cette fois, cependant, le Président réussit à crier et son cri alerte César. Le Président hurle :

– Fuis, putain, mais fuis !

L'empereur tourne le visage vers lui, mais, malheureusement, c'est trop tard, déjà le traître fait irruption de derrière la statue, le voici qui brandit son poignard

Et le sang gicle.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA, APPARTEMENT
DE JORGE ET BÁRBARA VELHO.
SAMEDI MATIN.

(Caô Cabiecilê !)

Il existe deux types de fatigue : celle des vainqueurs et celle des vaincus. En ce samedi matin, pendant que les noirs descendent des *morros* pour prendre leur destin en main, Jorge Velho ressent la fatigue sans gloire des vaincus. Il rêve qu'il marche sur une terre âpre, démesurée, désolée, en compagnie d'un lion énorme, portant sur le dos un sac en cuir et une hache à double tranchant. Il voit alors devant lui les pierres se métamorphoser en chiens sauvages et bondir sur lui. Il se défend comme il peut, aidé par le lion, mais pour chaque animal qu'il tue il en naît dix, il en naît cent, il en naît mille, si bien qu'en très peu de temps la plaine entière aboie et hurle, glapit et écume dans un chaos épouvantable.

– Avale les mangues que tu portes dans ton sac, lui crie le lion sans cesser de se battre, et tu auras le pouvoir du tonnerre.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et effectivement, il se met à cracher du feu, faisant jaillir devant lui des fleuves de sang, semant la terreur parmi la meute. Les chiens ont le visage de Mateus Weissmann. Ce ne sont pas des chiens, mais des soldats, des chiens et des soldats, et tous ricanent et se moquent, rient aux éclats, se gaussent avec le visage blafard du général. Il se réveille baigné de sueur. Sur le *morro*, on échange des coups de feu. Bárbara est endormie à côté de lui, nue, solide et réelle, un vrai rocher de paix. Il passe un long moment à admirer son sommeil. Il passe doucement la main au-dessus de la peau placide de sa femme, sans toutefois la toucher, sentant émaner d'elle chaleur et vie. Il l'aime. Mon Dieu, comme il l'aime ! Il l'aime sans interruption, avec le même enthousiasme juvénile d'il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il l'a embrassée pour la première fois. Il se lève sans bruit, ouvre la porte-fenêtre et sort sur le balcon.

Finalement, les coups de feu que l'on entend semblent venir de la plage d'Ipanema ou plutôt de la Pointe do Arpoador. Ce n'est pas normal. Il sourit avec tristesse. Il serait normal que les tirs proviennent des favelas. Ça oui, c'est normal à Rio, à São Paulo, dans n'importe quelle grande ville du pays. Pourtant, cela fait plusieurs semaines que l'on n'entend pas le moindre coup de feu. Depuis que le Commandement nègre a occupé la Rocinha, puis le Vidigal, le Morro do Pavão, Santa Marta, la Babilônia. Il se souvient de la dernière réunion avec le gouverneur :

– J'en ai ras-le-bol, commissaire. Jararaca est en train de s'emparer de tout. A l'exception d'Antônio Conselheiro³⁰, de Zumbi dos Palmares et de Lampião, qui d'ailleurs sont célébrés maintenant comme des héros, il n'y a jamais eu dans l'histoire du Brésil un marginal qui ait eu autant de pouvoir. A Brasília on fait pression sur moi. L'Armée veut agir. C'est lui ou moi...

– Qu'est-ce que ça veut dire, Pedro, c'est moi qui...

– Jorge, mon ami, j'apprécie votre honnêteté, tout le monde l'apprécie. Mais tout ça est allé trop loin. On ne résoudra rien à coups de parlotte. Tant qu'il s'agissait d'une guerre entre trafiquants, ou entre policiers et bandits, ça pouvait encore aller, c'était maîtrisable. Et après tout, il ne mourait que des noirs. Des coups de feu dans les favelas ne font pas les gros titres. Le hic, c'est que ce type, Jararaca, a décidé de faire de la politique : il donne des interviews à la télévision, il fait des discours... la merde, quoi ! Même la CNN a escaladé le Morro da Barriga pour parler avec lui. Ça discrédite le Brésil. Ça éloigne les investisseurs. José Inácio veut de l'action. Je suis désolé, mon ami, mais vous avez perdu.

Jorge Velho a démissionné. Il est même allé au-delà de ce que souhaitait le gouverneur – il a quitté la police. Les jours suivants, il a déversé sa colère dans des débats à la radio et à la télévision, dans des conférences dans les universités, dans de longs articles de journaux. Il a accusé le président José Inácio d'être en train de préparer un massacre. Il a attaqué les intellectuels d'extrême gauche, "ces tristes bourgeois oisifs, ces irresponsables révolutionnaires en chambre", pour avoir osé appuyer Jararaca. Il s'est jeté sur Mateus Weissmann, toutes griffes dehors, avec une détermination féroce et suicidaire rappelant une vieille blague, "un civil peut se militariser ; un militaire est incivilisable", et appelant les soldats à jeter leurs armes. Puis, comprenant qu'il avait encore davantage

raison qu'il ne l'avait supposé dans un premier temps, il s'est enfoncé dans une tristesse noire. Cela fait trois jours qu'il ne sort pas de chez lui. Il ne regarde plus la télévision. Il a débranché le téléphone. Il refuse de recevoir ses amis.

Sur son balcon, en caleçon, assis sur une chaise de toile, il pense de nouveau à Jararaca. Il se souvient de sa conversation avec lui chez Anastácia Hadock Lobo, et pour la première fois il éprouve une certaine sympathie pour lui. Ce fils de pute va mourir, c'est comme s'il était déjà mort, mais il mourra debout. Il scrute l'obscurité devant lui, il tend l'oreille, il s'efforce de deviner dans la respiration de la nuit les signes de la grande colère qui, il le sait, dévore la ville. Peu à peu il se détend. La nuit est tiède. Il soupire, ferme les yeux et soudain il se souvient de son rêve bizarre. Il y avait une hache, n'est-ce pas, une hache à double tranchant. Des chiens...

!!!!!!!!!!!!!!!

... L'explosion le fait sursauter.

Dès que le vacarme se dissipe, dès que les vitres cessent de vibrer, dès que l'air s'apaise, il est pris de doutes. Y a-t-il vraiment eu une déflagration quelque part dans la nuit réelle ou simplement dans les ténèbres mortes de son rêve ? Il se lève précipitamment, se penche sur le mystère. Cela s'est passé où ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? Ce n'était pas net, pas bien circonscrit comme un coup de tonnerre, c'était plutôt un son étouffé et sans arêtes. Peu de temps auparavant il avait entendu des coups de feu sur la plage. Et maintenant une grande explosion venue de derrière, d'au-delà du *morro*, certainement d'au-delà de la lagune. Il regarde sa montre. Il est quatre heures vingt. Il rentre dans l'appartement, s'installe sur un vieux canapé de cuir dans le salon et allume la télévision. Un couple s'étreint sur une plage déserte... Une femme chantonne dans sa baignoire... Un arc-en-ciel s'élève au-dessus d'un pré vert... Un lion dévore la carcasse d'une gazelle... Un voilier sombre dans une mer tempétueuse... Jararaca lit un poème :

É hora/de amolar a foícele cortar o pesçoço do cão.

É hora/de sair do gueto/eito,/senzalale vir para a sala/– Nosso lugar é junto ao Sol.

L'heure est venue/d'aiguiser la faux/et de couper le cou du chien.

L'heure est venue/de sortir du ghetto/de l'ordre,/de la baraque des esclaves/et de se rendre au salon/—
Notre place est à côté du Soleil.

Jorge connaît ces vers. Ils sont d'Adão Ventura. Quand avaient-ils été enregistrés ? Où ? On dirait un studio. Il remarque le logo de TV Planeta. L'homme le plus recherché de Rio est en train de discourir paisiblement dans un studio de télévision ! Jorge Velho est si nerveux qu'il n'arrive pas à se concentrer sur ce que dit Jararaca. Des bouts de phrases dansent dans sa tête sans qu'il arrive à les mettre en ordre.

... la volonté de la majorité du peuple brésilien...

... nous en appelons à la sérénité...

... le Commandement nègre contrôle toutes les entrées...

... si une guerre éclate demain...

... les soldats sont noirs, les policiers sont noirs...

... pour empêcher un bain de sang...

Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Jorge Velho se redresse. Son dos lui fait mal. Il respire avec difficulté. Il s'efforce de concentrer son attention. A présent, Jararaca parle de négociations.

Le Commandement nègre exige du gouvernement fédéral,

1 – Une large amnistie pour les soldats sous son commandement, pour tous ceux qui ont été arrêtés et pour tous les héros qui sont descendus des morros pour lutter contre l'esclavage.

2 – La démission immédiate du ministre de la Défense, le général Mateus Weissmann.

3 – Une indemnisation symbolique pour tous les Brésiliens d'ascendance africaine et des excuses publiques pour les siècles d'exploitation et d'oppression.

4 – L'adoption d'un système de quotas pour les descendants d'Africains qui ne sera en aucun cas inférieur à quarante pour cent, non seulement dans les universités et dans la fonction publique, mais aussi pour les postes les plus élevés dans la police et dans l'armée, et pour les candidats à la députation au niveau provincial et fédéral.

5 – Pendant les négociations avec le gouvernement, toutes les unités des forces armées stationnées dans l'État de Rio de Janeiro devront reculer hors des frontières de l'État et ne pas interférer.

Le chef du Commandement nègre porte un T-shirt du Club militaire de Luanda. Jorge Velho reconnaît les symboles, le poing noir, la mitraillette, l'étoile jaune sur fond rouge, car il les a vus d'innombrables fois sur des drapeaux et des affiches ou peints sur les murs des favelas, mais il est incapable de déchiffrer le sigle CML. Jararaca porte autour du cou un collier de verroterie rouge et noire. Il regarde Jorge Velho bien en face. Il regarde le monde bien en face. Il conclut d'un air solennel et provocateur :

– Nous tournons aujourd'hui une page de l'histoire du Brésil. Ce pays ne sera plus jamais le même. Je te salue, Liberté !

Il se tait. On entend quelqu'un crier :

– Coupe, bordel, coupe immédiatement !

Il se lève et l'image disparaît. Une photo de la ville surgit, la carte postale classique, avec le Pain de sucre au premier plan. Les premiers vers de "Matin de carnaval" retentissent :

*Manhã, tão bonita manhã/na vida uma nova canção/cantando só teus olhos
teu riso e tuas mãos.*

Matin, matin si beau/Dans la vie une nouvelle chanson/Pour chanter tes yeux/Ton rire et tes mains.

Jorge Velho téléphone au Treizième Commissariat, au 1260 de l'avenue Nossa Senhora de Copacabana. Il n'a pas besoin de s'identifier. Le policier de garde reconnaît sa voix.

– Commissaire ? Nous sommes encerclés ! Vous savez ce qui se passe en ville ?

Dans le Douzième, personne ne décroche. Dans le Quatorzième, à Leblon, le téléphone sonne occupé. Il appelle chez le gouverneur – occupé. Il s'habille en vitesse. Il ne sait pas quoi faire. Il sait qu'il doit faire quelque chose. Bárbara le surprend au moment où il pose la main sur la poignée de la porte.

– Où vas-tu ?

Il ne sait que répondre. Il regarde sa femme avec tendresse.

– Ne sors pas, lui dit-il, ne laisse pas les filles sortir. Quelque chose d'impossible est en train de se produire.

– Quoi ?

– Je ne sais pas comment appeler ça, mon amour, je ne sais vraiment pas. Comment tu appellerais ça, toi ? Une révolte d'esclaves ?...

(le visage de Jésus)

Les rues sont presque désertes. Jorge Velho conduit lentement sa vieille voiture, d'abord sans but précis, puis en direction de Botafogo. Le gouverneur Pedro de Almeida habite seul au trentième étage de l'édifice Apolo, un des plus hauts de la ville, avec vue sur l'anse de Botafogo, le Pain de sucre, le Corcovado, le Morro Dois Irmãos, et à l'arrière-plan, se confondant avec la brume, la Pedra da Gávea. Jorge Velho se souvient à nouveau de son rêve bizarre. Il sourit.

– J'aurais dû apporter la hache. Le sac des tonnerres.

Cinq ou six hommes regardent d'un air effrayé en direction du Christ Rédempteur. Ils montrent la statue du doigt. Ils parlent avec une grande véhémence. Jorge gare la voiture et sort. Le visage de Jésus Christ a été peint en noir. Un drapeau du Commandement nègre est tendu entre ses bras vigoureux. L'ex-commissaire se sent pris de vertige. Il s'appuie à sa voiture. Un mendiant le regarde avec un sourire goguenard et des dents fulgurantes de triomphe. Jorge ne le remarque qu'alors – un vieux noir, avec une barbe dure, très maigre, grand et droit comme un prince éthiopien. La morgue de l'homme le vexe. Que veut-il donc ? L'étrange personnage lui lance un clin d'œil moqueur et complice. Il lui crie :

– *Caô Cabiecilê !*

Avec une révérence. Il éclate de rire et s'éloigne en fredonnant les derniers vers de "Matin de carnaval" :

Pois há de haver um dia em que verás/das cordas do meu violão/que só teu amor procurou/vem uma voz falar dos beijos perdidos/nos lábios teus/canta o meu coração, alegria voltou/tão feliz a manhã deste amor.

Un jour viendra où tu verras/dans les cordes de ma guitare/que je n'ai recherché que ton amour/une voix te parlera des baisers perdus/ sur tes lèvres/mon cœur chante, ma joie est revenue/le matin de cet amour est si heureux.

Jorge Velho remonte dans sa voiture. Il est déconcerté.

C'est ça la guerre ?

Et lui, dans quel camp est-il ?

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
CINQ HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

(dialogue au bord de l'abîme)

La ville à ses pieds est la même que le soir précédent, mais à lui, à tous, elle semble différente. Francisco Palmares inspire lentement la force humide, végétale, qui s'exhale des grandes collines vertes. Il en remplit ses poumons. Il s'aperçoit soudain qu'il ne s'est jamais senti aussi bien de sa vie. Euclides le regarde avec curiosité :

– Et maintenant ?

Le colonel ne répond pas aussitôt. Un vent froid le fait frissonner. Par-delà l'abîme, il voit se former au loin un tourbillon de poussière, de feuilles, de vieux sacs en plastique qui flottent ensuite dans le ciel embrasé. Il pense aux lents après-midi du dimanche, quand il accompagnait son père pêcher dans le Mussolo. Ils traversaient l'île à pied. Une terre faite de sable blanc. De manguiers touffus. La mer étincelait. Il était heureux en ce temps-là, quand il n'y avait ni mémoire ni culpabilité, quand tout était éternel et que les gens riaient sans raison sous le soleil. Francisco Palmares était parti peu de temps après pour rejoindre la guérilla. Il s'était habitué à la tristesse. Et le voici à présent dans un pays étranger, en train de contempler une ville qui n'est pas la sienne, mais qu'il aime déjà comme s'il y était né, et pour la première fois depuis tant années il ressent à nouveau une joie intense.

– Maintenant, le gouvernement devra négocier.

– Je pensais que tu étais toujours pessimiste. Moi qui d'habitude suis l'optimiste de service, je n'en suis pas aussi certain. Ce que vous êtes en train de faire me semble être une immense folie. L'armée peut attaquer et dans ce cas ce sera un bain de sang...

– Il n'y avait pas d'autre solution. Weissmann allait envoyer la troupe occuper les favelas. D'abord le Morro da Barriga. Puis les autres favelas. Jorge

Velho était le seul à s'y opposer. Maintenant ils n'attaqueront pas. Nous avons fait exploser le tunnel Rebouças. Nous contrôlons les entrées, toutes les collines, les immeubles les plus hauts, le Corcovado, le Pain de sucre. Nous disposons d'un armement lourd, y compris une demi-douzaine de missiles Stinger, tu le savais ? Du matériel acheté aux petits frères par Catiavala. En Angola, on arrive à acheter toutes sortes d'armes. Depuis le Vidigal jusqu'au Mundo Novo, mon pote, Rio nous appartient. Nous avons pris le fort de Copacabana, le Duque de Caxias, les commissariats, nous avons arrêté le gouverneur. Alors, comment vont-ils attaquer, hein ?

– Est-il vrai que le président José Inácio a téléphoné à Jararaca ? On dit qu'ils ont parlé pendant plus d'une demi-heure...

– Oui, tu peux l'annoncer. Jararaca a un agenda de chef d'État. Il a parlé à José Inácio, il a parlé aux journaux du monde entier, il a rencontré dans l'après-midi les représentants du corps diplomatique, il se révèle être un véritable homme d'État. Tu sais que le vieux Fidel Castro lui a téléphoné, lui aussi ? Il a offert l'asile politique à tous les révoltés...

– Combien de morts ?

– Aucun ! Vingt-deux blessés : sept policiers, deux soldats et treize de nos combattants. Il n'y a pas eu de morts. On dirait la révolution des Œillets au Portugal...

– Au Portugal, les gens sont sortis dans la rue pour faire la fête !

– Ici aussi ils sortiraient si nous les laissions faire. Nous avons demandé aux comités du Commandement nègre, aux associations de quartier, à toutes les Églises, de calmer la population. Nous ne voulons pas que les gens organisent la chienlit dans les rues. Le carnaval, c'est en février, mon pote. Nous avons besoin de beaucoup de calme...

– Je trouve que les gens ont l'air d'avoir peur...

– C'est la bourgeoisie qui a peur ! Le peuple des favelas, lui, nous appuie de tout cœur. Ouvre les yeux, mon cher : les noirs brésiliens attendent ce jour depuis cinq cents ans !...

– Épargne-moi, colonel. Garde ta rhétorique pour les manifs ou pour les discours de Jararaca. D'ailleurs, je suppose que c'est toi qui as rédigé cette espèce de manifeste que ce type a lu à la télévision...

– Non, ce n'est pas moi. Tu sous-estimes ce mec. Jararaca est intelligent, il aime les livres, il a toujours beaucoup lu et il sait ce qu'il veut...

– Je peux l'interviewer ?

– Pas aujourd'hui. Demain, peut-être...

– Il y a d'autres Angolais impliqués dans cette aventure ?

– Peu. Il y a plus de deux mille réfugiés qui vivent dans la Vila do João et certains, comme tu le sais, ont une expérience militaire. Je leur ai parlé. Inutilement. Ils ne veulent pas d'embrouilles. Ils ont fui une guerre et deviennent nerveux à la seule idée d'être entraînés dans une autre...

– A propos d'Angolais, où se trouve donc le camarade Monte ? On m'a dit que tu l'as fusillé ou fait fusiller. Je refuse de le croire. Je ne peux pas le croire...

Francisco Palmares montre le vaste abîme :

– Il est là-dedans, tout au fond, mon pote. Je lui ai tiré une balle dans la tête et ensuite j'ai poussé son corps...

Euclides le regarde d'un air grave. Le colonel se force à sourire. Il lui donne une tape sur l'épaule :

– Bon, ça c'est la version officielle. Tu veux connaître la vérité ?

Les nuages s'embrasent. Ils bondissent et se tordent sous l'impulsion d'un vent violent. La ville s'assombrit sous le ciel convulsé. Il n'y a presque pas de voitures qui circulent dans les rues. On aperçoit encore la mer au loin, coincée entre deux collines massives. Énorme bête acculée et silencieuse.

– Nous avons parlé. Nous avons parlé longtemps et ensuite je l'ai laissé partir. Il a disparu. Il a quitté la ville. Je pense qu'il est retourné à Luanda. J'aurais peut-être mieux fait de le jeter au fond de ce ravin.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA, APPARTEMENT DE
JORGE ET BÁRBARA VELHO, LA NUIT.

(ou comment Bárbara a découvert qu'elle était noire)

Beaucoup de femmes noires venaient à la maison. Sa mère lissait ses cheveux crépus avec un gros peigne en fer, préalablement chauffé sur la cuisinière et qui dans son souvenir était à tout jamais un instrument de torture, un fer à marquer les humains, comme dans les temps anciens,

(d'après les récits de son arrière-grand-mère).

Une fumée épaisse s'exhalait des chevelures étirées de force. La maison s'emplissait d'un puissant relent de vaseline, de terre épuisée, de mousse humide. Les odeurs. Bárbara a une mémoire olfactive particulière. En cet instant précis, assise à côté du téléphone, regardant sans les voir les images qui défilent à la télévision, elle essaie de se souvenir des premières odeurs de son enfance. Jorge est sorti de bon matin et n'a pas donné de nouvelles depuis. Les têtards. Elle se souvient d'avoir plongé la tête dans l'eau du lac derrière la maison pour humer l'odeur des têtards. Les femmes discutaient des propriétés des différentes crèmes. Un jour, quelqu'un avait apporté de New York un produit spécial qui rendait les cheveux complètement lisses et souples.

– Les cheveux flottent au vent ?

La télévision diffuse des images de Rio de Janeiro prises par hélicoptère. Une ville déserte. Pourquoi Jorge ne téléphone-t-il pas ? Elle était la plus sombre des cinq sœurs. Sa mère l'appelait avec tendresse,

“Mon petit grain de café. Mon petit reste de samba.”

Elle se souvient qu'une voisine lui caressait la tête :

– Pauvre petite môme. Quels vilains cheveux...

Elles vivaient dans une grande maison coloniale. L'arrière-grand-mère n'arrivait plus à gravir l'escalier et elle prenait donc son bain au salon. Il était interdit aux enfants de descendre aussi longtemps que la vieille dame n'avait

pas terminé le rituel. Etendue sur le lit dans sa chambre, Bárbara respirait le doux parfum de la savonnette Phebo, puis celui de la laque et enfin celui de l'eau de lavande. Elle savait alors qu'elle pouvait descendre.

Où donc était son mari ?

TV Planeta ne diffuse que de vieux films brésiliens. Une autre chaîne, de São Paulo, montre les images de la dernière exposition d'Anastácia Hadock Lobo. Le reporter explique que l'artiste, fille d'un riche industriel de Rio, a une liaison amoureuse avec Jararaca depuis plusieurs mois. Bárbara était au courant. Jorge le lui avait raconté. Elle n'avait pas été surprise. Elle pense qu'Anastácia cherche à expier le péché de sa condition de fille blanche née dans une bonne famille en s'offrant au trafiquant.

— La pauvre, avait-elle dit à son mari, elle doit croire qu'elle rachète comme ça les erreurs de la bourgeoisie. Jésus-Christ mourant sur la croix pour sauver l'humanité, nouvelle version revue et actualisée.

Jorge ! Il est huit heures passées et il n'est toujours pas rentré. Bárbara a téléphoné à plusieurs amis. Personne ne sait rien. Elle a essayé d'appeler chez le gouverneur. Le téléphone sonne occupé. Son arrière-grand-mère souffrait de diabète. Son haleine sentait l'acétone. Certaines maladies peuvent être diagnostiquées rien qu'à leur odeur. Les malades de la rubéole ou de la rougeole ont une odeur de plumes fraîches. Une puanteur acide, de paille pourrie, dénonce la fièvre typhoïde. Les gens atteints de variole ou de varicelle dégagent parfois un remugle de fourrure d'animal sauvage. Le passereau aussi avait un bon odorat. Lui aussi aimait le parfum de la lavande. Le pauvre était aveugle et il attaquait son chant le plus haut, le plus harmonieux, uniquement lorsque le parfum de lavande émanant du salon s'intensifiait et se répandait ensuite dans toute la maison. Le jour où l'arrière-grand-mère mourut, le petit oiseau chanta tristement. Le lendemain matin il ne chanta plus. La lumière avait perdu son arôme de lavande. Il mourut peu après. Jorge, mon Dieu ! Une de ses filles l'épie avec méfiance.

— Ça va, maman ?

Iémanjá. Elle les distingue à leur odeur. Quand elles sont nées, pendant les premiers mois on ne pouvait les distinguer qu'à leur odeur. Elles continuent à être identiques, physiquement. Pourtant, l'une est silencieuse, aussi énigmatique qu'une méduse. L'autre, au contraire, foule le sol avec véhémence

et bruit. Iemanjá et Aganju. Grandes, souples, leur fine peau dorée étincelante de vigueur. Le téléphone sonne. Iemanjá se précipite, s'empare de l'appareil :

– Papa ?!

Furieuse, Bárbara tend la main :

– Laisse-moi lui parler !

– Mon vieux papa, dona Bárbara est à côté de moi, elle s'arrache les cheveux, elle est morte d'angoisse...

Bárbara lui retire le téléphone des mains :

– Qu'est-ce qui se passe ?

(une carte hors du jeu)

Jorge Velho entre tout voûté. Il étreint sa femme et ses filles. Il se jette sur le canapé. Anxieuses, les trois femmes l'entourent.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il répète ce qu'il a dit il y a peu dans un téléphone public à Botafogo, dès qu'il a pu sortir dans la rue. Pedro de Almeida est retenu prisonnier dans son propre appartement. L'immeuble est encerclé par des bandits. L'un d'eux l'a reconnu et l'a conduit dans l'appartement du gouverneur. Il l'a trouvé dans un vieux peignoir de femme, déchaussé, en train de jouer aux cartes avec Jacaré.

– En train de jouer aux cartes ?

– Exactement. Jacaré se souvient très bien de toi. Il t'envoie son meilleur souvenir.

Il l'avait reçu avec enthousiasme :

– Commissaire ! T'es un mec bien, vieux ! Tu manquais ici...

Jorge lui dit qu'il n'était plus commissaire. Enfoncé dans le canapé, le gouverneur soupira :

– Je le regrette infiniment...

Jacaré, très excité, les avait conduits sur la terrasse et leur avait montré une PKM braquée sur l'avenue des Nations unies. Il devait bien y avoir quinze soldats aux ordres du trafiquant là-bas, tous très jeunes, armés de mitrailleuses, de pistolets et de lance-grenades. Certains paraissaient drogués. Le jeune homme sortit un téléphone portable de dernière génération et appela Jararaca. Il lui dit que Jorge Velho était arrivé à l'improviste.

– Qu'est-ce que je fais de ce mec ?

Après avoir raccroché, il ne parvint pas à dissimuler sa contrariété.

– Le chef a donné l'ordre de te relâcher. Il paraît que tu vaux plus rien maintenant, mon vieux, que t'es une carte hors du jeu.

Jorge se tait. Il se sent effectivement une carte hors du jeu. Un journal jeté à la poubelle. Un vieux machin inutile. Lui, qui a toujours été un homme d'action, se voit réduit au rôle d'observateur – et cela en pleine tempête. Il se souvient du vieux nègre rencontré à Botafogo.

– *Caô Cabiecilê !*

Bárbara sursaute :

– Quoi ?

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Pourquoi ? Tu ne t'es jamais intéressé à nos cultes.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Du calme, mon cœur, c'est la salutation à Xangô sur les *terreiros de candomblé*.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA, CLUB FRANÇAIS,
PAR UN APRÈS-MIDI ENSOLEILLÉ.

(tambours de guerre)

“Sur la route de la vie, le passé est un sens interdit.”

Euclides lit la phrase tracée à la peinture rouge sur le pare-chocs d’un camion et pense à dona Felicidade. Qui sait, c’est peut-être un message de sa mère. Avant de sortir de sa chambre à la Pension Esperança, il a interrogé le petit calepin à couverture noire. Il contenait l’inscription suivante :

“Les tambours qui fêtent la guerre sont les mêmes que ceux qui annoncent la faim.”

Il chemine lentement sur le vaste trottoir. Il a toujours aimé marcher à pied. Il est déjà à Ipanema, non loin du Club français, quand il remarque un individu corpulent, avec des lunettes rondes, assis sur une chaise tout près de la plage. Il le remarque à cause de la petite chienne brune, mutilée, au tronc attaché à une espèce de plateforme à roues. La vue de la bête l’attriste. Elle lui fait l’impression d’une créature bionique, sortie cependant d’un futur déjà archaïque. Elle pourrait faire figure d’animal de compagnie du diabolique baron Vladimir Harkonnen, alias Kenneth McMillan, dans *Dune*, de David Lynch.

Des jeunes soldats du Commandement nègre montent la garde à l’entrée du Club français. Cela fait une semaine que Jararaca y a établi son quartier général. La ville reste calme. Les négociations avec le gouvernement avancent lentement, mais elles avancent, ce qui semble extraordinaire à Euclides. Le journaliste commence enfin à croire au succès de l’opération. Oui, pense-t-il, il y aura peut-être une fin heureuse. Le Président José Inácio a ordonné à la troupe de quitter la zone métropolitaine. Il s’est refusé toutefois à démettre Mateus Weissmann de ses fonctions. Plusieurs centaines de soldats et de policiers, retenus prisonniers au Jockey Club depuis la prise de la ville, ont été

échangés contre des éléments du Commandement nègre incarcérés dans différentes prisons du pays. Jararaca a autorisé de nombreuses familles à quitter la zone sud. Des files de voitures chargées de valises et de caisses ont encombré pendant deux jours l'avenue du front de mer. Euclides s'est souvenu des colons portugais fuyant l'Angola pendant les mois qui ont précédé l'Indépendance. Il a vu la même peur dans les yeux de ces gens. La même surprise. Une fatigue de fin de fête.

– Comment tout ça est-il possible ? Que font-ils ? Ils sont devenus fous ? Dans ce pays il n'y a jamais eu de racisme !...

La voix angoissée de la dame, dans la colonne de véhicules, au volant de sa voiture, se plaignant à un soldat du *morro*. Le jeune homme riant de bon cœur. Il ne riait pas de la naïveté de la femme. Il voulait juste se montrer sympathique. Les enfants aussi riaient. Ils vivaient le cortège comme si c'était le carnaval. Des cages avec des perroquets. Des chiens aboyant aux fenêtres des automobiles. Des hommes nerveux. Des femmes pâles. Une odeur âcre d'ordures et de sueur.

Jararaca en avait appelé aux commerçants, dans des discours transmis chaque soir par TV Planeta, pour qu'ils ne ferment pas leurs établissements. Il avait promis de maintenir l'ordre et de punir tout désordre :

– Nous aussi, nous voulons l'ordre et le progrès³¹. Maintenant, c'est la loi du *morro* qui l'emporte : celui qui vole perd sa main. Celui qui tue meurt lui aussi.

Il n'est pourtant pas arrivé à rassurer les commerçants. Presque tous les magasins sont fermés. Les rares magasins à être restés ouverts n'ont pas grand-chose à vendre. Les prix des denrées alimentaires grimpent en flèche.

(les noirs eux non plus n'aiment pas les noirs)

Euclides montre sa carte de journaliste à un des soldats à l'entrée du Club français. Press. Nom : E. Câmara. Numéro 3777. Le garçon l'étudie attentivement, la retourne et lit à voix haute :

– Les autorités à qui cette carte sera montrée devront prêter à son titulaire tout l'appui nécessaire au bon déroulement de sa mission professionnelle, sous réserve de l'observance des règles légales applicables.

Il la tend à un autre soldat. Tous deux paraissent intrigués :

- Où t’as dégotté ça, mon garçon ?
- Au Portugal.
- T’as déjà vu un Portugais noir, mon frère ?
- Y en a vraiment ?

Euclides s’impatiente. Il tente de récupérer le document.

- Rends-moi ça. Jararaca m’attend...

Les jeunes gens s’esclaffent.

– Tu crois ça ? Tu crois vraiment ça ? Tu crois que le chef a le temps de parler à un gnome ?

- Un noir, mon frère ! Un gnome noir !

Ils se tordent de rire. Euclides se dit que ce club ne lui porte pas chance. Il a changé de mains. Le préjugé, lui, n’a pas changé. Une phrase célèbre de Nelson Rodrigues lui revient en mémoire : “Ici les blancs n’aiment pas les noirs ; et les noirs eux non plus n’aiment pas les noirs.”

Ulcéré, il pense déjà à s’en aller, lorsque Luís Mansidão surgit de l’intérieur du club. Il est plus mince encore, si étroit et si amaigri que sans ses amples vêtements aux couleurs criardes personne ne le remarquerait. C’est un enfant en tout, sauf dans son regard. Ces yeux-là ont vu beaucoup de choses. Ce sont des yeux de vieillard.

- Venez avec moi, *doutor*, dit-il. Le chef vous attend.

De nombreux soldats du *morro* sont étendus au soleil sur le gazon et bavardent à voix basse. Mansidão conduit Euclides dans un bureau spacieux, très lumineux, au premier étage de l’édifice. Un plan de Rio de Janeiro occupe deux des murs. Il est immense, avec des épingles de différentes couleurs piquées ici et là pour signaler les positions des insurgés, et il est si détaillé qu’Euclides ne serait pas étonné s’il incluait la position de chacun des palmiers impériaux dans le Jardin botanique.

Jararaca surgit quelques minutes plus tard en costume-cravate :

- Vous, avec un costume !

La surprise du journaliste semble lui faire plaisir.

– Ça vous plaît ? J’ai rencontré il y a peu une délégation du gouvernement. C’est pour qu’ils ne pensent pas qu’un noir ne sait pas s’habiller. Francisco dit que personne ne manque de respect à un homme élégant...

Euclides rit. Il reconnaît la phrase. Elle est de Feliciano Palmares.

(l'interview)

Journal Politique Africaine – Trouvez-vous que les négociations avec le gouvernement se passent bien ?

Jararaca – Ça n'a pas été facile, loin de là, mais nous avançons.

JPA – Le gouvernement a-t-il accepté d'indemniser les noirs ?

Jararaca – Non, mais il a accepté les quotas...

JPA – Et en ce qui concerne la démission du général Mateus Weissmann ?

Jararaca – Nous ne céderons pas là-dessus. Ce type doit partir. Hier encore, vous n'avez pas entendu, il a redit que le problème du Brésil vient du mélange des races. Il a dit que ce qui se passe ici, à Rio, c'est un bordel de nègres, que si on le laissait agir, lui, il résoudrait le problème à coups de trique. Il a dit qu'il voulait me voir cloué au pilori...

JPA – J'ai entendu...

Jararaca – Ce que vous ne savez pas, c'est qu'il y a des masses de soldats que ce langage raciste révolte. Des masses de policiers. Il y a des policiers noirs qui viennent ici, au Club, offrir leur arme. Ils viennent se proposer pour la lutte...

JPA – Vous voulez dire qu'il y a des policiers qui changent de camp ?

Jararaca – Parfaitement. Plus d'une centaine, rien qu'ici, dans la zone libérée. Mais vous savez sûrement qu'il y a eu des révoltes de militaires à Salvador et à Recife. Aux États-Unis, il y a des manifs de solidarité avec nous et les manifestants eux aussi exigent la démission du général Weissmann et l'amnistie de tous les combattants.

JPA – Bien des gens ne croient pas au sérieux du Commando nègre. Finalement, jusqu'à tout récemment, vous n'étiez qu'un chef de bandits, un trafiquant, ce n'est que tout dernièrement que vous avez commencé à défendre des positions politiques...

Jararaca – Non. J'ai toujours défendu ces positions. Ce qui se passe, c'est qu'on a commencé à m'entendre seulement ces derniers temps.

JPA – Et le trafic de drogues ?

Jararaca – Est-ce que j'avais le choix ? Un noir au Brésil n'a de fric que s'il est bon au foot, s'il est danseur de samba ou se lance dans le trafic. J'avais besoin d'argent. J'avais besoin d'armes pour faire la révolution.

JPA – Vous croyez vraiment que le gouvernement brésilien va vous amnistier ainsi que tous les autres éléments impliqués dans la prise de Rio ?

Jararaca – Le gouvernement n'a pas le choix. Nous bénéficions de l'appui de beaucoup de gens, dans le pays et dehors. Le monde a les yeux fixés sur le Brésil. Notre lutte est juste. João Cândido lui aussi a été amnistié...

JPA – Oui, et aussitôt après arrêté et torturé...

Jararaca – C'est vrai. Ce type a été trahi par le gouvernement. Les blancs sont cruels, ils sont traîtres. Mais aujourd'hui, vous savez, João Cândido est un grand héros !

(L'Amiral noir, une histoire exemplaire)

Le 22 novembre 1910, Rio de Janeiro fut pris par la marine de guerre du Brésil. C'est difficile à croire, je sais, même à l'époque cela avait semblé irréel, mais cela s'est produit. Un groupe de matelots, conduits par João Cândido, un homme d'origine très humble, fils d'esclaves, natif du Rio Grande do Sul, a pris le commandement de plusieurs navires de guerre, a pointé les canons sur la capitale et a exigé de négocier avec le gouvernement. Dire qu'il s'agissait d'une révolte d'esclaves ne saurait être tenu pour une exagération. A l'époque, les matelots de la marine de guerre étaient presque tous des fils d'esclaves, tandis que les officiers descendaient pour la plupart de riches propriétaires d'esclaves. Il n'était pas étonnant que la discipline à bord des navires copie le modèle cruel des plantations. A la moindre faute, le matelot pouvait être attaché, pieds et poings liés, et avoir le dos lacéré de coups de fouet. Les révoltés exigèrent tout d'abord la fin de la Loi de la trique. Ils se plaignaient de la mauvaise qualité de la nourriture et demandèrent une amnistie générale pour leurs chefs. Le gouvernement accepta tout, de façon fort civilisée. Cependant, à peine les matelots se rendirent-ils que dix-huit d'entre eux furent jetés dans une petite cellule de la caserne du Bataillon naval, dans l'île des Cobras. Un détail : sous prétexte de désinfecter la cellule, on y déversa plusieurs seaux d'eau mêlée de chaux. L'eau s'évapora vite dans la rude chaleur de décembre et l'air saturé de chaux se mua en une substance vive et furieuse qui brûlait et coupait comme une lame chauffée à blanc. Désespérés, les hommes criaient, hurlaient, suppliaient, se brisaient les poings sur les murs. Les entendait-on ? Bien sûr qu'on les entendait. On les entend encore aujourd'hui. Mais personne ne leur

porta secours. Quand enfin la porte fut ouverte quelques jours plus tard, l'enfer était là, exposé dans toute son horreur absurde. Seuls deux hommes résistaient encore, fantômes étreignant le cadavre de leurs compagnons. L'un d'eux était João Cândido. Il vécut plus de cinquante-neuf ans tourmenté par le souvenir de ces journées. Expulsé de la marine, tuberculeux, il déchargea des navires. Il connut la faim. Il fut humilié. Il pria pour qu'on l'oublie, il rêva d'un temps sans passé, car chaque fois que quelqu'un le reconnaissait, il perdait son travail. Et certes, Jararaca a raison, aujourd'hui c'est un héros. João Bosco et Aldir Blanc ont composé un hymne à sa gloire.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
QUATRE HEURES DU MATIN.

(un fantôme mélancolique)

Anastácia le sent se libérer tendrement de son étreinte. Telle qu'elle est, couchée sur le ventre, paupières closes, elle devine que ses yeux parcourent son corps, qu'il a un sourire fatigué, mais heureux. Elle sait que Jararaca s'apprête à sortir. Elle ne veut pas qu'il parte. Elle ne veut pas non plus le retenir de force. Elle pleurera peut-être si elle ouvre les yeux et ne réussira plus à freiner le torrent de larmes, se transformant ainsi en fleuve qui se déversera dans la mer. Elle se souvient d'une pauvre femme ensorcelée par son mari qui pleura jusqu'à changer d'état. C'est Euclides qui lui a raconté cette histoire. Le journaliste travaillait alors à la télévision. Un après-midi, il avait été envoyé faire un reportage à Palanca, un énorme bidonville, habité surtout par des réfugiés venus du nord. Il devait filmer le cas étrange d'une femme qui n'arrêtait pas de pleurer copieusement depuis plusieurs semaines. Il se rendit sur place. On lui montra la femme ensorcelée, ombre émaciée et sanglotante, entortillée dans des couvertures trempées et sombres. L'eau coulait sur le sol en ciment et se répandait dans la cour en formant une boue froide.

– Les chaussures s'enfonçaient dans cette boue et n'en ressortaient plus, affirma Euclides. On avait l'impression que quelqu'un vous tirait vers le bas avec force, comme si tout le terrain était recouvert de sables mouvants. Je ne suis plus jamais retourné là-bas. On m'a raconté que la femme s'était transformée en eau, puis évaporée, que la boue avait séché et que tout était rentré dans l'ordre. Le mari, que les gens accusaient d'avoir ensorcelé sa femme, fut retrouvé mort, peu de temps après, la gorge tranchée.

Anastácia entend la porte s'ouvrir, elle entend la porte se refermer, elle enfouit le visage dans l'oreiller et respire avec force le parfum dense d'anis et de

lavande. Depuis combien d'années a-t-elle cet oreiller ? Elle ne s'en souvient plus. Elle l'a rapporté d'un de ses voyages en Inde. Ou est-ce de Bali ? Sans lui, elle ne parvient pas à s'endormir.

– Ta peau a une odeur bizarre, lui avait avoué Jararaca quand il l'avait connue. Tu sens les rêves.

A présent Anastácia pleure. Elle sait qu'elle va le perdre. Sans lui le lit semble un bateau immense prêt à sombrer. Le *Titanic* après avoir heurté l'iceberg. Le froid. Un grand silence. Jararaca descend par l'escalier de service. Cela fait deux jours que le gouvernement a coupé l'électricité dans la zone sud pour augmenter la pression sur les révoltés. Les ascenseurs ne fonctionnent plus. Il descend en tâtant prudemment le sol du pied. Il s'efforce de deviner les marches à la lueur incertaine d'une allumette. L'allumette s'éteint et il en allume une autre. Dans la cour l'obscurité est moins épaisse. Des étoiles rêveuses dansent à travers le feuillage. Le phosphore lui brûle les doigts. Il l'éteint d'un souffle. Il cherche la clé dans la poche de son pantalon.

– Bouge pas !

La voix derrière lui le fait sursauter. Il se retourne lentement. Il sent la présence de l'homme, solide, tranquille, avant même que celui-ci n'allume son briquet et n'approche la flamme de la cigarette. Il l'aperçoit par intermittence, un type gras, assis sur une chaise en plastique. Cette voix... Ce timbre rauque... Cet accent traînant...

– Tu t'en vas déjà, mon gars, t'es prêt ?

Il distingue l'éclat du métal dans la main du tueur. Cela le dégoûte de finir ainsi, sans gloire, comme un oiseau dans la gueule d'un serpent.

– On te paie combien pour ce boulot ?

Il cherche à gagner du temps. Le capitaine Virgulino aspire lentement la fumée. La braise de la cigarette éclaire de nouveau sa face large, aux traits indiens, ses yeux amers derrière les lunettes rondes.

– Plus que ce que tu vaux.

Cette voix...

– père ?!....

L'homme jette sa cigarette et se lève.

– Cazumbi ?!

Bang !

Ou Pam ! Ou Pim ! Ou Poum ! Si Bartolomeu Catiavala était présent avec son ouïe privilégiée, il pourrait choisir l'onomatopée la plus appropriée car il connaît la langue et l'accent propres à chaque arme. Va donc pour Bang ! En l'occurrence Bang ! Bang !

Jararaca voit l'ombre compacte devant lui s'incliner et s'effondrer. Il entend un cri de femme, un aboiement profond, et aussitôt après la voix de Luís Mansidão.

– Ça va, chef ? J'ai descendu cette ordure...

Le garçon perché sur le mur tient fermement un pistolet entre les mains, avec une assurance miraculeuse pour quelqu'un d'aussi frêle. Jararaca frotte une allumette et se penche sur le corps du tueur. Du sang jaillit de sa bouche. Luís Mansidão saute dans la cour :

– Ça fait cinq jours que ce type te filait le train, tu sais, et moi je le quittais pas d'une semelle.

Jararaca secoue la tête. Il ne dit rien. Anastácia arrive en courant, inquiète, vêtue d'un simple T-shirt blanc, pieds nus, et elle se colle contre son dos.

– Qui c'était ?

Le chef du Commandement nègre se frotte les yeux. Il a la tête d'un homme qui vient de se réveiller en sursaut. Il transpire.

– Personne, ma jolie petite blanche. Un malheureux.

LUANDA, PALAIS DE LA HAUTE VILLE,
QUATORZE HEURES TRENTE-HUIT MINUTES.

(la mort de César)

Personne ne tente de l'arrêter pendant qu'il parcourt les corridors silencieux du Palais. Tout le monde connaît cet homme maigre, avec une barbe de trois jours, des yeux creusés, qui, même parfumé, même coiffé, même vêtu d'un costume bleu marine bien coupé, comme celui qu'il porte en ce moment, acheté il y a un an à Lisbonne, de chez Hugo Boss, a toujours un air négligé et ébahi. Un oiseau de mauvais augure, dirait le vieux Feliciano Palmares qui ne l'a jamais aimé. Les rares fonctionnaires qu'il croise le saluent d'un léger signe de tête. Peu se hasardent à le saluer par son nom. Beaucoup ne savent même pas comment l'appeler. Il ne possède aucun titre, n'a jamais exhibé l'éclat d'un galon militaire et, s'il est riche, il n'en laisse rien paraître. Ici, où palpite nerveusement le cœur du pouvoir, l'on se demande parfois quelle en est la part qui lui incombe. Impossible de le dire.

– C'est un *matumbola*, un fantôme manœuvré par le Vieux !

Celui qui avait coutume de murmurer cela était le cardiologue qui soignait le Président depuis un bon bout de temps. Il n'était peut-être pas si loin de la vérité. Jadis on appelait *matumbola* les cadavres ressuscités par la magie pour servir les intérêts de sorciers puissants. Monte est d'accord avec cette définition. Il l'a toujours été. Il n'a jamais été aussi d'accord qu'en cet instant précis où il parcourt couloir après couloir de son pas élastique et silencieux, remuant à peine la tête pour répondre au salut de ceux qu'il croise. Un soldat de la garde présidentielle surveille la porte qui mène aux appartements du Président. Le Grand Inquisiteur l'écarte d'un simple claquement de doigts et entre.

La veille, dans l'après-midi, le Président avait convoqué dans son cabinet le général responsable de la sûreté de l'État :

– Général, demanda-t-il, puis-je faire confiance à mes gardes du corps ?

Le militaire s'était efforcé de le tranquilliser :

– Absolument, Excellence !

Le Président avait néanmoins insisté :

– Je crains que les hommes qui protègent mes arrières ne soient particulièrement bien placés pour me viser en traître.

Le général prit peur. Était-ce une question, une simple remarque ou le Président accusait-il quelqu'un ? Il expliqua en serrant les mains avec force pour en cacher le tremblement qu'un agent du ministère surveillait nuit et jour chaque garde du corps.

– Et qui surveille ces hommes ?

Le général baissa la voix. Posément, comme s'il parlait à un enfant, il ajouta qu'un troisième agent épiait chacun de ces deux-là et ainsi de suite, jusqu'à arriver de nouveau au début, comme dans une ronde, comme un merlan se mordant la queue, comme un carrousel infatigable, c'est-à-dire que les gardes du corps du Président finissaient par surveiller les agents du ministère.

Le Président soupira.

– Et vous, qui vous surveille ?

Il posa la question d'un air distrait, du même ton égal et délicat que s'il avait demandé des nouvelles de la santé de son épouse, puis il se leva et le congédia. Il savait que cette simple observation allait remplir le général d'inquiétude. Ce qui n'était pas pour lui déplaire.

– Je veux que ces types soient toujours prêts au combat !

Monte aperçoit le Président étendu sur le grand canapé en cuir, déchaussé, le visage recouvert d'un mouchoir blanc. Sur le mur en face, l'occupant entièrement, un célèbre artiste national avait recréé un bidonville typique de Luanda avec des détritiques trouvés sur les plages et sur des tas d'ordures, depuis des vieilles portes jusqu'à des tôles métalliques tordues. L'installation surprend les visiteurs étrangers.

– Moi non plus ça ne me plaît pas beaucoup, explique d'habitude le Président, mais je me dois de soutenir l'art moderne.

Le Grand Inquisiteur s'approche doucement de l'homme endormi. Il l'étudie pendant un long moment. Il lui retire précautionneusement le mouchoir du visage. Sous les paupières closes, les yeux du dictateur sont agités

de mouvements rapides. Il rêve. Monte s'assied sur une chaise, se penche, retire d'un étui attaché à sa jambe droite un petit revolver. Il joue avec l'arme tout en observant le sommeil de l'homme. Le réveillera-t-il ? Oui, il veut que le Vieux sache pourquoi il va mourir. Il n'a pas réfléchi à ce qu'il fera ensuite. Les gardes entreront en entendant le coup de feu. Il décide à cet instant qu'il ne résistera pas. Il ne veut pas d'autres morts inutiles.

– Une balle pour toi, camarade. Une balle pour moi.

Brutus se retourne, secouant le sang de sa toge. Au lieu du poignard qu'il vient d'enfoncer dans la chair de César il y a un instant, il tient à présent un revolver. Ses yeux se troublent d'une haine très ancienne :

– Tu as été jeune. Il y a trente ans tu aurais assassiné le tyran que tu es devenu. Faisons comme si tu avais tiré cette balle toi-même il y a trente ans.

Ces paroles prononcées, il fait feu.

Le Président ouvre les yeux.

IL N'Y A PAS DE FIN HEUREUSE

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, BORD DE LA LAGUNE,
APPARTEMENT DE LA FEMME
QUE FRANCISCO PALMARES APPELLE L'ANGE BLEU,
VINGT NOVEMBRE, SEIZE HEURES.

(l'apocalypse)

La femme que Francisco Palmares appelle l'Ange bleu se réveille affolée par le bruit des moteurs, un vacarme métallique qui semble jaillir du toit et des murs et tout engloutir. Elle se bouche les oreilles avec les mains pour ne pas être entraînée par le fracas, mais c'est inutile car il augmente et vient frapper sa tête, un éclat de tonnerre, de mille tonnerres en cascade, le sol oscille, ses os frémissent, elle pense que la fin est arrivée, elle a abusé de la poudre, elle a bu trop de whisky, elle a tout mélangé, elle se dit que ce n'est pas juste de mourir ainsi, son cœur galope, l'air lui manque, non, elle ne trouve pas juste de mourir si jeune et si belle, et surtout si seule, avec ce magnifique soleil tatoué autour du nombril, ses seins de vierge, ses lèvres généreuses fardées de bleu avec lesquelles elle attire et dévore les hommes, et elle se lève et titube et s'accroche aux meubles pour ne pas tomber, elle voit leurs angles avancer sur elle (elle ne s'était jamais rendu compte qu'il y avait autant d'angles dans cet appartement) et elle lève le visage pour respirer parce qu'elle s'enfonce, elle s'enfonce, mon Dieu !, parce que l'air lui manque, et elle pense à Francisco, elle pense que sa dernière pensée sera pour lui, elle sent encore son odeur, les mains vigoureuses avec lesquelles il saisit, il saisissait, ses hanches, le salaud, où est-il, ce salaud ?, elle parvient à ouvrir la porte vitrée qui donne sur la véranda, le fracas la tire dehors et elle voit le soleil tourner et le ciel en panique, le sang qui tombe, les plumes qui tournoient dans le vent et qui se collent à son corps nu, le sang et les plumes, une impossible pluie de sang et de plumes et elle se dit, alors c'est vrai :

Ils sont venus tuer les anges.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, IPANEMA,
CLUB FRANÇAIS, LA NUIT.

(il est des batailles qu'il vaut mieux perdre)

L'information ne paraît pas l'impressionner. Euclides insiste. Il élève la voix :

- Tu as entendu ce que je t'ai dit ?
- J'ai entendu. Le Président a cassé sa pipe...
- Et c'est tout l'effet que ça te fait ?

Francisco Palmares fronce les sourcils. Toute son attention est concentrée sur la grande carte dans la salle de commandement. Il place et déplace des épingles. Il dessine des cercles à l'encre rouge autour de certaines positions. Il entrelace ses doigts et fait craquer ses articulations. Il se retourne enfin vers le journaliste :

- Ainsi donc le Vieux a cassé sa pipe ? Il est mort comment ?
- Il est décédé pendant son sommeil, pendant qu'il faisait la sieste. Il était d'un temps où on faisait encore la sieste. Une attaque cardiaque. C'est Monte qui l'a trouvé...

– Monte ? Notre ami a un talent spécial pour trouver des défunts...

Il dit cela d'un air distrait et reprend son travail. Le destin de l'Angola ne l'enthousiasme plus. Euclides s'assied sur une chaise. Il hoche la tête. Perplexe, il caresse son épaisse moustache. L'air absorbé de l'autre l'agace :

– Je pensais que la nouvelle te ferait plaisir. La mort du Vieux va ouvrir la voie à une démocratie pleine et entière. Le régime vit ses derniers jours. Si votre aventure avait une fin heureuse, tu m'entends ? Si le gouvernement acceptait vos conditions ?.... Tu ne comprends donc pas, colonel ?!.... Si José Inácio amnistie tout le monde, tu pourras retourner ensuite à Luanda...

Francisco lui fait de nouveau face. Cette fois il le fixe d'un regard intense. Il pose une main sur son épaule. Euclides sent sa fièvre. Une tristesse sereine :

– Je n’y retournerai plus, mon pote. Je n’aurai pas la joie de mourir à Luanda. D’abord parce que j’ai rencontré mon destin. Et ensuite nous n’arriverons peut-être même pas à un accord avec le gouvernement, il n’y aura peut-être pas de fin heureuse. Les choses sont en train de prendre une vilaine tournure ici...

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Tu sais que nous avons des ennuis... La nourriture commence à manquer en ville et, comme disait ma grand-mère, dans une maison sans pain tout le monde se dispute et personne n’a raison... Le mouvement est divisé, il y a des gens qui veulent attaquer les supermarchés, les magasins... Il est difficile de s’entendre avec certaines personnes...

– Avec Jacaré ?....

– Justement, avec Jacaré, par exemple. Beaucoup de ces gars n’ont aucune formation politique. En Angola, nous avons vécu un processus analogue, n’est-ce pas ? En 1975, quand le parti a décidé de recruter la racaille, les bandits des bidonvilles, des gens habitués à faire le coup de feu... Mais ce n’était pas des militaires, ils n’avaient aucune discipline... Et ensuite, par-dessus le marché, pour être quitte avec eux, on leur a donné des postes de responsabilité...

– On croirait entendre ton père...

– Mon père ? L’erreur de mon père, mon pote, ce qui l’a perdu, c’est de n’avoir jamais été capable de passer des mots aux actes. La démocratie pleine et entière en Angola ? Non, non, n’y pense pas. Rien ne changera jamais. Il est des batailles qu’il ne sert à rien de gagner et d’autres qu’il vaut mieux perdre.

– Que veux-tu dire ?

– En Angola, il sera peut-être possible de renverser le régime, mais ça ne changera rien. Ici, au contraire, nous pourrions peut-être perdre cette bataille. Mais après notre défaite, crois-moi, plus rien ne sera plus comme avant. Même vaincus, nous aurons gagné.

GLORIA, FRONT EST, LA NUIT.

(rites de passage)

Euclides sort étourdi du Club français. Ernesto l'attend, couché sur le trottoir, une bouteille de whisky lui servant d'oreiller, les mains croisées sur le ventre. Ces dernières semaines il a travaillé davantage pour son propre compte que pour Francisco. Pendant ces jours tumultueux, presque plus aucun taxi ne circule dans la zone sud, zone libérée aux yeux du Commandement nègre, zone occupée de l'avis du gouvernement, et il est difficile de trouver un chauffeur entièrement disponible ou suffisamment courageux, ou inconscient, ou doté d'un mépris total de la vie, pour accepter n'importe quelle course.

– J'aimerais être un noir, déclare le natif de Benguela. Sa voix mélancolique laisse pressentir un emportement inusité chez lui : je suis sincère. J'aimerais être un Joe Louis, un Louis Armstrong. Un Léopold Senghor, un Aimé Césaire. J'aimerais avoir le sens du rythme, danser comme un noir...

Ils traversent lentement la ville plongée dans la nuit. Le long de la plage, de loin en loin, un feu brasille dans l'obscurité. Des ombres se meuvent autour en une danse de spectres. Ce sont les campements des soldats du *morro*. Au coin des rues, les ordures qui s'accumulent dégagent une puanteur insupportable. A mesure qu'ils s'approchent de la ligne de front, à Glória – le front Est, comme l'appelle Francisco Palmares – d'autres surgissent, maintenant en plein milieu de la chaussée, et les hommes armés se multiplient. Un groupe ordonne à la voiture de s'arrêter. Une torche est braquée sur le visage d'Ernesto :

– Où est-ce que tu crois aller ?

Euclides montre sa carte de journaliste. Il tend un billet de cinquante *reais*. Ils repartent. Cinq cents mètres plus loin, la rue est barrée par des pneus, des rouleaux de fil de fer barbelé, une grille improvisée. Une file de cinq ou six voitures attend de pouvoir passer. De ce côté-ci une sorte de foire s'est installée, des gens rôtiennent des poulets sur de larges grils de fer, vendent des hot-dogs et

de la bière, mangent et jouent aux cartes. Des jeunes gens, presque tous avec une mitraillette en bandoulière, sont assis sur l'asphalte devant un téléviseur. Le rugissement du générateur qui l'alimente recouvre tout comme un rideau de clous. De l'autre côté, sous le soleil fantastique de projecteurs puissants, des dizaines de voitures de police étincellent, des ambulances, quatre blindés. Euclides sort de son véhicule. Il sait que, bien que la file soit courte, les négociations prendront sans doute du temps. Il appelle cela les rites de passage. Deux soldats du *morro* discutent avec un policier. Quelques petits mètres les séparent. Toute une vie :

– Nous sommes pas l'ennemi, loin de là, mon vieux. T'es bien noir toi, t'es comme nous, quoi !

– Hé là, doucement ! Je suis noir, mais je suis pas un bandit, pas du tout. Je trime dur. Je me fourre pas dans de sales draps.

Un autre policier, de très grande taille, le visage couvert d'une cagoule noire, avec juste deux fentes étroites pour les yeux, s'approche du premier et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Le soldat du Commandement nègre le provoque :

– Tu seras toujours le larbin des blancs ? Réveille-toi, mon frère, tu combats les tiens. T'as pas entendu ce qu'il dit, le Weissmann ? Ce type veut renvoyer tous les noirs en Afrique ! Le seul problème, c'est comment faire ça. On est beaucoup. Faudra trouver un bateau grand comme le Brésil...

Il rit de bon cœur. Le policier encagoulé réagit avec colère. Il crie avec un fort accent du Rio Grande do Sul :

– Qu'est-ce qui te fait rire, toi ?! Arrête ou je te casse la gueule !...

Euclides remarque qu'il tutoie le soldat et qu'il respecte la grammaire comme on le fait seulement dans quelques villes dans le Sud. On dit que Mateus Weissmann a infiltré des officiers de confiance dans les forces de police qui encerclent la zone sud. Bartolomeu Catiavala surgit à cet instant dans sa tenue de camouflage de général de l'armée angolaise et il tance le jeune homme. Le policier se retourne contre lui :

– Et toi, pourquoi ne vas-tu pas faire la guerre dans ton pays ? Ces marginaux te paient combien ?

Catiavala lui fait face. Il se tient là si fermement, si inébranlablement, qu'on le dirait vissé au sol. Sa voix claire se superpose sans effort au ronflement

du générateur. La belle voix de Nat King Cole avec son accent limpide de Coimbra.

– Pourquoi tu n'enlèves pas ce masque ? Pourquoi tu ne montres pas ton visage ? Nous pourrions alors causer. Tel que tu es, tu as l'air d'un bandit.

Un groupe de policiers, pour la plupart également encagoulés, rejoint les deux premiers et tous protestent en criant et en insultant l'Angolais. Les jeunes qui regardaient la télévision entourent Bartolomeu. D'autres s'approchent en courant. Euclides craint un instant qu'une tragédie ne se produise. Sur ces entrefaites, Jorge Velho surgit de l'ombre.

– Du calme ! dit-il. Restons calmes !

– Commissaire ?!

Les policiers le regardent avec stupéfaction. Ils s'étonnent de le voir là, dans le camp des insurgés, au milieu des soldats du trafic. Ces derniers, cependant, ne savent pas qui il est. Seul Bartolomeu le reconnaît :

– *Doutor*, vous ne devriez pas être ici...

– Ne me dites pas ce que je dois ou ne dois pas faire. C'est ma ville. Je vais là où je veux...

– Jorge ! l'appelle un des encagoulés. Venez de ce côté-ci.

– Non ! Je ne suis plus policier. Je suis un simple citoyen d'Ipanema. Ma famille se trouve ici et je n'ai pas l'intention de m'en aller...

– Ces nègres racistes ont séquestré votre famille ?!

– Ces nègres racistes, comme vous les appelez, sont des gens désespérés. Nous pourrions tous être d'une même race. Un peuple de la race Brésil. Finalement les Portugais ont inauguré ce pays en se faisant bouffer par les Indiens. Peut-il y avoir une assimilation plus complète ? Et ensuite nous nous sommes tous bouffé mutuellement – et je trouve ça génial ! Mais vous savez ce qui s'est passé ? Certains d'entre nous se sont découverts noirs parce qu'on ne les a pas laissés être brésiliens. Je ne veux pas que ceci se transforme en guerre raciale. C'est ce que vous voulez, vous ?

– Personne veut ça, *doutor*. Personne veut ça...

– Alors, passez de ce côté-ci ! Passez donc. Venez. Deux pas suffisent. Oui, vous, vous, le blondinet, faites la même chose. Et vous le type du Sud, enlevez votre déguisement et rejoignez-nous.

– Qu'est-ce qui se passe, commissaire ?! Vous êtes devenu fou ?...

Les policiers le regardent, scandalisés. Les jeunes soldats du trafic rient et applaudissent. Jorge Velho regarde les uns et les autres d'un air horrifié, secoue la tête et disparaît de nouveau dans l'obscurité. Euclides est très impressionné. Il repense à tout cela dans la voiture en retournant à la pension Esperança. Ernesto soupire :

– Vous avez connu Benguela autrefois ? Maintenant je ne vis plus que de souvenirs... Les promenades nocturnes à Massangarala et dans le quartier Benfica. Le quartier Benfica au clair de lune. Tout était beau en ce temps-là... Même le Salon bleu des Cubains et la Lanterne rouge, le dancing de Quioche. Vous savez où on trouvait la meilleure *quissânga*³² à Benguela ? Dans le quartier derrière le chemin de fer, quand on allait à l'école de la Liga... Je n'arrête pas de penser aux tamariniers en fleur... Tout ça ne finira qu'avec ma mort.

RIO DE JANEIRO, IMMEUBLE APOLO,
APPARTEMENT DE PEDRO DE ALMEIDA.

(à propos de l'emplacement exact du Morro da Barriga)

La ville fourmille de journalistes, nationaux et étrangers. L'un d'eux est João Falcão, un Portugais dont Euclides a fait la connaissance à Lisbonne et qui est devenu un ami. Un jeune homme très petit, maigrichon, avec une calvitie précoce et un profil qui fait honneur à son nom de faucon : un nez aquilin et effilé, des yeux qui étincellent derrière des petites lunettes rondes. Le Portugais souhaite enregistrer une interview avec Pedro de Almeida. Ce serait possible ? Euclides intercède en sa faveur auprès de Jararaca ; ce dernier hésite, dit non, dit peut-être, oublie l'affaire, finit par accepter. Le jour dit, un samedi, il le conduit lui-même dans l'appartement du gouverneur. Après l'interview, qui se passe bien, tous montent sur la terrasse pour admirer le panorama.

– Peut-on apercevoir d'ici le Morro da Barriga ?

Le Portugais est curieux. Il veut qu'on lui montre l'endroit exact où tout a commencé. Jararaca fait un geste large qui englobe toute la ville, avec toutes ses favelas, ses hauts immeubles, ses résidences de luxe, les plages, les parcs et les jardins, la forêt sombre, les rivières, les lacs et les cascades. Il sourit, triomphant :

– C'est exactement ici, dit-il, partout.

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, RUE DU JARDIM BOTÂNICO,
DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI, SOUS UN GRAND
SOLEIL D'ÉTÉ.

(la délicate construction du chaos)

Cela se passe comme dans un rêve. La voiture glisse sans bruit dans l'après-midi immobile. Euclides a l'impression qu'ils sont à l'arrêt et que c'est la ville qui défile devant eux – un film muet – avec ses arbres figés sous la splendeur formidable du soleil, ses immeubles laids, aux façades sales, le Christ Rédempteur au loin, sur son immense rocher, les bras ouverts et tournant le dos. Il lit distraitemment les plaques sur les magasins et les restaurants :

... “Boulangerie et Marché”...

... “Demain pied de bœuf aux pois chiches”...

... “Grand magasin d'alimentation”...

Il pense à d'autres après-midi semblables à celui-ci, dans le Huambo ou à Benguela, quand le temps s'immobilise et que dans le silence immense, au milieu de la poussière rouge, on entend seulement, venu de très loin, le moteur brutal d'un camion. Il a parfois la nostalgie de l'Angola. Toutefois, le pays qu'il a aimé n'existe peut-être même plus. Le vieil Ernesto devine ses pensées :

– Vous n'avez pas la nostalgie de nos oiseaux, des fleurs de notre pays ? Je me souviens des passereaux à bec rouge qui chantaient dans les acacias. Je pense souvent aussi à un pied de passiflore que j'ai planté et qui a poussé et fleuri. Je jure par Dieu que je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi joli au monde que la fleur violette de ce pied de passiflore. Je me souviens du temps où on fuyait la ville à bicyclette pour assister dans le port à l'arrivée des chalutiers. Ou alors dans le potager de Lima Gordo, dans le Cavaco, manger des mûres bien fraîches. Je me souviens du temps où on allait jouer aux cartes sous les plants de manioc. Ça remonte à l'époque où on mettait de la glu sur les figuiers sauvages pour attraper des oiseaux chanteurs. Vous avez eu une enfance comme

ça, vous ? La beauté de cette époque me stupéfie. Un jour, quand nous retournerons là-bas – si nous y retournons –, est-ce qu’il y aura encore des acacias pourpres en fleur dans les jardins ?

La furie les attend à un coin de rue. Ils entendent d’abord un fracas violent de vitres volant en éclats et ils voient ensuite une masse convulsive de jeunes gens, ils entendent les cris de haine, les coups de feu. Euclides remarque un gros homme agenouillé sur l’asphalte.

– Arrêtez-vous ici !

Un grand adolescent maigre en bermuda, portant un T-shirt avec la tête de Jacaré et le titre de son disque, *Noir de naissance*, appuie un pistolet contre la nuque du gros homme et tire.

– Allons-nous-en ! dit Ernesto. Nous ne pouvons rien faire.

Euclides regarde à travers la vitre et il a encore le temps de voir les gamins bourrer de coups de pied le corps du commerçant. D’autres sortent de la boutique chargés de caisses de légumes. De biscuits. De cannettes de boissons gazeuses. L’adolescent qui semble commander l’attaque arrache un petit écriteau blanc dans une plate-bande du jardin de l’immeuble en face et se met à danser avec.

L’écriteau porte, écrit à l’encre noire :

“Attention – Poison.”

On distingue sous ces mots le dessin d’une tête de mort avec deux tibias entrecroisés. Euclides se souvient de Luanda. Il comprend que le rêve a pris fin. Quelques instants plus tard, ils sont devant l’immeuble d’Anastácia. Euclides monte et tombe dans les bras de la femme. Il n’arrive plus à parler. Il pleure comme un enfant.

RIO DE JANEIRO, BORD DE LA LAGUNE,
APPARTEMENT DE LA FEMME
QUE FRANCISCO PALMARES APPELLE
L'ANGE BLEU. LA NUIT.

(jusqu'au bout)

Sa peau est si translucide qu'elle laisse voir les veines comme des fleuves à la dérive sur un sol lumineux. Francisco les suit doucement du bout du doigt, il découvre leur origine. Il les nomme :

– Cuanza... Jombo... Luando... Cunhinga...

La femme rit. Le mystère de ces noms l'effraie :

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Je suis en train de te cartographier. Voici la côte angolaise. Le Brésil est situé de ce côté-là. Voici maintenant le Japurá... le Negro... le Madeira... le São Manoel... le Xingu...

L'Amazone se perd dans la forêt humide du sexe. Francisco dépose un baiser sur le soleil bleu entourant le nombril ; il goûte de la langue le sel de cette peau si claire et il en perçoit le frémissement, l'inquiétude. La voix de la femme est rauque, hésitante :

– Je ne sais jamais si tu vas revenir... Pourquoi tu ne restes pas avec moi pour toujours ?.... Pourquoi tu ne renonces pas à tout pour rester comme ça, près de moi, à me garder dans tes bras...

Il récite :

– *Je suis de ceux qui vont jusqu'au bout.*

La phrase est de Mário de Sá Carneiro dans une lettre à Fernando Pessoa. Il continue :

– *Je trouve belle sur le plan artistique cette impossibilité de renoncer.*

La femme saisit sa tête et la pousse vers le bas. Elle soupire :

– Parfois tu me fais penser à un acteur. Quand tu parles, on a l'impression que tes paroles ne sont pas de toi. Ou, pire encore, on a l'impression que tu te trompes de répartie. Maintenant, par exemple, tu aurais dû dire que tu m'aimes. Dis : je t'aime...

– Je t'aime.

– Tu dois dire ce genre de chose avec plus de conviction. Tu dois dire aussi que tu me trouves séduisante...

– Je te trouve très jolie...

– Allons... fais un effort. Je suis beaucoup plus belle que ça...

Francisco la regarde en silence. La beauté de l'Ange bleu n'est pas une beauté paisible, comme celle que l'on attend de la fulgurance d'un paysage, par exemple. Au contraire : la perfection de ce corps inquiète et rend amer. Les gestes, le regard bleu profond emplissent d'angoisse tout ce qui entoure cette femme :

– J'ai peur de m'éprendre de toi.

La femme bondit hors du lit, elle va au salon, ouvre la grande fenêtre vitrée qui donne sur la véranda. De là où il est, Francisco voit nettement en elle un ange bleu. Il pense aux femmes qui ont dormi sur sa poitrine et qu'il n'a pas su ou pas voulu aimer. Il ferme les yeux un instant. Quand il les rouvre, elle est debout devant lui.

– Je ne supporte plus ça. Il vaut mieux que tu ne reviennes pas ici.

– Bien.

Francisco regarde ses mains. Les paumes claires, la ligne de vie brisée à un centimètre du poignet. Il n'a jamais su ce que cela signifiait. Ses doigts longs et effilés tremblent légèrement. Un jour, à Lisbonne, une gitane a tenté de lui lire l'avenir. Ce qu'elle a vu l'a effrayée. Elle l'a dévisagé d'un air perplexe et a crié à sa complice :

– Merde alors ! Ce type n'existe pas !

Il les renifle. Elles sentent la fumée, la poudre. Elles ont une odeur de sang. Au dehors, une guerre commence.

– Ils viendront, dit-il. Ils viendront tuer les anges.

RIO DE JANEIRO, JARDIN BOTANIQUE,
APPARTEMENT D'ANASTÁCIA HADOCK LOBO,
LA NUIT.

(l'impalpable matière dont sont pétris les songes)

Il voit deux femmes agenouillées sur le sable de la plage. Elles sont entièrement vêtues de blanc – un foulard leur couvre la tête, elles portent une chemise avec des manches bouffantes, une jupe longue –, silhouettes éclatantes comme deux déchirures claires dans un ciel sombre de tempête. Leurs bras noirs sont tendus et leurs paumes ouvertes en une prière muette. Euclides ne parvient pas à distinguer leurs visages. Il se rend compte que quelque chose est planté dans le sable devant elles... des fleurs... des tiges de graminées... des petites baguettes. Il ne sait pas ce que cela peut être. Il essaie de s'approcher. Mais le vent le repousse en arrière. Une des femmes se retourne et il reconnaît le petit visage sillonné de fines rides de dona Felicidade. Sa mère le regarde avec appréhension. Elle lui parle en umbundo :

– Mon fils, un lion, même petit, n'en est pas moins un lion.

Il entend des cris. Il se retourne. Un jeune homme aux grands yeux noirs, coiffé d'un chapeau de feutre, le dévisage avec une expression glaciale. Il parle d'une voix de vieillard, rauque et sibilante :

– Il n'y a personne ici...

Euclides sait que ce n'est pas réel. Il a bu le thé d'Anastácia, mais cette fois c'est lui qui lui a demandé de le préparer. Il avait très envie de partir de là, de s'enfuir, d'aller là où on ne pourrait jamais le retrouver. Il voulait un conseil, une caresse, entendre de nouveau la voix de sa mère. Ce qu'il entend, toutefois, ce sont des cris. Des coups de feu. Il comprend que le tumulte vient du dehors, c'est-à-dire de l'espace extérieur à celui où il se meut. Il fait un effort immense pour ouvrir les yeux. Il essaie de se mettre debout. Il entend la voix inquiète d'Anastácia :

– Reviens, mon chéri, reviens immédiatement.

Le jeune homme devant lui se transforme en gecko, puis en un vieil albinos aux yeux tristes, avec une peau si claire qu'elle l'éblouit. Le vieux grimpe aux murs, atteint le plafond et reste suspendu là-haut. Il le regarde avec pitié. Il murmure :

– Nous sommes pétris de la même matière que les songes.

Anastácia lui crie :

– Il faut que nous sortions d'ici. Viens. Nous allons essayer par la porte de service.

Euclides parvient à secouer la tête. Il se lève. Il croit se lever. Le gecko rit sur le mur devant lui. Un éclat de rire âpre. Il ouvre les yeux et aperçoit Jacaré debout à la porte de la cuisine qui donne sur l'escalier de service, avec une mitraillette dans les mains. Il est habillé de noir, pantalon, chaussures de tennis, T-shirt avec l'inscription "100 % nègre". Un énorme cafard vivant est suspendu à son cou par une espèce de collier en argent avec des cristaux bleus. Francisco Palmares lui avait parlé de cela. Un styliste américain, Jared Gold, vend à Los Angeles des pendeloques en cristal de Swarovski auxquelles il fixe des cafards géants de Madagascar. Les insectes prisonniers résistent environ un an et demi.

– Les cafards sont des êtres prodigieux, lui avait dit Francisco avec enthousiasme. Aucun être humain ne vaut un cafard.

Euclides distingue les antennes qui s'agitent. Les bras de quelqu'un sur le point de se noyer et qui crie au secours. Deux gamins épient derrière Jacaré. L'homme pose son arme sur une chaise, avance, écarte Euclides d'une bourrade, attrape Anastácia par le bras droit, le tord et la force à s'agenouiller.

– Sale garce ! Je veux te voir me supplier pour ta vie...

Il la gifle. Il lui crache au visage :

– Maintenant, Jararaca va devoir m'écouter, crie-t-il. Il se retourne vers les gamins : prenez le gnome et allons-nous-en ! Vite !....

Euclides sent qu'on l'attrape à bras-le-corps et qu'on le traîne au bas de l'escalier. Il s'évanouit.

RIO DE JANEIRO, IPANEMA,
CLUB FRANÇAIS, LA NUIT.

(des mauvaises nouvelles)

Jararaca pose le téléphone. Il se retourne d'un air halluciné vers Francisco Palmares.

– Jacaré a kidnappé Anastácia...

Cela fait plus de deux semaines que le rappeur cause des problèmes. A la dernière réunion des chefs du Commandement nègre, il a proposé d'exiger une rançon du gouvernement brésilien. Ensuite ils fuiraient. Les soldats qui l'accompagnent ont commis des délits un peu partout dans la ville : pillages, vols à main armée, tabassages. Il y a une semaine Jararaca a fait fusiller six jeunes accusés d'avoir violé une journaliste française.

– Le salaud a kidnappé Anastácia ?! Qu'est-ce qu'il veut ?

– Un million de dollars ! Il veut que j'exige du gouvernement un million de dollars et un avion pour l'emmener à La Havane...

– Où est-ce qu'il est ?....

– Sur le Morro do Pavão, j'imagine... Pourquoi ?

– Quelqu'un doit aller là-bas et mettre fin à cette histoire de fous. L'irresponsabilité de ce type peut faire tout échouer.

– Non, non. Il faut réfléchir. Et Anastácia ?

– Il faut faire quelque chose, merde ! Tu m'as dit toi-même que le gouvernement est en train de perdre patience. Weissmann veut entrer avec la troupe...

– Ils ont aussi kidnappé Euclides...

– Euclides ?!

Francisco s'assoit sur une chaise, ferme les yeux, se prend la tête à deux mains. Le téléphone sonne et Jararaca répond. Il pâlit. Il murmure quelque chose. Il couvre le micro et chuchote :

– C'est Pedro Bueno. Il dit qu'on tire des coups de feu à Glória...

Il raccroche. Il explique qu'un violent échange de coups de feu a commencé il y a quelques minutes, sur le front Est, entre la police et les soldats du trafic.

– Ça a dégénéré, colonel, ça a salement dégénéré. Bueno dit que José Inácio a autorisé l'armée à attaquer.

– Je vais là-bas. C'est peut-être des *mujimbo*...

– Des quoi ?! Pourquoi tu ne parles pas une langue correcte ? Je ne comprends rien à vos dialectes africains, ok ?....

– Je dis que c'est peut-être des rumeurs. Il vaut mieux s'en assurer...

– D'accord ! Prends quelques frères et, après, dis-moi ce qui se passe. Ah, encore une chose, ne touche pas à Jacaré, colonel. Tiens-toi à carreau. Je m'en occupe moi-même.

OceanofPDF.com

IPANEMA, ASSOCIATION DES HABITANTS
DU MORRO DU PAVAO / BELVÉDÈRE SEPTIÈME CIEL,
MORRO DOIS IRMAOS, AUBE DU 20 NOVEMBRE.

(la tempête)

Ce vent descendait depuis plusieurs jours de l'équateur, anxieux, ardent, fuyant l'obscurité oppressante des grandes forêts tropicales. Il se coula le long de dos en sueur d'Indiens, de lentes pirogues se croisant sur les fleuves, de papillons papillonnant autour des yeux rêveurs des caïmans. Il passa ensuite en courant au-dessus des plages blanches du Ceará, des eaux lumineuses de Fernando de Noronha et continua à descendre jusqu'à se heurter à l'immense masse d'air froid venue du sud, des glaces de l'Antarctique, dans laquelle il pénétra alors, remontant en spirale, et à mesure qu'il s'élevait il se refroidissait, l'humidité s'était condensée et il commença à pleuvoir. Les premières averses tombèrent violemment en mer à un moment où déjà la nuit poussait les poissons vers la solitude des abîmes.

Serpentin, de garde à la porte de l'Association des habitants du Morro do Pavão, sent sur son visage la gifle froide et sourit. C'est comme si on lui avait aéré l'âme. Il a reçu ce surnom parce qu'en marchant il ondule des hanches comme un serpent in lancé en l'air dans l'euphorie du carnaval.

– T'es vraiment une femme ?

Il n'a jamais su quoi répondre à cette provocation. Il secoue délicatement ses fausses tresses blondes, soupire :

– Il y a des jours.

Il avait fréquenté les jardins de Flamengo, Cinelândia, les toilettes de la Central do Brasil. Il fut un temps où tout pouvait arriver dans les toilettes de la Central do Brasil. Serpentin pousse un profond soupir. Les folles folâtraient joyeusement devant tout le monde. Lui sniffait à cœur joie. Il buvait comme un trou. C'est Jacaré qui l'a sauvé en lui donnant une arme et un sens à sa vie.

Serpentin se révéla être un soldat courageux comme peu le sont, cruel et inventif, habile au couteau, excellent tireur et, qui plus est, fidèle à son chef. Tout le monde sur le *morro* sait que Serpentin est amoureux de lui. Le vent fouette son visage. Il entend les gémissements désespérés d'Anastácia, les cris de Jacaré, les ordres, les hurlements et cela l'énerve. Il enlève son T-shirt et s'offre à la pluie. Il a un torse féminin, gracile, soigneusement épilé. Un éclair illumine subitement les chemins boueux, la silhouette d'un chien qui s'enfuit, les baraques surplombant l'obscurité épaisse de la nuit, et immédiatement après l'air est secoué par le fracas du premier coup de tonnerre. Serpentin force ses oreilles, non pas à écouter les gémissements qui s'échappent de là-dedans, du siège de l'Association des habitants, mais au contraire à les fuir. Il tente d'isoler chaque son du grondement sourd du tonnerre. Les pleurs du chien. L'écoulement de l'eau. Les craquements du fer et du bois. Les coups de feu. Ce sont réellement des coups de feu ? Il transpire. Il brûle de fièvre sous la pluie. Il pleure. C'est lui qui a ligoté la femme. Lui-même qui l'a déshabillée et offerte, ainsi préparée, à l'homme qu'il aime. Il est content qu'elle souffre. Il voudrait la voir morte. Mais, étrangement, il désire aussi être à sa place. Imaginer cela l'excite. Il ôte son bermuda et il est nu. Il pose son arme par terre. Il s'appuie de la main gauche à la porte de la grande baraque et de l'autre il cherche son sexe. Le téléphone enfermé dans un sac en plastique au fond de la poche du bermuda vibre avec un fin bourdonnement anxieux, mais il ne l'entend pas. Il n'entend pas non plus le coup de feu qui lui vole la vie.

(la triste fin de Jacaré)

Le *morro* bouge ! Francisco Palmares en a la certitude, le Morro Dois Irmãos est en train de glisser, poussé par la furie de l'orage, et les hautes pierres, la boue, tous les arbres vont bientôt s'effondrer dans l'obscurité hululante de la mer. A côté de lui, Jararaca braille des ordres qui se perdent, emportés eux aussi par les violentes rafales de vent. Pajeú s'approche d'eux, se penche vers le chef et lui tend un téléphone portable. L'autre répond. Ce qu'il entend semble le réjouir. Il lâche un éclat de rire féroce. Francisco s'étonne :

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Mansidão a attrapé Jacaré...
- Et Anastácia ?

– Elle est vivante. Euclides aussi...
– On peut les sortir de là-bas ? Ils seraient plus en sûreté sur le Morro da Barriga.

– Comment ça ?! Le front Est est tombé. Tu le sais bien, tu arrives de là-bas. Mansidão dit que la troupe encercle déjà le Pavão, le Pavãosinho, le Cantagalo, impossible d'en sortir...

Jararaca est cramponné au téléphone. Il est transformé. Ses yeux étincellent de colère. Il marche à grands pas, écartant les soldats, sautant sur les caisses de munitions éparses sur le sol. De sa main libre il secoue violemment la balustrade en bois qui protège le belvédère. Il crie des instructions à Mansidão :

– D'abord tu coupes les cheveux de ce macaque. Ensuite tu lui coupes l'oreille et tu la lui donnes à bouffer...

Maintenant il parle à Jacaré. Il l'insulte. Il hurle comme un possédé :

– C'est bon ? Maintenant, tu vas bouffer l'autre...

Il parle de nouveau à Mansidão :

– Coupe-lui la bite. Coupe-lui les pieds. Trouve une machette, bordel ! N'importe quoi de tranchant, et coupe-lui les pieds. Bien ! Tu les as coupés ? Je veux l'entendre crier...

C'en est trop pour Francisco. Il s'éloigne. Il se tient à un arbre et vomit. Le soleil émerge à nouveau de sous les nuages bas et projette sur la ville une lumière douce, vigoureuse et humide, une fulgurance inaugurale, semblable à celle qui a dû révéler le premier matin du monde. Une eau verte coule le long des immeubles. Ils semblent épuisés, perplexes, fantômes des bâtiments qu'ils ont été. Les jeunes soldats du Commandement nègre eux aussi sont pareils. Ils regardent en silence la colonne de blindés qui avance pesamment en labourant l'asphalte, le long de l'avenue Vieira Souto.

LUANDA, BRASSERIE BIKER. OCTOBRE.
UN DOUX CRÉPUSCULE.

(il joue le cavalier et il gagne)

S'il était une pièce dans un jeu d'échecs, pense-t-il, il aimerait être un cavalier. Il joue seul, assis dans un coin du café. De temps à autre, par pur vice professionnel, il lève les yeux de l'échiquier et épie la rue. Il se sent plus protégé ainsi, face à l'entrée. Il ne parvient pas à tourner le dos à une porte sans se sentir nerveux. Un cavalier, ça saute par-dessus les obstacles. C'est imprévisible. Ça a une grande liberté de mouvement. Non, évidemment, il n'a jamais été un cavalier. Pour tout le monde il a été toute sa vie un pion, un simple pion, exécutant les ordres d'un roi lointain. A présent, toutefois, il se sent un cavalier. Il joue. Il tourne l'échiquier. Monte contre Monte. A Luanda, personne ne recherche sa compagnie pour jouer. Les gens ont changé son nom, ils l'appellent Mort. Comme cela, tout simplement, Mort. Autour de lui, où qu'il aille, un dôme de silence s'installe. Les gens passent furtivement à côté de lui, ils susurrent, marchent sur la pointe des pieds. Même les chiens.

– Je ne plaisante pas, murmure-t-il. Même ces cons de chiens !

Les chiens n'osent pas aboyer quand il passe. Il joue. Il tourne de nouveau l'échiquier. Et puis, qu'ils aillent se faire foutre, il n'a jamais aimé les chiens !

– Sur la pointe des pieds, les cons, je les ai vus !

Un des serveurs l'a entendu et accourt aussitôt, plein de sollicitude, lui faisant comme une large révérence :

– Oui, chef, vous voulez un autre café ?

Monte hésite.

– Pourquoi pas, camarade. Pourquoi pas, et apporte-moi aussi un gâteau à la crème.

On a recommencé à faire des gâteaux à la crème à Luanda, comme à l'époque coloniale, et ils sont bons. La ville est pleine de nouveaux cafés, de

pâtisseries, de bars, de restaurants, certains installés dans des édifices modernes, en verre et en béton, d'autres dans les immeubles fatigués de la ville basse, mais aucun ne lui plaît autant que la vieille Biker. Là-dedans, pour une raison quelconque, il se sent plus vivant. Vivant ! Autrefois il n'avait pas pleinement conscience du miracle de la vie. Il laissait les jours l'entraîner. Une brindille emportée par les eaux de la rivière. Autrefois, il méritait le nom qu'on lui donne aujourd'hui – le Mort. Il y a quelques mois, comme disait le type qui fut le médecin du Vieux, il était vraiment un zombi. Maintenant, il s'est réveillé et voit le monde avec d'autres yeux :

– Ça a été comme de changer un téléviseur noir et blanc pour un appareil en couleur et avec diffusion de parfums.

Il n'avait pas l'intention de continuer à vivre encore longtemps lorsque, après avoir été libéré par Palmares, il était retourné en Angola. A propos, Francisco est devenu un héros. Le général Rufo a inauguré une rue qui porte son nom.

– Les revirements du monde !....

Monte a pris l'habitude de se parler à lui-même. Rufo ne l'aime pas. La première chose qu'il a faite après avoir pris le pouvoir dans un "coup d'État démocratique" (d'après le discours officiel), ç'a été de le licencier.

– Je ne veux pas que le Mort rôde par ici.

Il a écarté tous ceux qui étaient liés au Vieux. Au ministère, on lui a fermé toutes les portes. Ses anciens collaborateurs ont cessé de le saluer. Certains changent de trottoir quand ils l'aperçoivent dans la rue. D'autres baissent les yeux. Ils font comme s'ils étaient invisibles.

– Putain ! Les revirements du monde !

Le serveur lui apporte le café et le gâteau à la crème.

– C'est tout à fait ça, chef. C'est tout à fait vrai. Voilà pourquoi je me souviens toujours de ce que mon père disait : le vent ne brise pas les branches qui savent ployer.

Un garçon philosophe ! Lui au moins lui parle. Monte goûte le gâteau. Il aime sentir la pâte feuilletée se briser entre ses dents et ensuite la douceur suave de la crème. La mort du Vieux lui a rendu la vie. Il y a des gens qui meurent et personne ne s'en aperçoit. Lui, au contraire, a repris vie, mais tous le regardent comme s'il était toujours mort. Ils ne se rendent pas compte que quelques mois

plus tôt il n'aurait jamais eu l'idée de commander un gâteau à la crème. Il est tellement absorbé, tellement penché sur lui-même, si stupéfait par sa nouvelle condition, par les couleurs de la vie et ses parfums que, bien qu'assis face à la porte, il ne la voit pas entrer :

– Je te trouve bien changé, camarade commissaire... Je peux encore t'appeler comme ça ?... Je ne sais pas, tu as rajeuni...

Monte se lève, embarrassé. Il s'étrangle presque :

– C'est toi ! Enfin ! Je pensais que tu ne viendrais pas.

– J'arrive toujours en retard. C'est une question de principe...

Il ne l'a pas vue depuis les funérailles du Vieux. Il la trouve différente, elle aussi. Plus grande. Les épaules plus larges. La beauté arrogante, qui effrayait tant de gens, est tempérée à présent par une mélancolie subtile. Il lui avance une chaise :

– Assieds-toi, princesse. Nous avons des tas de choses à nous dire.

– C'est vrai. Nous ne nous sommes jamais beaucoup parlé, n'est-ce pas ?

– Non. Tu n'as jamais éprouvé de sympathie pour moi...

– Moi ? Tu délirés, mon vieux, tu aurais voulu des bisous ?! Personne n'a de sympathie pour les bourreaux !

Florzinha carnivore. Florzinha cruelle. Petite fleur hérissée d'épines. Monte la regarde avec tendresse. Rien de ce qu'elle dit ne pourra l'offenser. Il lui montre une enveloppe.

– Tu sais ce que c'est ?

– Non...

– Les papiers de Francisco. Les papiers qui se trouvaient chez le vieux Feliciano Palmares. Il t'a dit où ils étaient cachés, mais il ne t'a jamais expliqué ce que c'était...

– C'étaient des documents compromettants pour mon père, non ?! Je ne sais pas, des affaires...

Monte la sent tendue. Elle ne sait pas ce qui l'attend.

– Non. C'est plus grave, tu dois te préparer. Francisco m'a demandé de te remettre ces papiers. C'est la dernière chose qu'il m'ait demandée. J'ai beaucoup hésité. Entre-temps il nous a quitté, le Vieux aussi, et ici, au pays, tout a changé. Rufo a pris le pouvoir. Toi, tu es retournée à Berlin. Bref, je trouve que tu as le droit de savoir.

Florzinha lui arrache l'enveloppe des mains. Elle semble furieuse. Mais Monte sait que c'est de la peur. Il existe de bons acteurs – et il en a connu plusieurs – qui savent dissimuler leur inquiétude. Ils ont le cœur qui bat la chamade, mais leur regard demeure indifférent. Avec lui c'est inutile, ce n'est pas la peine. La peur dégage une odeur. Le Grand Inquisiteur a appris à sentir les émotions. Lors des interrogatoires, il fermait les yeux et se taisait. Il restait ainsi les yeux fermés de longs moments, flairant sa proie, et quand il les rouvrait, il savait tout, ce qui était vrai et ce qui était mensonge. Personne ne réussissait à le tromper. Il se penche en avant et voit la femme se transformer pendant qu'elle lit les papiers. Ses doigts deviennent rigides. Son visage se durcit. Bientôt elle se sentira glacée. Elle lèvera la main gauche pour protéger son cou. Elle se mettra à transpirer. La stupéfaction. La douleur fulgurante dans la poitrine. La rage :

– C'est vrai ?!

– Je regrette beaucoup, princesse.

– Toi... tu le savais ?

Monte hausse les épaules. Se passait-il quelque chose, dans ce trou étroit, qu'il ne sache pas ? La femme lâche les papiers. Elle frappe la table de sa paume grande ouverte.

– Le salaud ! Le grand salaud ! Qu'il soit maudit !

Florzinha pleure. Monte balaie le café du regard. Les gens feignent de ne s'apercevoir de rien. Certains se lèvent, paient l'addition au comptoir et sortent. Ils savent qu'elle n'a plus aucun pouvoir. Mais elle restera toujours la Première Fille. De lui ils ne savent pas grand-chose. Presque rien. Intuitivement ils le craignent.

– Pourquoi personne ne m'a jamais rien dit ?

– Est-ce qu'on aurait pu ?

– Francisco aurait pu...

– Francisco ?! Francisco encore moins que nous. C'est ce secret qui le protégeait.

– Je n'ai jamais rien soupçonné. Je n'ai pas soupçonné...

Monte rassemble les papiers et les glisse de nouveau dans l'enveloppe. Il la pose sur la table et soupire :

– Qu'est-ce que je fais de ça ?

Ça, c'était la vie de sa mère. Ou plutôt sa mort. Les rapports minutieux, si cruels, si cruellement naïfs, des deux agents spéciaux qui l'avaient surprise pendant qu'elle peignait la mer sur la plage des Veados et qui l'avaient violée et égorgée, emportant ensuite sa montre et son porte-monnaie pour que tous pensent qu'il s'agissait d'un simple crime sans histoires.

– Ta mère était une femme qui avait des idéaux. Une communiste ! Elle n'a jamais voulu de protection. Elle pensait que le peuple la protégerait. Mais avec le temps elle était devenue gênante. Elle savait beaucoup de choses et n'acceptait pas les changements. De plus elle était follement jalouse des maîtresses du Vieux. Elle lui faisait une vie infernale. Tôt ou tard elle aurait parlé.

– Donc, il n'y avait pas d'autre solution ?

Monte sait que ce qu'il dira lui sera préjudiciable. Mais il ne demandera pas pardon. Il ne baissera pas les yeux. Il a tué le roi. Il a réglé ses comptes avec le passé. Il est un cavalier et il est libre. Il allume une cigarette. Il se promet d'arrêter de fumer. Il a déjà arrêté des centaines de fois. Avant, cependant, il lui manquait une bonne raison. Maintenant il en a une – il veut vivre.

– Non, princesse, il n'y en avait pas. Je le regrette beaucoup.

Il regrette beaucoup. Il ne sait pas si en fait il regrette quoi que ce soit. Il voit la femme saisir l'enveloppe (avec des doigts tremblants) et se lever. Il la voit sortir dans la rue, dans la nuit qui s'abat brutalement sur la ville, petite fleur déjà fanée. Il éteint sa cigarette. Il l'écrase furieusement dans le cendrier. Non, il ne fumera plus jamais.

BUDAPEST, HÔTEL GELLERT,
PAR UN MATIN D'HIVER.

(après la fuite, la neige : l'immensité)

Euclides ferme les yeux. Ainsi, les yeux fermés, le bruit augmente. La rumeur de l'eau se répercute sur la haute voûte et redescend ensuite, plus ample et plus sonore, mêlée au vague bavardage des baigneurs autour de lui. Il sent son corps se dissoudre peu à peu comme un morceau de sucre brun dans une tasse de thé. Assis dans un coin de la piscine, avec juste la tête hors de l'eau, il pourrait passer pour un homme de stature normale. Assis, il est enfin au niveau des autres, ce n'est que lorsqu'il se met debout qu'il est plus petit qu'eux. Beaucoup plus petit. Malgré cela, et même les yeux fermés, il sait qu'il continue à être au centre de l'attention. *Fekete*. Il a l'impression que le mot, tantôt hostile, tantôt stupéfait, tantôt chuchoté, se propage d'un côté à l'autre en faisant des ricochets – *Fekete, feekeeeete, feekeeeeteeee* – se multipliant, vibrant, s'évanouissant jusqu'à sombrer finalement dans la moiteur générale. Il sait ce que ce mot signifie : Noir. Nègre. Négro. Moricaud. Il connaît le mot dans plusieurs langues : *swart, sort, zwart, schwartz, musta, nègre, prieto, burakku*. Il ouvre les yeux, les tourne lentement vers les murs d'un bleu outremer, décorés d'élégants dessins de plantes et de visages dans le style Art déco et les pose sur les gros hommes très pâles, blafards, assis sur les marches en face de lui, certains entièrement nus, d'autres avec un petit tablier d'un blanc sale noué autour de la taille. Ils lui font penser à des hippopotames mélancoliques flottant dans une mare. Non, il n'a jamais vu d'hippopotames, sauf dans un jardin zoologique. Les Européens trouvent cela étrange. Ils sont convaincus qu'en Afrique il y a partout des hippopotames, des lions, des éléphants. Euclides sourit. Un petit vieux assis à quelques mètres devant lui sous l'eau bouillante qui jaillit d'une petite fontaine lui rend son sourire. La fontaine est surplombée par une sculpture représentant deux garçonnets, un couple, chevauchant une énorme

tortue. Le journaliste étudie attentivement les deux figurines : au lieu de pieds humains, de cinq doigts bien dessinés, les créatures sont dotées de longues pattes aplaties de grenouille. Il les regarde à présent avec plus de sympathie. Les enfants sont une erreur – comme lui. Il saute du banc et nage jusqu'à l'escalier. Patience. Certaines erreurs peuvent être plus belles que la vie. Il enfle des sandales en caoutchouc et une vieille robe de chambre en soie ornée d'un dragon crachant du feu, traverse lentement la salle de douches, la zone des massages, les cabines aux lits étroits où on peut faire la sieste après les bains, sentant que les conversations s'interrompent à son passage. Un immense homme musclé, avec une moustache encore plus fournie que la sienne, lui ouvre la porte menant à la piscine principale.

C'est comme une naissance.

Une clarté suave, dorée, se répand à travers les vitraux de la coupole, là-bas tout en haut, se coule le long des hautes colonnes en marbre et scintille sur l'eau. La piscine principale est mixte. Des hommes et des femmes, presque tous très âgés, avancent en brasses lentes, tournant toujours dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre. Sur les parois de la piscine des flèches indiquent la direction à suivre. Euclides enfle un bonnet, des lunettes de plongée et se joint à la procession. Il nage une demi-heure. En sortant il jette un coup d'œil rapide à travers la grande vitre qui donne sur le hall et s'arrête, abasourdi. Il a vu passer – il a cru voir passer – un petit chien brun, une bête mutilée, privée de ses pattes arrière, le tronc attaché à une petite plate-forme avec des roues. Il s'assied sur une chaise. Il connaît ce chien. Il le connaît. Il a la certitude de l'avoir déjà vu. Une kyrielle d'images lui revient alors en mémoire : Jésus-Christ enlaçant Rio de Janeiro. Un gros homme se grillant au soleil sur les vagues en pierres portugaises du grand trottoir à Ipanema, en face du Club français. Les montagnes d'ordures sur l'avenue Atlântica. Jacaré violant Anastácia. Luís Mansidão coupant avec un sécateur les oreilles de Jacaré. Les soldats faisant irruption, criant des ordres, tirant, tremblant de peur et de fatigue. Le sang sur l'asphalte. La boue sur l'asphalte. Le sang et la boue. Il secoue la tête, incommodé. Que fait ici ce pauvre chien ? Il est toujours assis lorsqu'il l'aperçoit : elle s'avance vers lui en souriant, vêtue d'un minuscule bikini noir qui exalte plus qu'il ne cache la blancheur et les formes de son corps svelte.

– Je t’ai trouvé !

Elle est tout entière triomphe (et qu’on lise ici le mot dans son acception originelle – triomphe : entrée solennelle et en grande pompe des généraux victorieux dans la Rome antique). Voilà ce que pense Euclides en la regardant avancer. Un général marchant, indifférent au scandale de sa propre gloire, prenant possession du sol qu’il foule.

– Comment m’as-tu trouvé ?

– Tu m’as envoyé une carte postale, tu as oublié ? Je l’ai reçue il y a trois jours. Alors j’ai acheté un billet d’avion et me voici. J’étais sûre de te trouver dans l’eau. Je suis d’abord allée aux Bains Rudas, puis aux Lukács, puis aux Király et finalement j’ai pensé à l’hôtel Gellert. Cette ville est un paradis pour les gens comme toi qui adorent les piscines.

La petite chienne les attend dans le hall. Anastácia la présente :

– Mon nouvel amour. N’est-ce pas qu’elle est mignonne ?...

Euclides dit qu’il se souvient de cette bête. Il l’a vue un jour, à côté d’un gros homme, à Ipanema.

– Comme se fait-il qu’elle soit avec toi maintenant ?

– Je l’ai trouvée à la porte de mon immeuble. La pauvrete passait ses journées là à hurler, à pleurer pitoyablement. Je pense qu’elle a été abandonnée. Son nom figurait sur le collier : Maria Bonita.

Ils parlent du Brésil. Anastácia lui dit qu’elle a travaillé à la campagne électorale de Bárbara Velho. Elle lui demande avec enthousiasme :

– Tu as vu les résultats ?!

Euclides les a vus. Il a suivi les élections à la télévision. Bárbara Velho va disputer le second tour contre un candidat conservateur. Elle est en tête de tous les sondages. Le Brésil a beaucoup changé dans les deux dernières années. La fin sanglante du Commandement nègre a retenu l’attention du monde. Le général Weissmann a été écarté et mis à la retraite. Le Président José Inácio a démissionné. Une révolution !

– Tu sais qu’on n’a jamais retrouvé le corps de Jararaca ?

Euclides le sait. Le gouvernement n’a pas été en mesure de confirmer la mort de Jararaca. Il manque le cadavre. Dans ces cas-là, un cadavre est absolument indispensable. Un cinéaste amateur l’a filmé par un matin brumeux en train de boire un jus d’acérola à la foire de Caruaru (dans le film

on voit un homme de dos ; cela pourrait être lui comme n'importe qui d'autre). Un policier jure l'avoir rencontré, lui avoir longuement parlé il y a quelques mois dans un campement de Sans-Terre, dans l'État d'Espírito Santo. Un groupe de seigneurs d'hévéas a la certitude de l'avoir vu en train de soulever les Indiens dans un village du Haut Xingu. Anastácia rit :

– Il fait maintenant partie du folklore...

Un rire douloureux. Euclides sait ce qu'elle veut dire. Un folklore fait de mules sans tête, de femmes qui n'ont qu'un pied, de *saci-pererê*, de petits génies unijambistes avec une pipe et un béret rouge. La femme passe les doigts dans ses cheveux, sur ses yeux, et s'efforce de sourire. Elle demande au journaliste s'il habite sur place, à l'hôtel Gellert. Euclides fait non de la tête :

– Non. C'est cher et le service laisse à désirer. J'ai trouvé les chambres sales. Le restaurant principal n'est pas ouvert en hiver. La grande piscine sur la terrasse non plus. Tu sais, il règne encore ici une sorte de laisser-aller socialiste, comme celui que j'ai connu en Angola, jadis, quand rien n'appartenait à personne et que personne ne se souciait de rien. Je suis resté ici deux jours et après j'ai déménagé dans une pension très simple, à Pest. Mais je continue à fréquenter les piscines.

Il garde le silence pendant quelques secondes :

– Ou plutôt, nous avons déménagé...

– Vous avez déménagé ?! Tu n'es pas seul ?....

– Non. Je suis venu avec un ami. A vrai dire, je vis avec lui, à Lisbonne.

– Tu es sérieux ?! Je suis contente pour toi.

– Je pense que tu as fait sa connaissance à Rio, peu de temps avant les affrontements, un journaliste portugais qui s'appelle João Falcão. Il m'a dit qu'il te connaissait.

Anastácia ne se souvient pas de lui. Il y a beaucoup de choses qu'elle ne parvient pas à se rappeler. Euclides remarque pour la première fois les petites rides au coin de ses yeux. Il remarque aussi les fils blancs, si tristes !, épars dans sa vigoureuse chevelure noire. Elle est toujours aussi intense et glorieuse, oui, un général à l'heure du triomphe, mais parfois sa voix perd de son éclat, elle a des moments d'absence, elle laisse percer une sorte de fatigue, ou de désenchantement, dans sa façon de parler de l'avenir. Ils s'assoient dans le café de l'hôtel, face à une fenêtre, et regardent la neige tomber au dehors. Anastácia

se penche sur la table et place une main sur la main d'Euclides. Il frémit. Que vont penser les autres clients ? Elle se moque bien de ce que pensent les autres. Elle sourit tristement :

– Il n'y a pas de fins heureuses, mon ami. *La vida es muy bonita pero al fin siempre se acaba.*³³

C'est un vers d'un vieux boléro cubain que Francisco Palmares avait chanté un jour après le déjeuner, dans l'appartement d'Anastácia près du Jardin botanique, accompagné par Jararaca à la guitare. Le journaliste est d'accord :

– Tu as raison, dit-il. Il n'y a pas de fins heureuses, mais il y a des fins qui annoncent des temps meilleurs.

*LE COMMENCEMENT,
COMME SI C'ÉTAIT LA FIN*

OceanofPDF.com

RIO DE JANEIRO, MORRO DA BARRIGA,
VINGT NOVEMBRE, SEIZE HEURES VINGT.

Jorge Velho contemple l'abîme. Il est très pâle. Il se sent épuisé. Il a les larmes aux yeux.

– Vous savez ce qui me manquera le plus ?

Francisco le regarde avec sympathie :

– Quoi ?

– Les cris de la *cuíca*³⁴ ... le rythme marqué sur des boîtes d'allumettes...

– Tout ça existe là-haut.

– Vous croyez ?

– Bien sûr ! N'est-ce pas le ciel ?

– Et les bananes frites avec de la cannelle et du sucre ?

– Il y a tout ça là-haut. Il y a même des écoles de samba...

Les hélicoptères surgissent et encerclent le *morro*, comme de noirs frelons pris de furie. Quelqu'un a branché la sono de l'église et les deux haut-parleurs puissants installés dans la tour, à côté de la cloche, inondent la place de musique. La voix de Martinho da Vila se superpose à la pétarade assourdissante des moteurs :

Zumbi, Zumbi,/Zumbi dos Palmares, Zumbi,/Não morreu porque mais do que gente, ele era ideais/e os grandes ideais não morrem jamais./Rei Zumbi, Rei Zumbi,/e então surgiram aos milhares por esses brasis,/ quilombos, mocambos, palmares, novos zumbis,/que até hoje norteiam/cabeças pensantes/pregando a miscigenação/de um povo que dança, que canta e proclama,/Zumbi : eis a tua nação.

Zumbi, Zumbi,/Zumbi dos Palmares, Zumbi,/Il n'est pas mort parce que plus qu'un homme, il était un idéal/et les idéaux ne meurent jamais./Roi Zumbi, roi Zumbi,/et alors ont surgi dans ce Brésil par milliers des révoltes,/quilambos, mocambos, palmares, de nouveaux Zumbi,/et ils guident jusqu'à aujourd'hui/les têtes pensantes/ prêchant la miscégénéation/d'un peuple qui danse, chante et proclame/Zumbi : voici ta nation.

Francisco Palmares sourit largement. Il respire profondément l'air illuminé, le parfum enivrant de la terre mouillée, l'odeur âcre de la poudre et du sang. Il est heureux :

– Allons-y ! crie-t-il à l'oreille de Jorge Velho. La mort est une belle aventure.

– Peter Pan ! Ce n'était pas Peter Pan qui disait ça ?

– Je crois bien que oui, sûrement. Il volait, vous vous souvenez ? J'ai toujours eu envie de suivre Peter Pan.

Berlin, 21 janvier 2002

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Ce livre a été écrit à Berlin, entre janvier 2001 et janvier 2002, grâce à une bourse de création littéraire octroyée par le *Deutscher Akademischer Austauschdienst*. Beaucoup d'amis m'ont aidé, partageant avec moi leurs souvenirs, me conseillant des livres et des lieux, discutant des idées, me donnant un abri. Parmi eux je ne puis oublier Kelly Cristina Araújo, à São Paulo ; Adão Pinheiro, à Recife ; Verónica D'Orey, Gisela Zingoni, Hermano Viana, Luís Filipe Castro Mendes, Margarida Barahona, Celso Athayde et MV Bill, à Rio de Janeiro ; Carlos Morgado, Xavier de Figueiredo et Hugo de Miranda, à Lisbonne ; Manuel da Silva Lemos, à Bruxelles ; Maria Isabel, Roberto Abdenur, Alex Femming, Bárbara Richter et Inês Koebel, à Berlin. Ray-Güde Mertin, à Bad Homburg.

Dorinda Agualusa et Noelma Viegas d'Abreu m'ont aidé à revoir et à fixer le texte.

Toutes les réparties d'Ernesto, le chauffeur de taxi, sont des vers du poète angolais, Ernesto Lara Filho. D'autres poètes m'ont accompagné tout au long de ce voyage : Lídia do Carmo Ferreira, Aldir Blanc, Ruy Knopfly, António Risério, Olavo Bilac, Noel Rosa, Lya Luft, Ferreira Gullar et Nuno Júdice, Teixeira de Pascoaes, Mario Sá Carneiro.

OceanofPDF.com

Notes

1. *Morro*: collines à Rio sur lesquelles sont installés des bidonvilles appelés *favelas*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Boisson faite d'alcool de canne à sucre appelée *cachaça*, additionnée de jus de citron vert et de sucre.

3. Héros populaire du Nord-Est brésilien.

4. Musique populaire du Nord-Est.

5. Partisan de Nito Alves et de José Van Dunem, accusé en 1977 d'avoir fomenté une tentative de coup d'État.

6. Petits fruits exotiques utilisés pour faire du vin ou de la liqueur.

7. *Jararaca*: crotale.

8. *Terreiros* : espace consacré aux cultes afro-brésiliens. *Umbanda* : culte avec des emprunts au spiritisme kardéciste, aux cultes de possession d'origine africaine et au catholicisme. *Candomblé* : culte de possession d'origine africaine.

9. Plat de poisson et de fruits de mer cuits dans de l'huile de palme.

10. Pâte de manioc.

11. *Pontaria*: tireur d'élite.

12. Oiá: divinité des eaux douces. Iansã: divinité de la tempête. Toutes deux sont les épouses de Xangô. Xangô: divinité du tonnerre et de la foudre dans le *candomblé*.

13. Membre de l'aristocratie noire.

14. Divinités du *candomblé*.

15. *Feijoada* : plat national brésilien à base de haricots noirs et de viandes diverses. *Cozido* : Sorte de pot-au-feu. *Caruru* : plat à base de feuilles cuites, de gombos, de crevettes séchées et de piment.

16. *Jacaré*: caïman.

17. Zumbi dos Palmares: noir qui lutta contre l'esclavage et accueillit à Palmares dans le Pernambouc jusqu'à 30000 esclaves marrons. Il a été tué par les Portugais le 20 novembre 1695 et depuis 1995 le 20 novembre est le jour de la Conscience noire au Brésil.

18. En français dans le texte.

19. Quartiers riches et bourgeois de Rio.

20. Loi abolissant l'esclavage au Brésil à la fin du XIX^e siècle.

21. Nom du ministère des Affaires étrangères du Brésil.

22. Fruit de cet arbre ressemblant à des rats suspendus par la queue.

23. Gros oiseau des marécages.

24. Divinité yorouba: messenger entre les dieux et les hommes.

25. Architecte et sculpteur brésilien de la fin du XVIII^e siècle à Ouro Preto.

26. Divinité de la mer dans le culte du *candomblé*.

27. Divinités des cultes afro-brésiliens du *candomblé*.
28. Mère-de-saint : femme dirigeant une maison de *candomblé*. *Babalorixas* : terme yorouba désignant le chef d'une maison de *candomblé*.
29. "Tire, espèce de lâche, tu tueras seulement un homme..."
30. Chef d'un mouvement messianique à la fin du XIX^e siècle rassemblant des paysans pauvres qui s'est soldé par un massacre général.
31. *Ordre et Progrès*: devise figurant sur le drapeau brésilien.
32. Boisson fermentée faite avec des écorces d'ananas.
33. "La vie est très belle, mais à la fin elle se termine toujours."
34. Petit tambour d'argile à la peau percée d'une baguette dont le frottement émet un son aigu.

DU MÊME AUTEUR

La Saison des fous, Gallimard, 2003

Le Marchand de passés, Métailié, 2006

La Guerre des anges, Métailié, 2007

Les Femmes de mon père, Métailié, 2009

Barroco tropical, Métailié, 2011

Théorie générale de l'oubli, Métailié, 2014

OceanofPDF.com